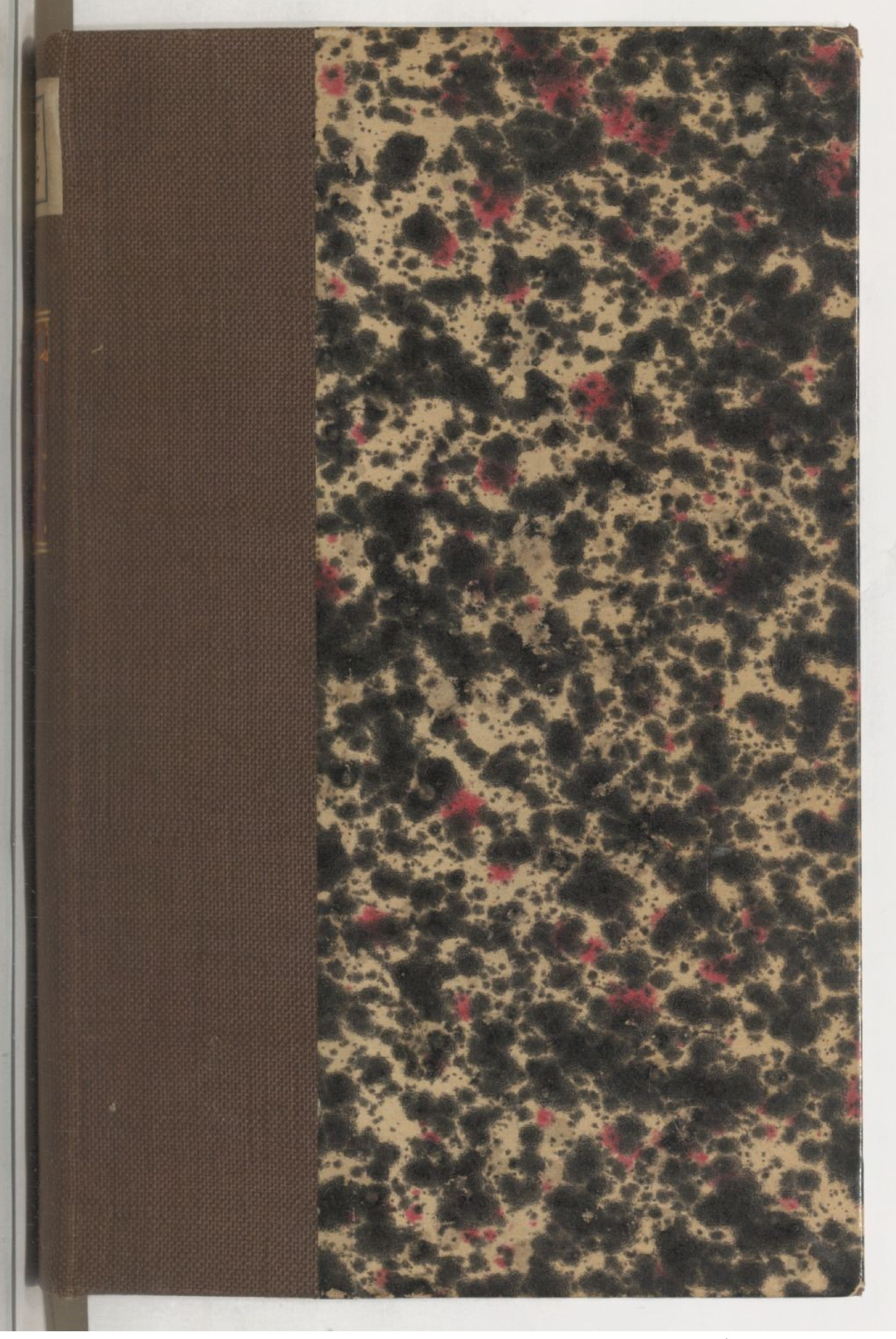


Histoires cavalières, par Roger de Beauvoir

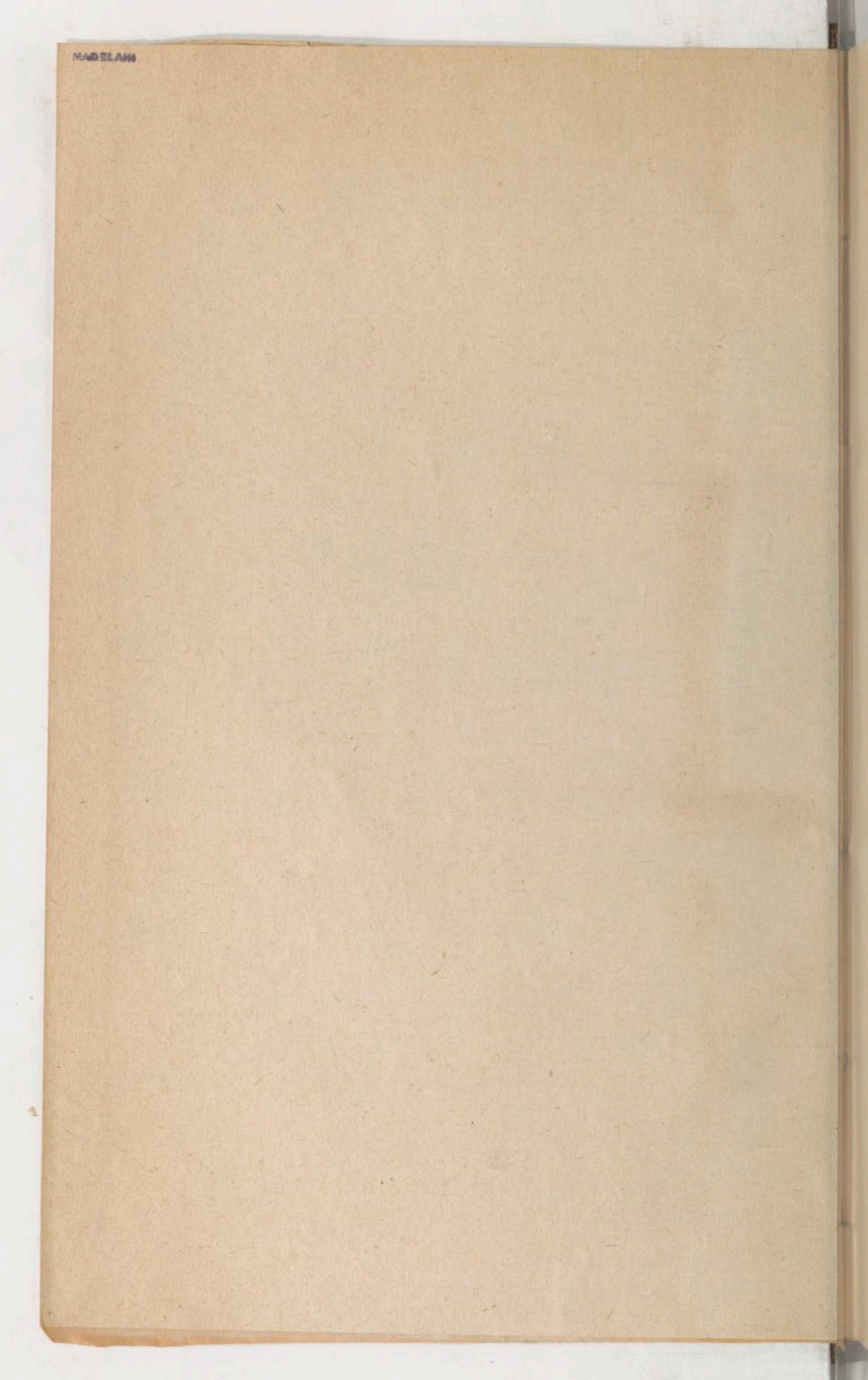


Beauvoir, Roger de (1809-1866). Histoires cavalières, par Roger de Beauvoir. 1838.









HISTOIRES

CAVALIÈRES.

I.

HISTOIRES
CAVALIÈRES

PAR

M. ROGER DE BEAUVOIR.

I.



PARIS;
LIBRAIRIE DE DUMONT,
PALAIS-ROYAL, AU SALON LITTÉRAIRE.

1838.

LE PUITS D'AMOUR.

(CHRONIQUE DE 1220.)

LE PUITS D'AMOUR.

CHAPITRE I.

DEUX ENFANS.

En l'an 1220, sous le règne de Philippe-Auguste, vivait à Paris une gente et gracieuse fillette « *si merveilleuse de fraischeur juvénile*

avec ses couleurs de fine pesche en son gai visage, si parfaicte et si attrayante par l'admirable moulure de son beau corps, » dit la vieille et naïve chronique de Montmoudon, qu'elle devint célèbre en la grand'ville, au point que le dimanche, en allant à la messe rue St-Denis, à l'église de St-Leu, qui était la sienne, il y avait foule pour la voir passer.

C'était bien, en effet, le plus joli spectacle qui se pût voir, et je ne connais rien de plus ravissant qu'une jolie fille qui sait qu'on la regarde et qui n'en passe pas moins droite et silencieuse devant vous comme une belle fée. Celle-ci avait les cheveux extrêmement noirs et bien lissés, la peau très blanche, les dents et les mains admirables, la taille haute et bien prise. C'était tout simplement une fille du peuple, je dois vous le dire; dans le plus grand froid elle se lavait le visage avec de l'eau de puits, et n'usait jamais d'aucune

pommade. On prétend, il est vrai, que Diane de Poitiers, femme de Louis de Brezé, grand-sénéchal de Normandie, et que Henri II établit duchesse de Valentinois, en faisait autant pour conserver son teint.

Cette belle personne s'appelait Agnès Hellebick, et j'en suis outré; car ce nom n'a pas le moindre charme d'euphonie, mais je vous le donne tel qu'il est.

Agnès Hellebick, bien que fille de simples marchands fripiers, avait été élevée avec tous les soins imaginables. On espérait sans doute que, grâce à sa beauté, elle trouverait peut-être quelque établissement avantageux, chose encore plus rare en ce temps-là, qu'au nôtre, pour les filles sans fortune.

Si la jeune Agnès eût voulu donner sa main à quelque artisan de son quartier, aussi pauvre qu'elle; certes, elle aurait eu à choisir : mais un instinct secret lui disait qu'elle

était faite pour un meilleur sort, et ses beaux yeux noirs ne se levaient à la messe sur aucun des nombreux garçons de la classe obscure qui cherchaient le plus possible à approcher de sa chaise. Cette vanité, que chacun prenait pour de la modestie, la faisait admirer davantage par tout le monde : Je note ce fait, dit le vieux chroniqueur, pour montrer « *comme quoi le public, qui passe pour ne se tromper onc, comprend toujours les choses à l'envers.* »

Cependant, la réputation de beauté d'Agnès s'accrut tellement qu'on en parla à la cour; et quelques jeunes seigneurs des plus galans de l'époque, résolurent de s'assurer par eux-mêmes de la vérité.

Bientôt l'église de St-Leu devint le rendez-vous de tous les *coquardets* de Paris (c'étaient les *dandys* de ce temps-là); mais l'honnête et pauvre mère de la jeune fille, sentant combien cette curiosité de la part de gens du haut

parage pourrait nuire à son enfant, prit conseil du vicaire de St-Leu, et résolut de ne plus laisser aller Agnès à l'église de son quartier, pendant un mois au moins, pour détourner d'elle l'attention.

Ces utiles précautions venaient trop tard ; depuis huit jours, Agnès avait commencé à lever ses paupières toujours baissées et depuis huit jours ses yeux se fixaient avec tendresse sur un jeune banneret de la figure la plus heureuse : enfin le sire Raoul de Charonne avait plu; et tout ce que peuvent exprimer d'amour doux sourires et regards de flamme s'échangeait entre eux depuis une semaine, quand la mère d'Agnès lui fit part de sa décision fondée sur les conseils de M. le vicaire de la paroisse.

Agnès éprouva un grand chagrin, mais elle n'en laissa rien paraître et se retira dans sa chambrette pour rêver à son aise de Raoul, puis

elle se mit à réfléchir pour la première fois que son amoureux était noble et riche, tandis qu'elle était bien pauvre; elle se répéta qu'il était difficile qu'un chevalier comme Raoul de Charonne voulut lui donner sa main, à moins d'un miracle de l'amour qu'elle ne pouvait guère espérer, et finit par se féliciter, tout en pleurant, de la volonté de ses parens, qui la séparait de toute rencontre dangereuse pour son repos.

En ce moment une vieille femme, dont les cheveux tout blancs et fort longs étaient retenus par une lame de laiton couleur de feu, entra dans la maison, commanda et fit prix avec la mère Hellebick pour un *vertu-gardien* dont nous avons fait *vertu-gadin*, afin d'ôter le bon sens à ce mot-là comme à tant d'autres, puis elle paya d'avance la moitié de la façon.

Cette vieille était bien connue dans tout le quartier de la Truanderie, presqu'entièrement

habité par des Zingari et des Bohèmes que le peuple appelait aussi *Truands*, nom sous lequel il désignait, comme vous savez, des vagabonds paresseux ou qui ne travaillaient qu'à mal faire. Mais, si méprisés qu'ils fussent, le peuple tolérait leur présence, et ne pouvait même se passer d'eux : car ces gens-là connaissaient mille secrets, mille remèdes extraordinaires; sans compter la science de l'avenir, que le préjugé du temps accordait à plusieurs. Et comme le Parisien d'alors était très crédule (a-t-il beaucoup changé depuis?), il se faisait tirer son horoscope par les Bohémiens qu'une opinion bien établie supposait en rapport direct avec le diable. Or comme le diable doit tout savoir, il semblait fort utile de le consulter; mais la communication immédiate ne semblant pas prudente, on était charmé d'avoir un agent intermédiaire.

Ceci nous paraît suffire au moins pour ex-

pliquer la tolérance dont jouissaient les Bohémiens à une epoque surtout où on n'avait pas une quantité d'esprits forts, comme à présent, qui croient fort peu aux Bohèmes et à la bonne-aventure en dépit de Mlle Le Normant qui s'y cramponne.

Revenons à la vieille femme : on l'appelait Néphelle l'Égyptienne, elle passait dans sa tribu et dans la ville pour être très savante dans l'astrologie ; aussi la bonne mère Hellebick, malgré sa piété qui lui défendait toute relation avec une devineresse, ne put s'empêcher de mettre pour condition définitive, qu'on lui dirait sa bonne-fortune et celle de sa fille par-dessus le marché.

L'Égyptienne, qui était envoyée là par Raoul de Charonne, saisit l'occasion avec empressement ; elle prit la main d'Agnès, la plus jolie main qu'une Égyptienne ait touché peut-être de sa vie :

« La dextre que voici point ne sera mise » en celle d'un serf ou d'un manant, fit la » vieille, mais bien en celle d'un preux, por- » tant gantelet et lance... Outre plus, vous » prédis cela dans l'année : pourvu qu'ayez » amour vif au cœur et courage d'esprit, à » l'encontre de toutes déplaisances et mé- » chefs. »

Agnès rougit beaucoup, sa poitrine se souleva avec un profond soupir, puis elle répondit : « Bonne et forte suis de volonté ; et si » jamais je baille à quelqu'un ma *dévotion* » *d'amour*, ne ferai compte de ma vie pour me » garder à lui... » Adoncque, ajouta l'Égyptienne, secrètement charmée des bonnes dispositions d'Agnès, « vous prédis avant trois » jours un bel annel d'or au quatrième doigt » de la main du côté du cœur. » Après ces mots, la Bohémienne s'en alla.

La mère d'Agnès fut bien surprise, elle n'a-

vait aucun soupçon de l'amour du sire de Charonne : elle ne fit donc aucune question à sa fille.

Dès le soir même, dans le moment où la jeune fille allait fermer le petit vitrage en mailles de plomb de sa chambre, elle trouva sur le rebord de la croisée un ruban bleu dans lequel était passé un anneau d'or, et dans le cercle de l'anneau un gros rubis enchâssé.

Prendre la bague, l'admirer, s'étonner qu'elle allât juste à son joli doigt, penser à Raoul, à la Bohémienne, à son mariage futur; tout cela se fit en même temps. Le lendemain, et après une nuit sans sommeil, Agnès, joyeuse et pleine d'espérance, attendit la vieille Néphelle, qui ne manqua pas de repasser à la même heure; mais, au lieu de répondre aux questions d'Agnès, elle se fit un jeu de son impatience, afin d'ajouter encore à la vive curiosité de l'enfant. En vain Agnès, qui était

seule au logis, priait l'Égyptienne de l'écouter, disant : « Oyez donc, vénérable dame, ce qui » m'est advenu à l'*orée* de la nuit d'hier, » mirez à mon doigt cet annel d'or, avec l'es- » carboucle enchâssée en icelui, selon votre » prédiction ! »

L'Égyptienne se contenta de lui répondre : « Pour ce, ne devez être esbahie, ma fille, » puisque vous l'avois predict, et que jamais » les astres ne m'ont failli. »

Puis elle se tut, prit son emplette, et se leva pour partir. « Sainte-Vierge ! et vous ma » bonne patronne, disait Agnès de plus en plus » animée, vais-je donc demourer sans rien plus » savoir de mon pauvre avenir ? Hélas ! vos » yeux si clairvoyans n'ont donc plus décou- » verte aucune à faire ici ? » Disant cela, elle présentait sa petite main ouverte à l'Égyptienne en la retenant de l'autre par sa robe ; mais la vieille rusée resta sourde à ses prières, et refusa

même une pièce de dix sols parisis toute neuve, en s'écriant : « Non, m'amie, ni pour or, ni » pour argent !... n'aurez plus une parole de » moi, à moins que ne soyez, comme le disiez, » moult résolue : alors pourriez encore appren- » dre choses émerveillables, non à la face du » soleil de Dieu, mais durant la nuit pendant » le règne de l'esprit des ténèbres ! » — Agnès frémit, et, s'élançant près d'une sainte image de sa patronne, au bas de laquelle étaient un petit bénitier et un rameau de buis, elle se signa bien vite. La sorcière lui jeta un regard dédaigneux, et s'éloigna sans détourner la tête.

Agnès se mit à pleurer : trois jours se passèrent sans nouvelles, la jeune fille commençait à se reprocher sa timidité ; était-ce donc un si grand péché de consulter le sort ? tout le monde n'en faisait-il pas autant ?... Il y avait des *mires* et des *physiciens* partout.

Elle en serait quitte pour s'en confesser... Devait-elle s'étonner qu'une magicienne ou Bohémienne consultât le diable pour savoir l'avenir ? Non, sans doute, car Dieu le cachant à ses créatures par bonté, il n'y a que le démon qui le révèle par malice ; elle a donc eu tort de refuser les offres de la vieille et les acceptera la première fois qu'elle pourra la rencontrer.

Telles étaient les réflexions d'Agnès, car la passion est toujours victorieuse quand elle capitule avec la conscience, mais la maligne vieille ne revint pas; elle avait trop bien étudié le cœur féminin pour ne pas profiter du pouvoir de l'amour, joint à celui de la curiosité et de la superstition : elle voulait réduire Agnès à sa merci. Les Égyptiennes sont opiniâtres comme Satan.

A la fin du troisième jour, la pauvrette n'y tint plus ; elle appela un petit Lombard, qui

chantait des virelais en jouant du tympanon dans la rue, lui donna trois demi-blancs, et lui en promit le double à son retour s'il voulait aller dans le quartier de la Truanderie, chercher la vieille Néphelle.

La commission fut bien faite, et l'Égyptienne passa le soir devant la maison : Agnès était sur le pas de sa porte; Néphelle ne lui dit qu'un mot en marchant sans s'arrêter, à savoir que cette nuit même elle aurait des nouvelles de son ami qui lui enjoignait d'ouvrir sa fenêtre. — Un entretien de cette nature paraissait impossible à Agnès, la fenêtre était extrêmement petite et fermée de barreaux épais et treillissés; mais cette objection ne reçut, pour réponse de la Bohémienne, qu'un regard courroucé de ce qu'on semblait douter de sa parole, et la pauvre Agnès attendit la nuit sombre avec confiance, mais non sans terreur.

Son anxiété, toujours croissante, dura long-

temps; enfin, comme minuit sonnait à l'église de Saint-Leu et à Saint-Jacques-la-Boucherie en même temps, une forme noire se dessina à la faible lueur de la lune qui pénétrait la chambre de la belle enfant, et une voix douce prononça deux fois le nom d'Agnès.

« Me voilà, répondit-elle toute tremblante :
» voyez, Néphelle, je suis résolue, tout en sa-
» chant que je fais un grand péché ! aussi, que
» Dieu me pardonne ! Mais je ne pouvois plus
» vivre sans avoir nouvelle de lui! » En parlant ainsi, elle tendit la main vers la croisée, croyant toucher le bras de la Bohémienne, mais elle sentit quelque chose de dur et de glacé sous ses doigts qu'elle retira bien vite... « O mon
» Sauveur, ayez pitié de ma pauvre âme! fit-elle,
» c'est une main de vrai fer qui me tient :
» celle de Satan, pour sûr!... » L'épouvante dura peu, la main de fer glacée tomba tout-

à-coup sur le plancher, laissant à sa place une main douce et animée de chaleur humaine, qui pressait tendrement celle d'Agnès.

Cette métamorphose n'était autre que celle du gantelet de fer de Raoul de Charonne qu'il venait d'ôter pour toucher la main d'Agnès, d'Agnès dont il venait d'entendre avec délices l'aveu d'amour ingénu. Ajouterons-nous que Raoul était venu lui-même donner de ses nouvelles au lieu de l'Égyptienne? ceci, cher lecteur, vous le comprenez aussi bien que la conversation des deux amans, dans laquelle il fut question de ce bel enfant Cupido, ce merveilleux page que les poètes et les grands ont tant fait trotter... Qu'il vous suffise de savoir que l'entretien fut plein de candeur et d'amour sincère ; que les deux jeunes gens prirent Dieu et tous les saints à témoin de la loyauté de leurs vœux; qu'ils pleurèrent de joie et de bonheur en se répétant qu'ils s'aimeraient

toujours; enfin qu'ils se serrèrent cent fois les mains au travers des barreaux et ne s'embrassèrent pas même une seule fois! Il est vrai que les barreaux étaient là.

Le lendemain et les jours suivans pareil jeu se renouvela, mais le bonheur même à travers les barreaux n'est pas chose durable en ce monde. A peine a-t-on obtenu ce qu'on a souhaité, qu'on veut davantage, et les amans sont de grands ambitieux. Et puis c'était alors le beau temps des coups de lance et des joutes de guerre, et pour un jeune chevalier qui avait déjà fait la campagne de Bouvines côte à côte du monarque, et sous les ordres du comte de Dreux, c'était un léger siége que celui d'une belle fille! Le sire de Charonne aurait donné la moitié des fiefs et domaines que possédait son père hors Paris, sur les hauteurs dont il portait le nom, pour

serrer dans ses bras sa belle amie; mais les barreaux étaient là.

Il pouvait bien encore demander la belle en mariage, mais il y avait, dans le cœur de ce jeune homme, un obstacle comme les barreaux, c'était l'orgueil du sang. La première fois que la pauvre Agnès parla d'union, le chevalier éluda la question par quelques paroles de tendresse; mais, enfin, comme il faut toujours finir par s'expliquer, Raoul le fit avec franchise, lui avouant qu'il dépendait de son père et du roi, qu'il ne pouvait pas épouser une simple fille, du reste qu'il la comblerait de biens, qu'il l'aimerait uniquement, etc., etc. Je vous fais grâce de ces belles raisons. Enfin il offrit de l'emmener dans un de ses domaines, si elle voulait s'enfuir de la maison paternelle... Il en aurait pu dire davantage, sans risquer d'être interrompu, car, aux premiers mots qui l'assurè-

rent de la vérité, la pauvre Agnès s'était sentie frappée au cœur, elle avait perdu connaissance.....

Un violent délire s'empara d'elle, après cette scène ; et lorsque le lendemain, à deux heures de la nuit, Raoul vint au rendez-vous, où il croyait presser la main d'Agnès, et entendre sortir de sa jolie bouche ces promesses d'amour qui l'enivraient de joie, il entendit des soupirs déchirans, et son nom mal articulé au milieu d'un râle mortel.

Raoul, à cette vue, sentit son âme navrée. Les folles idées de son rang, n'avaient point éteint sa sensibilité ; l'amour, d'ailleurs, les fit taire. Il courut chez son père, le sire Robert de Charonne, se jeta à ses pieds, lui avoua sa passion, le conjurant de lui accorder son consentement pour épouser Agnès, autrement il mourrait de douleur.

Le vieillard lui répondit : qu'il donnerait

toute sa fortune, qui était considérable, pour sauver la vie de son fils, car il l'aimait par-dessus de tout; mais que, comme il savait qu'on ne mourait jamais d'amour, il ne craignait rien pour sa vie, et refuserait toujours son consentement à toute union qui ne doublerait pas ses richesses. Puis, sans l'écouter plus long-temps, il lui tourna le dos, et retourna à ses affaires qui étaient importantes, car il était prevost-général de la vicomté de Paris.

Le pauvre Raoul courut voir la Bohémienne, lui promit tout l'or dont il pourrait disposer, la suppliant de visiter au plus vite Agnès, de la rassurer, de lui promettre qu'il désobéirait à son père; enfin, toutes les folies passionnées que disent les amans désespérés en ces sortes de crises...

Néphelle vit sur-le-champ quel parti elle pouvait tirer de la passion du jeune homme.

Elle forma dans sa tête le plan hardi qu'elle exécuta plus tard, comme nous le verrons, pour assurer le repos de sa tribu, qui se composait non seulement de truands qu'il était question de poursuivre et de bannir depuis longtemps, mais de comédiens, d'histrions et d'hérétiques expulsés déjà du royaume par un arrêt de 1180.

Elle dit donc à Raoul : « Si, par mon art,
» adresse et savoir, viens à bout de vous ma-
» rier à la belle Agnès et d'y faire consentir
» votre père, me jurez-vous, par votre foi de
» preux loyal, de m'aider et défendre à mon
» gré moi et ma tribu pendant un mois ?

— Oui, reprit Raoul, par Dieu et mon Sau-
» veur, que j'atteste. » La Bohémienne alors lui banda les yeux, et lui ordonna de se laisser conduire : le chevalier lui obéit sans résistance.

Vous le retrouverez plus tard, ami lecteur, qu'il vous suffise, pour le moment, de savoir

que de ce jour le sire Raoul de Charonne disparut de Paris et fut vainement cherché par ordre de sire Robert de Charonne son père. Le vieillard se désolait, se reprochant sa dureté qui peut-être avait réduit ce fils bien-aimé au désespoir.

CHAPITRE II.

CONSULTATION.

Revenons à la belle Agnès. Son délire dura trois jours : un *mire* ou médecin, ne comprenant rien à son mal, lui fit prendre de l'ellébore et faillit la tuer. Les médecins de ce temps-là étaient déjà venimeux.

Alors l'Égyptienne se présenta à sa mère, elle dit qu'elle avait vu dans ses calculs magi-

ques l'image de sa fille malade, gagna facilement la confiance de la bonne femme, et obtint de sa crédulité d'être chargée de la guérison.

En effet, au bout d'une semaine, terme assigné par la Bohémienne, Agnès reprit ses belles couleurs et sa gaîté ; seulement elle était quelquefois absorbée dans une profonde rêverie dont elle ne disait point la cause. Souvent elle prononçait des phrases inintelligibles pour tout le monde, et qu'on attribuait à un reste de dérangement mental après sa souffrance. Elle avait surtout une singulière manie : c'était de regarder en souriant du côté d'un grand puits très profond, qui existait en face de la maison ; ce puits l'occupait sans cesse. Elle en parlait à tout propos, il était l'objet de ses comparaisons habituelles ; de quelque chose qu'on s'entretînt, il arrivait toujours à point nommé dans sa conversation... Par-

lait-on de bonheur,... de plaisir,... elle répondait : Il ne faut pas le chercher ailleurs qu'où il est, et elle regardait le puits... Vantait-on la fortune de quelqu'un... : Cela vient du puits, disait-elle tranquillement.—Un jour, on racontait devant elle la mort d'une jeune fille par suite d'un chagrin d'amour : C'est bien triste, dit Agnès,... que ne se jetait-elle dans le puits? c'était tout simple...Ces propos et d'autres semblables qui lui échappaient à chaque instant, finirent par inquiéter la mère Hellebick. Agnès était devenue une véritable énigme pour la pauvre bonne femme. Aujourd'hui elle était gaie, demain triste, le plus souvent distraite et négligeant d'ailleurs de lire dans la Bible comme elle avait autrefois coutume. Il y avait des instans où son grand œil noir languissait chagrin et abattu, d'autrefois il était vif, allumé de joie et de bonheur. Ses chansons qu'elle roucoulait jadis dès le matin comme l'alouette,

elle les avàit échangées contre des airs nouveaux que la mère Hellebick trouvait barbares; il est vrai que c'étaient des chansons siciliennes sur un mode lent et plaintif, que les jeunes seigneurs, chevaliers ou barons, qui avaient pris la croix sous ce règne, rapportaient le plus souvent de cette contrée. Un soir que la mère Hellebick fermait son comptoir de fripière et comptait ses écus un à un avec grand soin, dans une petite chambre retirée où elle n'avait pas coutume de se rendre, l'Égyptienne entra tout d'un coup dans la chambre, vêtue d'une robe tout-à-fait extraordinaire. Elle avait l'air en toute apparence de revenir du sabbat. Sa robe était tailladée de losanges, d'inscriptions bizarres et de grands croissans, avec des têtes de bouc; elle avait surtout une odeur de balai roussi que la mère Hellebick trouva si nauséabonde, qu'elle entr'ouvrit la fenêtre et demanda ensuite et résolument à

l'Égyptienne, en faisant un grand signe de croix, d'où elle venait.

— De vous chercher ceci, mère Hellebick, fit Néphelle.

En même temps elle tira de dessous sa robe un petit coffret bien fermé, qui portait sur son couvercle ces mots écrits à la main : *A la dame Hellebick, fripière.* Il y avait dans ce coffret de fer, habilement travaillé, un dé à coudre, une paire de ciseaux et plusieurs poinçons d'argent; en un mot, c'était un fort joli cadeau pour une fripière de ce temps-là.

La conscience de la mère Hellebick la tourmentait depuis qu'elle avait reçu ce cadeau des mains de Néphelle. L'Égytienne n'ayant jamais voulu lui dire de qui elle le tenait, la mère Hellebick finit par penser que ce pourrait bien être du démon. Elle montra le coffret au vicaire de Saint-Leu, qui la tranquillisa en lui objectant qu'elle se serait brûlé les doigts avec

ce dé, qui aurait été tout rouge, en cas qu'il vînt de Satan. Il lui fit observer encore que les ciseaux ne pouvaient être un présent du diable, parce que depuis Dalhila, qui s'en servit contre Samson, les ciseaux ont été sanctifiés et consacrés à tout jamais, ce qui doit en éloigner le malin esprit.

Un peu rassurée, la mère Hellebick montre alors le coffret à Agnès, qui pâlit d'abord, puis sourit en voyant l'écriture mise sur le morceau de parchemin collé au coffret. Interrogée par sa mère si elle connaîtrait d'aventure l'auteur de cet envoi, Agnès répond malignement que ce doit être quelque galant chevalier à qui sa mère aura vendu dans le temps quelques nippes et qui s'acquitte envers elle après un long temps. Elle échange un regard d'intelligence avec Néphelle, pendant qu'elle débite à sa mère cette belle histoire. Un peintre de Venise, comme le Giorgione,

ferait une peinture divine de cette scène : la mère Hellebick regardant le coffret, Agnès souriant derrière sa chaise en bois de chêne sculpté, et Néphelle l'Égyptienne, avec son voile sale à grande frise, ses sandales et son long bâton, très orgueilleuse de se voir enfin jugée *sorcière*.

Cependant la mère Hellebick a la conscience peu tranquille. Agnès lui semble folle, avons-nous dit; à certains momens, elle entre dans des extases de joie et de tristesse indicibles : l'Égyptienne ne la quitte presque plus; très décidément la mère Hellebick commence à craindre qu'elle n'ait jeté un sort sur sa fille. A cette époque on ne connaissait que deux moyens de sortir d'un pareil doute, on consultait les ministres du ciel ou de l'enfer, les prêtres ou les sorciers.

La mère Hellebick s'en fut donc visiter le vicaire de St-Leu et lui conta comme quoi elle

avait eu la faiblesse de se servir d'une Égyptienne pour guérir Agnès à laquelle il restait quelquefois une sorte de dérangement d'esprit qu'on ne pouvait attribuer qu'à l'influence diabolique de la magicienne.

Le vicaire, homme fort prudent, répondit qu'il ne pouvait rien décider là-dessus, avant d'avoir entendu la jeune fille au tribunal de la pénitence.

Agnès alla donc se confesser au vicaire, dom Fortunat, qui dit ensuite à sa mère : Bonne femme, suis tout esbahi ! Dieu garde cette pauvre enfant ! oncques ne me fut conté rien de tel : mais comme ne puis révéler une confession, me suis advisé d'enjoindre à votre fille de vous confier sa terrible chance. A la nuitée serai à votre logis et veillerons ensemble la pauvre innocente. Allez en paix...

Rentrée dans sa demeure, la mère Hellebick prit sa fille dans ses bras et lui reprocha ten-

drement sa discrétion coupable envers elle... Agnès s'excusa, se rejetant sur sa timidité; puis, forte de l'encouragement que lui avait donné le vicaire, elle fit à sa mère le récit que vous allez lire, récit que nous ont conservé, dans son style moitié barbare et candide, les archives de l'église Saint-Leu.

CHAPITRE III.

LES GNOMES.

« Me cuidez la cervelle renversée, chère mère ? Oh ! nenny-dà : si vous veux-je prover que suis bien rassise d'entendement, oyez donc. Saurez d'abord, que suis bien et duëment mariée... oui mariée ! et pas n'est besoin de vous signer, mère, et démener ainsi vos

bras : car suis mariée, vous le dis, et pieusement, devant un saint prêtre du bon Dieu ! »

La mère Hellebick eut toutes les peines du monde à se contenir en écoutant ces paroles : cependant la curiosité l'emporta sur l'inquiétude, et elle garda le silence. Agnès continua :

« Suis mariée, depuis un mois, avec un beau et noble chevalier de la cour de France, qui a nom Raoul de Charonne. Me direz que devois requérir votre consentement, mais en ceci n'ai tort aucun : si mon benoît et heureux mariage s'étoit fait sur la terre, à la bonne heure, mais il s'est fait dans le sein de la terre même, chez les Gnomes, lesquels sont une des quatre sortes d'esprits qui gouvernent les élémens. Ceux-là, fils des fées et des génies, vivent dans les entrailles du globe, comme les Sylphes vivent dans l'air et les Salamandres dans le feu. »

La mère Hellebick se tut encore, mais cette fois par impuissance de parler : la surprise, la

terreur lui fermaient la bouche. Sa fille lui prit les mains en souriant.

« Les Gnomes, dit-elle, sont des êtres bénins et de malice aucune! M'ont bien voulu prendre en affection, mère, et ce, par l'entremise de la vieille Néphelle : m'ont baillé perles, escarboucles et rubis, car sont maîtres et seigneurs des mines d'or, argent et pierres fines, lesquelles croissent aux profondeurs du globe! Maintes autres merveilles encore ai vues et admirées de mes deux yeux! lesquelles seroient trop longues à narrer : suffit de vous dire que votre Agnès est moult joyeuse et fortunée, qu'elle va voir son époux presque chaque nuit, et s'en revient à l'aube du jour. »

La mère Hellebick ne douta plus de la folie complète de sa fille ; elle se mit à pleurer amèrement, maudissant la Bohémienne. Ce fut bien pis quand, ayant commencé à lui faire des questions, elle apprit que sa fille prenait chaque

soir un breuvage apprêté par Néphelle, pour lui donner quelques-unes des qualités surnaturelles des Gnomes; par exemple celle de se précipiter dans le puits sans se blesser, celle de passer au travers des barreaux de la fenêtre, et de rentrer chez elle de la même manière, de façon à se retrouver le lendemain dans son lit sans autre fatigue que celle du bonheur qu'elle avait éprouvé. « Quand sera le bon plaisir du roy des abymes terrestres, ajouta la jeune et belle fille, reviendra sur terre mon très noble époux, lequel encore doit service de certaine durée au souverain des Gnomes. Alors verrez vous-même, chère mère, ma glorieuse chevance et félicité, dont me sera grand heur et liesse de vous faire part : ce qui viendra bientôt, plaise à Dieu! »

Elle achevait de parler quand le vicaire entra. La mère Hellebick prit à part l'homme de Dieu, et lui dit avec désespoir que sa fille

avait sans doute été conduite au sabbat par la sorcière égyptienne.

Le vicaire, peu crédule pour son temps et qui avait d'ailleurs étudié sous le célèbre abbé de Saint-André de Verceil, à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, la rassura de son mieux; la flattant de la triste espérance que sa fille n'était que parfaitement folle, ce qui était au moins une consolation. Il convint avec la mère de veiller près de la chambre d'Agnès, et d'y entrer quand elle serait endormie, persuadé qu'ils la verraient tous deux s'agiter dans son sommeil, par suite du rêve ordinaire dont elle avait l'esprit frappé; qu'alors il amènerait un savant médecin, qui prescrirait les remèdes à employer. Dom Fortunat, le digne vicaire, ajouta qu'il avait, du reste, apporté avec lui un fragment de la vraie croix de Jérusalem, qu'il tenait du légat du pape Innocent III, et qui lui avait été confié pour ces sortes d'exorcismes.

Tout étant ainsi réglé, on attendit avec patience.

Neuf heures sonnèrent, Agnès alla se coucher; sa mère, une demi-heure après, entra dans sa chambre une lanterne de corne à la main.

Elle était profondément endormie et du sommeil le plus calme; une petite fiole vide était à côté de son lit, sur un bahut : c'était indubitablement le philtre qu'elle buvait chaque soir par ordre de Néphelle. Au bout de dix minutes les lèvres de la belle fille s'entr'ouvrirent; elle prononça quelques paroles. Le vicaire éteignit la lampe, fit entrer le médecin qu'il avait averti, et les trois observateurs se tinrent au pied de la couchette, cachés par les rideaux et l'obscurité.

Alors Agnès s'écria : « Bien, bien, jà commence le sommeil à se lever de mes yeux..... Bientôt sonnera l'horloge, et partirai... » Une

minute après, onze coups vibrèrent aux cloches des deux paroisses voisines :

«Ah ! fit Agnès ,... c'est l'heure...» Elle se leva (elle s'était mise au lit à demi vêtue), ne fit que jeter sur ses épaules une mante d'étoffe grossière, qu'elle serra autour d'elle, puis, mettant à son doigt la bague qu'elle avait reçue de Raoul, elle fit un pas vers la fenêtre.

Le vicaire et le médecin furent obligés de soutenir la mère à demi évanouie... Le docteur pensait tout de bon que la pauvre insensée irait jusqu'aux barres de fer de la fenêtre, qu'elle passerait quelque temps dans un état qui n'était ni veille, ni sommeil, après quoi elle reviendrait dans son lit, pour raconter le lendemain les nouveaux prodiges qu'elle aurait vus dans son rêve. Déjà il attribuait ce somnambulisme à quelques gouttes de la liqueur dont s'enivrent les Orientaux, et s'apprêtait à faire un discours très docte sur cette matière ;

mais il resta tout-à-coup frappé d'une indicible stupeur.

« Allez, allez, cria la jeune fille, allez-vous-en loin, barreaux maudits!... Savez-vous point que me devez le passage? »

Ainsi parlant Agnès touchait de son anneau la grille de la fenêtre dont à l'instant deux barres glissèrent en bas, laissant une issue facile par laquelle, légère comme une véritable Sylphide, se jeta la charmante fille ; puis en trois élans gracieux et cadencés, comme si elle dansait joyeusement, elle se trouva sur la margelle du puits et disparut dans sa profondeur.....

Le vicaire poussa un cri d'effroi; le médecin, un cri de surprise et de douleur : il venait de se froisser la main contre les barreaux qui étaient revenus à leur place. Quant à la mère, elle ne vit rien; depuis l'instant où sa fille s'était levée, elle avait perdu l'usage de ses sens.

Les deux spectateurs de cette scène étrange

sortirent, et coururent au bord du puits; le docteur y jeta un morceau de chanvre allumé qui descendit lentement à une immense profondeur, et s'éteignit insensiblement dans l'eau... «Rentrons, dit-il, ceci passe la science des hommes.»

Ils rentrèrent, donnèrent des soins à la mère Hellebick, la firent revenir à elle, et s'entretinrent long-temps de cette vision miraculeuse.

— Qu'en pensez-vous, seigneur mire? dit l'abbé au médecin.

— Ma foi, nous vivons dans un siècle de prodiges. Il doit vous souvenir que notre monarque lui-même manqua de périr à Compiègne, dans sa jeunesse, pour en avoir vu un de ce genre; vous savez, monsieur le vicaire, ce charbonnier d'une taille gigantesque et d'un aspect effrayant... qu'il rencontra au beau milieu de la forêt? Frappé de terreur, il eut

cependant la force de se nommer, et de se faire conduire au château; mais l'impression avait été si terrible, qu'en arrivant il fut atteint d'une fièvre violente: ce fut moi qui le sauvai; il n'avait pas encore quatorze ans… Le roi, hors de lui, et ne sachant à quels moyens avoir recours pour sauver des jours si précieux, s'était rendu en Angleterre: ayant mis à peine six jours pour faire ce voyage, et aller prier sur la tombe de saint Thomas de Cantorbéry; en abordant, le septième, sur les côtes de Flandres, on lui apprit que son fils était sauvé.

— Il y a des cas où votre savoir échouerait, mon digne maître. Je paierais vingt fois pour une la dîme saladine de notre monarque, plutôt que de douter un instant qu'il n'y ait pas ici maléfice et sortilége. J'ai connu, moi qui vous parle, un ecclésiastique, le chanoine d'Angeac, qui ayant ouvert un soir une boîte

de ferblanc remplie de pommade, qu'un écolier avait oubliée sur sa table, s'en frotta d'aventure par le corps, et soudain il devint un loup-garou. Il courut l'abbaye Saint-Victor sous cette forme, hurlant et aboyant tout à la fois, et faisant autant de bruit qu'une centaine de chiens ensemble. Je ne voulais pas me rendre aux discours qu'on nous en faisait, quand, un vendredi soir, je le vis, au clair de la lune, sur un tas de fumier de la grand'cour... Il n'y avait point à douter qu'il ne fût possédé du diable, il avait des pieds de bouc, le maintien grave et l'œil flamboyant... Comme on le savait curieux des sciences occultes, personne ne s'étonna que...

En ce moment, trois heures sonnèrent; et la blanche lueur de l'aube ayant pénétré dans l'appartement, on entendit bientôt un léger bruit du côté de celui d'Agnès. Le vicaire prit une lampe, et, s'étant fortifié l'âme par

une fervente oraison, il entra le premier dans la chambre de la jeune fille...

Agnès était couchée, profondément endormie, sur de beaux draps blancs; ses joues étaient roses, ses lèvres souriaient, son sein palpitait doucement. Elle avait un de ses jolis bras passé sous sa tête gracieuse, dont les cheveux étaient parfumés et retenus par un fil de perles. A son autre bras, mollement étendu, on voyait briller un magnifique bracelet étincelant du feu de l'émeraude et du rubis. Ainsi couchée, elle ressemblait à l'une de ces vierges folles de l'Écriture, qui ont laissé éteindre peut-être le feu de leur lampe, mais dont tout le corps est suavité et harmonie... Le médecin n'avait vu onc si belle personne. Sa première pensée avait été qu'Agnès s'en allait leur revenir en *sorcière*, le nez recourbé jusqu'au menton et la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Mais cette délicieuse fille, fût-elle l'esclave de Luci-

fer, n'avait rien perdu de sa beauté. Comme un lis que la pluie incline, Agnès avait seulement un certain air de lassitude dans cet innocent sommeil. Le vicaire promena sa lampe sur la jeune fille encore une fois, et sa parure étincela de mille feux et de mille rayons sous cette brusque lumière... Les agates, les diamans, les saphirs formaient autant d'aigrettes éblouissantes à ses beaux bras... Il n'y avait plus moyen de douter; Agnès avait voulu probablement donner une garantie de la vérité de ses récits à sa mère, en rapportant une preuve irrécusable de son voyage nocturne...

Sans dire un mot de plus, le vicaire et le médecin s'en allèrent en réfléchissant aux merveilles dont ils avaient été les témoins.

Quant à la mère désolée d'Agnès, elle était malade encore de chagrin et d'épouvante. Il lui vint en pensée que tout cela finirait mal

pour elle, que l'on se jouait sans doute de la crédulité d'Agnès ou qu'enfin elle s'était donnée au diable.

Le lendemain il n'y eut pas une commère de la rue Mondétour, qui ne remarquât la pâleur étrange de la mère Hellebick et l'air de profonde tristesse avec lequel elle vendait sa denrée. Le commerce de la fripière s'étendait cependant, loin de diminuer, et des deux rues de la Grande et de la Petite Truanderie affluaient chez elle des chalands de toutes sortes. Comme l'envie se mêle de gloser sur tout, on en vint à dire que la mère Hellebick avait fait un pacte avec Satanas par l'entremise de Néphelle qui depuis ce jour n'avait pas reparu dans le quartier. Il ne tiendrait qu'à moi de tourmenter pendant deux ou trois chapitres l'impatience du lecteur, en faisant durer les prodiges qui ne discontinuèrent pas. Mais telle n'est pas mon envie : il me semble

que tout narrateur qui respecte son public, ne doit jamais prolonger le mystère et le merveilleux. Il faut être sobre de ces beaux coups de sorcellerie. Je laisserai donc pour un moment la famille Hellebick, et je vous conduirai, s'il vous plaît, ami lecteur, au Petit-Châtelet, cette demeure du prevost-général de la vicomté de Paris, dont les lieutenans occupaient, avec leurs diverses brigades, Melun, Meaux, Mantes, Senlis, Provins, Beauvais, Sens et Tonnerre.

CHAPITRE IV.

LE PREVOST-GÉNÉRAL DE LA VICOMTÉ DE PARIS.

Le sire Robert de Charonne, dont nous avons déjà dit un mot, était un vieillard encore vert; il était assis dans un immense fauteuil de cuir cordouan à clous dorés, devant une table de chêne ornée de riches sculptures. La table était couverte de parchemins,

auxquels pendaient des sceaux en cire rouge et blanche : c'étaient des commissions et brevets de plusieurs offices ou charges que le sire Robert de Charonne avait fait signer au roi, et devait distribuer aux titulaires à l'heure de son audience.

Derrière lui, à sa droite, était un page debout, portant un cornet d'ivoire dans une main et dans l'autre des plumes toutes taillées dont le haut était teint de plusieurs couleurs brillantes ; un second page aussi debout, à sa gauche, tenait les cires, la poussière et le cachet aux armes particulières du sire de Charonne.

Quant au grand scel de la ville, représentant un navire d'argent sur un fond de gueule, il était posé sur un coussin de velours volet filé d'or.

Un jeune clerc, assis sur un escabeau, faisant l'office de scribe, écrivait sous la dictée du vieillard.

Enfin quatre *sergens d'armes*, avec leurs longues pertuisanes, se tenaient en sentinelles à l'entrée; deux en dehors, deux en dedans de la portière en tapisserie brochée qui la recouvrait.

Le vieillard poursuivait son travail avec tristesse. De temps en temps un long soupir sortait de sa poitrine oppressée; son œil, plein de larmes et de résignation tout à la fois, se levait au ciel qu'il semblait prendre à témoin de l'excès de sa peine, comme s'il eût dit: Ayez pitié de moi, mon Dieu! puis il faisait un effort sur lui-même, son organe altéré s'affermissait et reprenait sa dureté première, il donnait ses ordres au secrétaire, et le travail continuait.

En ce moment, le scribe venait d'arriver à une enveloppe portant les armes royales. Il s'arrêta et dit: « Messire comte, celle-ci est du roi notre souverain seigneur. » Lisez, dit le vieillard qui venait de se découvrir par res-

pect en entendant le nom du prince. Le scribe se leva et lut :

« Au reçu de la présente cédule, mon très » féal de Charonne, prendrez cent hommes de » vos sergens ; outre plus, libre serez de » requérir tel nombre que vous considérerez » nécessaire, voire nos arbalétiers d'élite, des- » quels les capitaines sont admonestés sur ce » point; et quand viendra la nuitée, vous en irez » fermer de vos gens d'armes bien équipés les » têtes et queues des voies et ruelles accoutumées » d'être repaires et logis à l'engeance maudite » des truands, Bohèmes et autres voleurs ; » iceux nous étant remontrés causer grand » tort et nuisance à nos bourgeois et autres » manans de la ville et cité, par larcins et four- » beries de toutes sortes ; et même, se sont » attaqués à gens de sang noble: sachez-le. Ce » pourquoi voulant mettre fin à tel désordre si » grave, avons résolu qu'ils seraient châtiés en

» leurs corps, tous tant soient-ils, et mis hors la » ville et banlieue, après avoir baillé la torture » aux principaux, à cette fin de connaître » leurs méchefs, et les faire restituer leurs lar- » cins, après quoi bouterez la hart au col aux » plus cognus, et bouterez les autres au ban » de notre bonne ville de Paris.

» Ainsi faisant, ferez bien ; car justice le » requiert, et tel est notre bon plaisir.

» *Signé* PHILIPPE.

» *Et plus bas :* De par le roi :

» HUGUES DE BÉTHISY, *chancelier*. »

Quand le secrétaire eut fini, le vieux Robert s'écria : Dieu me bénisse ! voilà une besogne difficile. Si j'avais encore mon pauvre fils Raoul, si leste et si valeureux, ne serais pas en peine, dignement eût rempli ma place ; mais oncques ne le dois revoir, depuis trente

jours que mes yeux le pleurent et qu'il a disparu sans que nul en puisse bailler nouvelles!

Et le vieillard laissa couler de longues larmes sur sa robe fourrée d'hermine. Cependant il allait donner les ordres convenables pour l'exécution des volontés du roi, quand un huissier entra et requit audience particulière à la prière bien humble d'une vieille femme qui voulait entretenir le vieux Robert.

Le sire de Charonne fit un geste négatif; alors l'huissier, qui cachait une grosse bourse qu'on venait de lui glisser dans la main, ajouta que c'était pour une communication de grande importance. Et la porte fut ouverte à Néphelle.

L'Égyptienne était richement vêtue, mais ses traits pâles étaient contractés d'une manière effrayante. Elle porta ses yeux hagards autour de l'appartement, puis demanda d'être seule avec le prévôt-général; et, comme elle devina

le refus du sire Robert, elle s'avança vivement, murmurant à voix basse : Il s'agit de votre fils.

Le comte fit promptement retirer tout le monde. Et quand ils furent seuls : « Parle sans » crainte aucune, dit Robert ; malgré ta pro- » fession maudite, je te baille parole de te » pardonner dignement si tu m'apportes nou- » velles de Raoul. Est-il encore vivant ?... Où » est-il ?... »

— Ton fils est en danger mortel, ni plus ni moins que ceux de ma tribu, répondit Néphelle ; et s'il tombe un cheveu de la tête au plus pauvre et malingre des nôtres, tombera en même temps la tête du noble enfant ton héritier !

Les yeux du vieillard étincelèrent... « Retiens ton ire, vieillard, reprit l'Égyptienne ; ton fils est en nos mains, le détenons comme otage !... »

Le vieux comte pâlit de crainte et de fureur; il se leva, et parcourut deux ou trois fois la longueur de la salle à grands pas, sans pouvoir prendre une résolution. Son fils à la merci d'une horde d'aventuriers sans aveu, sans foi chrétienne!... Il frémissait de rage et de crainte en même temps... Enfin, il se laissa retomber dans sa chaise de justice en s'écriant : Combien d'or te faut-il, vieille, pour la délivrance de mon enfant?

— Offres vaines!... dit Néphelle; pour la délivrance de ton fils, me faut la délivrance de tous mes frères... Des richesses, nous en regorgeons; car nous ne pouvons dépenser en notre vie misérable les continuels tributs levés sans fin ni cesse sur vos passions et vices, à vous autres grands! Nous sommes comptés pour rien par vos lois de princes; damnés même nous sommes, par vos lois d'Eglise; perdus corps et âmes, grâce à votre cruauté

qui ne nous permet pas la communion de vos jouissances. Avez fait de nous, messire comte, des ennemis qui ne peuvent plus vivre que de votre destruction. Caste méprisée, avilie que la nôtre, vous le savez bien ; dès-lors race sans foi ni loyauté, acquérant tout par fourberie astuce et dol : c'est vous qui l'avez voulu, seigneur comte ! Le peuple nous dit *truands*, mais vous êtes loin d'ignorer que ce mot n'est qu'une augmentation de celui de *trus* qui veut dire impôt. De ce mot de *trus* est venu celui de *truander* pour dire gourmander et fouler le peuple tout à l'aise, parce que ceux qui sont destinés à exiger les impôts et tributs, mon cher seigneur, sont d'accoutumance gens fâcheux qui ont peu de pitié des pauvres sur lesquels ils exercent les mandemens du roi. Et puis viendront alors violences de princes, d'archers, de sénéchaux, que sais-je? Les sergens nous donnent si fort de leurs boulaies

dans le dos que nous en avons les épaules noires. L'autre jour, sur la petite place d'Ariane, vous avez fait ramasser, n'est-il pas vrai? l'un de ces truands. Qui était-il? Le très cher et noble sire Gontran d'Elburg, qui manqua de laisser ses os dans cette embuscade, entre Blois et Fréteval, d'où notre roi eut tant de peine à se tirer, et où il perdit son bagage, son trésor et les archives de sa couronne. Or, mon très digne messire, le noble Gontran d'Elburg fit moult merveilles en cette rencontre, il tua de sa main quatre Anglais, il sauva Philippe, et cependant qu'obtint-il? Rien qu'une accusation calomnieuse intentée contre sa personne : on l'accusa d'avoir fait partie des bandes précédentes que le Vieux de la Montagne soudoyait. Ce lui fut grand tourment et triste douleur, à ce digne Gontran, d'être ainsi calomnié! Outré de dépit, il adressa des lettres au roi; elles furent interceptées. Que faire,

que devenir? Gontran, de vertueux homme d'armes qu'il était, se fit bientôt le plus grand des aventuriers. Il dévalisa, il pilla; mais il ne pilla que des juifs que notre bon roi rôtit bien lui même. Il se fit recevoir cagoux et devint l'un des généraux de notre ordre. Il se farçait de tout comme un mécréant, disant que Dieu ne valait pas mieux que ses saints, que la cour était un plus grand repaire d'ignominies que le nôtre, qu'on y avait cherché à plusieurs reprises à empoisonner le roi, si bien qu'il en avait perdu les cheveux, la barbe, les ongles et les sourcils. Il disait encore que devant St-Jean d'Acre ou Ptolémaïs, où il combattait, il lui avait pris vingt fois l'envie de se jeter, tout armé et tout pesant de sa cuirasse et de son heaume, au fond de la mer qui du moins ne l'eût pas rendu à une vie misérable et denuée de tout secours. Hier enfin, comme il passait mal vêtu sur la petite place d'Ariane avec son faux em-

plâtre et sa béquille, on l'a arrêté sous prétexte qu'il était lépreux, et vos sergens d'armes l'ont assommé à coups de massues d'airain, d'arcs et de carquois. Pensez un peu à ce que ses frères ont dû le soir dire quand cette nouvelle est venue! Gontran ne faisait rien de mal, il mendiait seulement sur cette place où il est resté pour mort. Il pouvait se nommer à ces archers, il ne l'a pas fait, et a préféré mourir truand que de traîner sa noblesse dans les ruisseaux de nos rues. Vous jugez que cela a fait chez nous soulèvement! Nous avons disputé le corps de Gontran à une charrette d'archers qui le portait à Monfaucon, nous l'avons enseveli rue de la Petite-Truanderie en contraignant le vicaire de St-Denis à dire l'office des morts, car, voyez-vous, mon noble messire et juge, si nous nous entendons pour pratiques fallacieuses et mauvaises, nous nous soutenons et nous réunissons encore mieux dans notre

malheur et opprobre. Pour cacher leurs richesses, les gens dont je vous parle affecteront sans vergogne misère et dégradation, se faisant truands, sabouleux, cagoux afin de repousser tout contact avec leurs ennemis ! Ainsi avons-nous fait jusqu'à ce jour et si bien que nous voilà entre nous plus de trois mille. Nous sommes les rats d'Égypte dont parle votre Bible, c'est à vous de subir cette plaie. Encore une fois, ne nous changerez en nous tuant ou dépouillant avec vos sergens d'armes; mais par ordonnances meilleures, lesquelles, nous liant tous bellement à vos coutumes et mœurs, feront enfin amender les nôtres.

— Ouïr telles paroles de telle femme ! disait tout bas le vieux comte en serrant le poing... Il se fit un silence, le prévôt de temps en temps regardait la Bohémienne. Sa raison et son autorité luttaient ensemble. Après quelques secondes de réflexion, il en revint à parler de son

fils, il renouvela ses offres, ses menaces : tout fut inutile ; l'Égyptienne tint bon. Le sire de Charonne, frappé des réflexions qu'il venait d'ouïr, et craignant pour la vie de Raoul, prit le parti d'aller rendre compte au roi de cette surprenante aventure.

Le chroniqueur ne raconte point l'audience du monarque, il se borne à dire que l'édit contre les *histrions, vagabonds* et *truands*, ne fut point publié, mais il n'en fait point du tout honneur à la sagesse du prince ou à celle de ses conseillers. Il suppose qu'on apprit que beaucoup de gens de haut lignage étaient secrètement affiliés à ceux d'entre ces méchans garnemens qui faisaient métier de servir ainsi leurs vengeances particulières.

Il suppose encore (car ce chroniqueur a l'esprit très critique, et très peu charitable) que d'autres grands de ce temps-là protégeaient par spéculation la classe truande, qui

vivait de fraude ; les mendians, les histrions, les Égyptiens faiseurs de sorts, tireurs d'horoscope, etc., lesquels n'étaient pas mal vus non plus du haut clergé, qui les tolérait avec plaisir, comme utiles à maintenir la doctrine des maléfices diaboliques et par conséquent pouvant donner une clientelle plus étendue aux exorcismes. Bref, ces considérations d'intérêt personnel décidèrent la mesure de tolérance ; que la raison seule aurait sagement conseillée, si elle était le premier mobile des actions des hommes qui gouvernent.

Ainsi, l'on convint de certaines mesures sages pour satisfaire à la fois la crédulité populaire, qu'il fallait craindre d'offenser, et les intérêts du royaume, et même ceux des truands. Le roi laissa le sire de Charonne maître de régler les suites de cette affaire, ce qui fut fait comme vous l'allez voir.

CHAPITRE V.

LA CONFESSIONN DU CHANOINE.

Vous n'avez pas oublié, lecteur mon ami, l'étonnement du vicaire et du docteur en sortant de chez la mère Hellebick; tous deux, s'acheminant en silence, réfléchissaient profondément sur tous ces faits merveilleux.

Arrivés à la porte du médecin, ils allaient

se séparer, lorsqu'un incident nouveau vint jeter un peu de clarté sur les événemens mystérieux dont nous vous avons entretenu. On demandait le docteur à cet instant même pour un malade.

C'était la servante d'un chanoine de Saint-Jacques, qui requérait pour son digne maître les secours temporels et spirituels. « Le cher
» homme se meurt d'inquiétude, disait-elle,
» autant que d'ardente fièvre à lui survenue
» depuis l'autre soir que, par ruse d'une sor-
» cière, fut conduit à certaine fête infernale,
» sans doute, en laquelle s'est trouvé prendre
» part le pauvre homme ! sans pouvoir dire
» le comment : voire même il y a marié une
» jeune fille avec un chevalier, pour lequel ma-
» riage a été richement guerdonné; outre
» plus, s'est assis au banquet des noces, où
» s'étant endormi, s'est retrouvé le matin sur
» le perron de sa porte en se réveillant. »

A ces paroles, le vicaire échangea un coup d'œil avec son compagnon. L'un et l'autre comprirent que, selon toute apparence, ils étaient sur le point d'apprendre quelque chose de plus que ce qu'ils savaient déjà; et ils suivirent la servante.

Ils trouvèrent le chanoine fort agité, et fort malade. Rassuré toute fois autant que possible par les deux visiteurs médecins de l'âme et du corps, il leur conta en peu de mots: qu'il avait été requis un soir pour aller exhorter un mourant, et conduit, par une vieille femme, du côté de la rue de la Grande-Truanderie; et qu'arrivés près du puits qui est au milieu de la place d'Ariane (comme il faisait très obscur), la vieille, qui allait chercher de la lumière, lui avait dit de l'attendre près de la margelle du puits. Il avait donc marché à tâtons, jusqu'au milieu de la place. Mais, tout à coup, la terre vint à manquer sous ses pas; il n'avait pas

trouvé la margelle, qui avait été enlevée sans qu'il eût su comment, et il s'était senti précipiter dans le puits. Déjà il se croyait mort et disait son *in manus*, quand il se trouva doucement retenu par quelque chose d'élastique, comme serait un vaste coussin tendu par des cordes, au tiers de la hauteur du précipice, et si bien agencé qu'il ne sentit pas la moindre contusion malgré la rapidité de la chute. Il en fit une seconde immédiatement après, avec tout l'attirail qui le portait, et tomba sur un second et très large tissu aussi douillet que le premier, mais placé en plan incliné; de sorte qu'à peine son corps y fut-il arrivé, qu'il roula d'un côté, et entra dans une ouverture voûtée en longue galerie, qui communiquait au puits à quelques pieds au-dessus de l'eau.

Dans cette galerie, fort noire, quatre bras robustes l'avaient saisi et comme enveloppé dans une espèce de couverture, pour le

transporter jusque dans une vaste salle, richement décorée, illuminée et parfumée, où il avait vu, avec la plus extrême surprise, une réunion d'êtres vêtus de costumes étranges et magnifiques; d'une estrade voisine, recouverte de tapis de Perse, une douce musique de voix et d'instrumens se faisait entendre : alors il vit s'avancer, au milieu d'une suite superbe, une jeune et belle fille parée d'une tunique bleu d'azur, brodée de perles, et la tête chargée d'une brillante couronne de rubis; elle était suivie par un chevalier d'une démarche noble et remplie de grâce, qui échangea avec elle un anneau, puis, un rideau s'étant levé au même instant, le chanoine avait vu un autel pompeusement orné, avec cierges flambans; aussitôt, l'assemblée s'était agenouillée; et l'un des assistans s'était écrié : Place au prêtre! chacun s'était rangé; et le chanoine s'aperçut seule-

ment alors qu'on l'avait revêtu d'une étole sans qu'il s'en doutât, et que pour monter à l'autel, où les clercs et enfans de chœur l'attendaient, il ne lui restait plus que trois pas à faire en avant.

Sous l'empire de cette hallucination étrange, le bon chanoine avait officié se demandant intérieurement quels noms étaient ceux des fiancés qu'il allait unir... Mais, pour cela comme pour tout le reste, il n'avait pas trouvé de difficulté, car les chiffres et les transparens en fleurs et en or, dessinés de toutes parts, répétaient si souvent *Raoul de Charonne* et *Agnès Hellebick*, qu'il lui avait semblé que c'était chose connue, convenue et décidée.

Il se souvenait encore qu'ayant fait une exhortation dans laquelle il avait parlé du bonheur des parens des jeunes époux, qui, sans doute, voyaient combler l'espoir de leur vieillesse, et leurs vœux les plus chers; la jeune

fille avait pâli, et le jeune homme avait serré les poings avec colère. Alors une voix sonore et douce s'était fait entendre, disant :

« Plus n'ont de parens ceux qui sont » adoptés par les Gnomes : fille et fils d'adop- » tion de tous nos vieillards des deux sexes, » les voilà devenus ; de même que deviennent » frère et sœur de nos enfans ! car en ce lieu- » ci ne se trouve point la triste habitude de » séparation, isolement et division des hu- » mains ; comme elle est pour ceux qui habi- » tent la dure écorce de la terre dont nous » habitons le sein et le cœur ! Ici se trouve » tout en partage commun, à commencer par » celui des affections !... Ne sommes tous » qu'une même famille ! »

Après cette singulière cérémonie, le chanoine, de plus en plus ravi en extase, avait assisté à un banquet délicieux, et d'une somptuosité dont il ne se faisait pas d'idée : mais là s'arrêtaient ses

souvenirs, il s'était endormi, après qu'on lui eut remis une bourse pour lui, et une pour les pauvres ; elles étaient l'une et l'autre remplies de pièces d'or au coin de Philippe II, et toutes neuves frappées. Aussi, quand il s'était réveillé sur le banc de sa maison, au point du jour, il crut long-temps qu'il avait fait un rêve bizarre; mais comme il retrouvait les deux bourses d'or dans sa poche, il ne douta plus de la réalité de son aventure. Pour s'en éclairer davantage, il était allé le lendemain au puits de la rue d'Ariane ; mais il avait trouvé la margelle intacte : nulle ouverture dans les parois intérieures; et au fond l'eau limpide et claire, réfléchissant l'azur du ciel..... On comprend comment la raison du bon chanoine, sans cesse aux prises avec ce souvenir extraordinaire, avait fini par défaillir en cette lutte; de plus forts y auraient péri.

Après cette espèce de confession, le docteur

et le vicaire n'eurent pas de peine à expliquer tout ce qui leur semblait miraculeux auparavant : les pièces d'or nouvellement frappées, comparées attentivement à d'autres, leur firent même faire une découverte de plus; savoir : que les adroits et hardis Gnomes prétendus qui s'étaient ménagé de si brillantes retraites, jusque sous les murs de la capitale, y battaient encore de la fausse monnaie, ce qui expliquait leur opulence extraordinaire.

Après s'être consultés, ils convinrent d'aller ensemble faire leur déclaration à M. le prévôt-général du Petit-Châtelet; ils partirent dans ce dessein, après avoir rassuré et consolé le chanoine, sans pourtant lui rien dire de ce qu'ils avaient deviné.

Mais devant le sire Robert de Charonne, qui revenait lui-même en ce moment de son audience auprès du roi, un désappointement nouveau les attendait. Le vieillard les écouta

fort tranquillement, comme un homme qui sait à quoi s'en tenir et qui a son thème fait d'avance, et leur répondit: « Me semble, mes » braves et doctes prud'hommes, que vous » êtes en grande erreur dans vos jugemens: ne » nie point les faits desquels vos yeux se sont » crus témoins; mais si ne veux-je croire, » pour ce, les conséquences tirées par vous. » Me semble même impiété grande, car l'É- » glise reconnaît des esprits de sortes diverses. » Adonc Gnômes et autres démons sont possi- » bles, mais fausse monnoye ni larcins ne sont » choses réelles ici; ce sont plutôt maléfices » diaboliques, dont vous baillerai l'assurance » par consulte de monseigneur l'archevêque. » Or ma décision sur ledit cas est prinse. »— Cela dit, le prévôt-général les congédia tout ébahis de ce singulier jugement de la part d'un homme si savant et si difficile à tromper. En s'en allant, le docteur dit au vicaire : « Mes-

» sire, comprends à présent les choses... et » me voilà sûr que les Gnômes battant mon» noye ont les bras longs, et tant, que ne serois » nullement surpris qu'ils pussent l'étendre de » dessous terre jusqu'en l'hôtel du Châtelet, » voire même jusqu'à l'archevêché! Or, donc, » taisons nous, et mirons la fin de tout » ceci. »

Cette fin ne se fit pas attendre : soit que le docteur eût bien deviné, soit une autre raison que ne donne pas la chronique, on fut fort surpris, dans le quartier de la Petite-Truanderie, de voir un jour le sire Robert de Charonne, prévôt-général du Petit-Châtelet, venir faire une visite à la pauvre demeure de la bonne mère Hellebick. Plus surpris encore fut-on, d'entendre le noble vieillard dire à la bonne femme : Que son défunt mari était d'origine étrangère et de haut lignage, et qu'il venait de recevoir la restitution de sa fortune consi-

dérable, pour la remettre à sa fille, unie en légitime mariage, ratifié par son plein consentement paternel, à son fils Raoul.

On comprend que la mère Hellebick ne refusa pas son consentement; elle ne l'exprima pourtant que par son silence, car il lui aurait été impossible de prononcer une parole.

Le lendemain, le sire de Charonne embrassa son fils.

Est-il besoin de t'expliquer, lecteur sagace, ajoute la chronique, que les truands, par l'office de leur reine, la Bohémienne Néphelle, avaient racheté leur liberté et leurs richesses?

Raoul, entraîné chez eux de la même manière que le chanoine qui l'avait marié, n'avait pas cru un moment aux Gnomes; mais il s'était prêté de bonne grâce à tout ce qui le rapprochait d'Agnès, car il l'aimait éperdument.

Néphelle lui avait avoué franchement ses intentions futures, sachant que sa tribu devait être dépouillée et bannie, et sa résolution d'intéresser la cupidité du vieux sire de Charonne, en faisant une très riche dot à Agnès.

Bien que ce moyen répugnât à Raoul, comme il fallait décider son père, il avait consenti; sauf à rendre les dons après son mariage ratifié.

En conséquence de tous ces arrangemens secrets, Robert de Charonne, d'accord avec les truands, avait fait rapport au roi, disant : « Que la superstition et crédulité populaire » avoient fait courir bruits sinistres et men- » songers sur une classe *orde* et *vilaine*, il est » vrai, mais *orde* et *vilaine* seulement par » *misère* et *abandon;* car s'y pouvoit trouver » aisément d'aucun, voire même plusieurs » aptes à divers offices utiles. C'est pourquoi » leur seroit octroyé de vivre et habiter, comme

» tous autres, en chaque rue et ruelle de la
» grand'ville. »

C'est de cette époque assurément, dit le chroniqueur, que nous voyons filous, larrons et truands, répandus à tous les étages de la capitale.

Quant au peuple, on lui laissa en pâture l'histoire des Gnomes; il eût été même impossible de lui persuader le contraire, on l'aurait privé d'une illusion et d'un bonheur. Tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles ne rêvaient plus que Gnomes, esprits souterrains, et dans leurs plus grands soucis ils se disaient, pour consolation, que peut-être ils seraient secourus par quelque puissance sortie de dessous terre. Les diseurs de bonne-aventure gagnèrent beaucoup d'argent à cette occasion; tant il est vrai que le monde où nous vivons n'offre pas assez de jouissances réelles pour tous, et que le malheureux, pour supporter les peines

de sa triste condition, a besoin de quelque croyance fantastique qui le soutienne, l'amuse, le console ou le trompe. De sorte que si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! dit le vieux chroniqueur, « advient le positif des » choses en ce biau royaume de France par » la science trop grande, adviendra de même » grand ennui pour les puissans, et nul soulas » pour les petits; car le dispositif des choses » n'est autre que le savoir du bien et du mal, » comme la pomme de l'arbre de nostre per- » dition.

» Quand donc adviendra ce temps si désas- » treux, plus alors ne seront illusions aucunes » pour dorer les jouissances aux gens heureux, » et plus de déceptions bénignes aux infortunés, » lesquels comprendront trop la vie pour » garder nulle espérance ou consolation chi- » mérique. Aussi dit le saint Évangile : Bien » heureux les pauvres d'esprit, car ils rêvent

» du ciel et le royaume des cieux est à eux !
» Et moi(continue le vieux légendaire), vous
» dis au rebours : Malheur à ceux-là qui ne
» croient plus à rien, car n'espèrent pas du
» ciel et ne jouissent pas même sur la terre ! »

Je demande pardon des citations de mon auteur, je ne les rapporte que pour montrer sa gothique bonhomie.

CHAPITRE VI.

LE PUITS D'AMOUR.

Le puits devint donc très célèbre, et cela dès que la merveilleuse histoire d'Agnès fut répandue; et nul doute que les visites à cette piscine salutaire n'eussent été aussi fréquentes que celles attirées par le fameux puits de Mahomet à la sainte ville de la Mecque, sans l'incident qui nous reste à raconter.

Parmi les personnes illusionnées, nulle n'attachait plus de prix à sa crédulité que la bienheureuse et charmante Agnès. Présentée à la cour le lendemain au soir, toute resplendissante de l'éclat des pierreries, et plus encore de celui de sa beauté, elle n'y trouva rien d'extraordinaire. Elle avait vu d'aussi belles choses chez les Gnomes; et comme elle ne montra aucune surprise au milieu de cette brillante assemblée, on présuma qu'elle était habituée à toute la magnificence des rois.

Cependant les yeux de l'envie interrogeaient chaque mouvement de la naïve jeune fille, plus d'une mauvaise langue commençait déjà l'estimation des riches parures d'Agnès.

Raoul de Charonne était généreux, chacun le savait; mais son père lui faisait une maigre pension pour un chevalier. Raoul, fier et noble de cœur comme de lignée, ne voulait rien de mal acquis. En sortant du palais de Philippe II,

il dit à Agnès : « Chère mie, vous trouve plus
» belle sans tant de joyaux; et vous prie même
» de les ôter pour l'amour de moi : aussi bien
» vous dois apprendre les causes mystérieuses
» de nos fiançailles et m'approuverez pour sûr. »
Agnès obéit sans balancer et sans s'informer de rien : cela plaisait ainsi à *Raoul*, n'était-ce pas une loi pour elle ?

Au soir, le vieux Robert étant venu voir son fils, il le prit à part et lui dit : « Raoul, la
» fortune de votre femme consiste en riches
» et opulens joyaux, lesquels valent grand
» prix, le sais très bien, mais ne rapportent
» autre chose que contentement et vanité folle;
» cette fumée n'est suffisante à gens bien
» advisés : ai donc résolu faire vente d'iceux
» joyaux à notre seigneur le roi, lequel a
» trouvé lesdites pierres admirables, et d'ac-
» quérir belles et bonnes terres et domaines
» avec l'argent qu'il en baillera. »

Raoul répondit vivement qu'il avait rendu les joyaux à la Bohémienne, attendu qu'il trouvait trop au-dessous de lui de se parer de richesses venant d'une source impure, et qu'on ne pouvait avouer ; puis redoutant les remontrances avides du vieillard, il sortit pour ne pas les entendre.

Le vieux Robert, sans balancer aucunement, passa dans la chambre de la mariée, et lui dit avec une voix altérée par la colère : qu'il ferait annuler et casser son mariage, qu'elle ne reverrait jamais son époux, si les diamans, perles et rubis qui composaient sa parure, n'étaient remis sur l'heure dans ses mains, et que de plus il donnerait sa malédiction à Raoul... « Las! s'écria la pauvre ingénue,
» ne vous faut tant courroucer pour si peu,
» mon digne seigneur et père!... Ne me sont
» rien, tous les joyaux du monde, auprès de
» mon ami. Vitement vais vous les quérir, ou

» d'autres semblables: car ne sais où est Raoul.»
Ainsi parlant elle sortit; et le vieillard, ne pouvant la suivre à cause de son grand âge, ordonna à deux écuyers de ne point la perdre de vue jusqu'au logis de la Bohémienne Néphelle, chez laquelle lui-même s'achemina en litière et du plus rapidement qu'il put : mais il arriva au coin de la rue d'Ariane tout juste pour être témoin du plus lamentable spectacle.

La tendre et trop crédule enfant, penchée sur la margelle du puits, lui cria en joignant les mains : « Pour Dieu, monseigneur, deux
» minutes! et je reviens : ne déchaînez pas la
» malédiction sur votre fils mon cher bien-
» aimé! deux minutes donc, pour Dieu et la
» Sainte-Vierge, et ne vous plaindrez plus
» d'Agnès! » Ainsi parlant elle s'élança dans le puits.

Un cri affreux sortit de la poitrine du vieux

prévôt, il se pencha sur la margelle : Agnès avait disparu ; l'eau était encore émue, un côté du mur était tâché de sang. Des écuyers, accourus trop tard, contenaient les efforts frénétiques du malheureux Raoul qui lui-même sortait de chez Néphelle, et tomba épuisé sans connaissance aux pieds du vieillard. On le plaça sur la litière, qui retourna à la Prévôté ; mais ce qui acheva de désespérer le sire de Raoul, c'est qu'il ne put venir à bout d'obtenir qu'on cherchât à sauver Agnès : tant la croyance était établie qu'elle s'en reviendrait saine et sauve, toute seule comme les autres fois !...

Ce ne fut que le soir, aux flambeaux, qu'on retira l'infortunée.

Il fut prouvé qu'elle avait dû vivre plus d'une heure avant de se noyer ; et qu'étourdie seulement par sa chute, elle s'était long-temps soutenue au-dessus de l'eau à l'angle d'une

pierre que ses doigts ensanglantés n'avaient pas quittée.

Devant ce cruel spectacle le cœur du vieillard se brisa et il s'accusa publiquement de ce malheur en s'écriant : Mort sur moi ! mon fils ne me pardonnera jamais, j'ai tué sa bien-aimée!... Où es-tu maintenant, mon fils ? mon Raoul, où es-tu ?

Il parlait encore en se frappant la poitrine, quand un long cri de désolation retentit près de sa litière prévôtale dont ses gens venaient de fermer les rideaux à l'angle de la place d'Ariane. Le vieillard se hâta, non sans peine, de fendre la foule en marchant, car il avait à garantir sa riche robe à fourrures du contact malpropre de cette populace. Les cagoux et malandrins survenus au bruit de l'événement convoitaient de l'œil sa riche chaîne et ses hermines ; déjà même il y en avait qui apprêtaient leurs ciseaux pour les découper, quand

une main basanée, et couverte de rides aussi déliées que la soie, saisit le bras du prévôt et l'entraîna vitement vers la litière, dont elle écarta les rideaux de serge rouge :

— Le voilà, ton cher Raoul ! regarde le bien, vieillard, tu l'as tué !

Le prévôt reconnut Néphelle.

En même temps il vit aussi Raoul étendu tout raide sur les coussins de sa litière, Raoul son fils unique, Raoul près duquel se tenait le chanoine de St-Jacques, le même qui avait fait son mariage sous terre avec Agnès, et qu'un hasard presque fatal avait poussé avec le flot immense de la multitude à la pointe de la rue Mondétour.

— Pauvre cher jeune homme, murmurait tout bas le saint abbé, je t'aurai donc assisté à deux fois bien diverses dans ta rapide existence! Par St-Jacques mon bon patron! je commence à croire que les Gnomes chez lesquels je te

mariai il y a un mois, sont de plus honnêtes gens que les hommes. Espère en Dieu, ombre heureuse, et, si tu n'as pas mérité tout à fait le paradis, tu iras du moins chez les Gnomes, je te l'assure !

Cela dit, il avait fait signe à cinq arbalétiers de la prévôté qui survenaient en toute hâte d'élever le corps à la vue du peuple et de le porter sur leurs épaules à l'église la plus prochaine. Le corps de Raoul recouvert de son armure de chevalier devenait le sujet des conversations populaires. Son *gobisson*, espèce de pourpoint de taffetas rembourré de laine et piqué, n'avait pu servir lui-même à rompre l'effort du coup que le malheureux jeune homme s'était porté en voyant Agnès, victime de sa jeune et candide croyance, se jeter dans le puits. Les lèvres de Raoul étaient pâles et décolorées, le sang coulait encore avec abondance de sa poitrine, et le vieillard en reçut lui-

même quelques gouttes sur sa robe quand il arriva conduit par Néphelle jusqu'au cadavre.

— C'est mon fils, c'est Raoul! cria le prévôt en se suspendant aux brancards de la litière.

Le capitaine des arbalétiers le soutint avec Néphelle, le chanoine les suivait; et quand ce lugubre cortége augmenté d'une foule toujours incessante toucha les portes de la demeure du prévôt-général de la vicomté de Paris, le couchant étendait au loin ses larges banderolles de pourpre. Dans cet hôtel dormait non-seulement la fortune de l'avide prévôt, mais une collection précieuse de titres et d'archives. Tout d'un coup une large flambe s'éleva, et une colonne de fumée nauséabonde se déroula comme un noir panache au-dessus des bâtimens de l'hôtel. On courut vainement chercher de l'eau au puits de la grand'cour, l'eau

semblait avoir tari tout d'un coup par quelque noir artifice de Satanas. Parmi les gens qui se pressaient d'ailleurs pour éteindre le feu, le capitaine des arbalétiers déclara depuis avoir reconnu plusieurs ex-cagoux et truands qui alimentaient la flamme au lieu de l'éteindre. Un bon nombre d'entre eux s'étaient même emparés de titres et liasses de parchemins juchés dans des casiers de fer, et les avaient vus crépiter dans cet incendie avec une joie sensible....

Cet événement, si fatal au prévôt de la vicomté, le fit défaillir sur ses genoux, et Néphelle l'Égyptienne fut la seule parmi cette horde de peuple qui eut l'humanité de verser quelqu'eau sur le front du vieillard en débouchant la gourde qu'elle portait à sa ceinture....

— Qui a donc pitié de moi? murmura le sire de Charonne.

— Vieillard, vous méritez peu cette pitié : si malheureux que vous soyez devenu! Savez-

vous bien qui sont ceux qui viennent d'incendier votre maison, et de se faire ainsi les vengeurs de votre fils? Ce sont, vieillard, ces mêmes truands vis-à-vis desquels vous avez faussé depuis deux heures votre parole ; car, nous le savons, vous avez là sur votre poitrine un acte nouveau de bannissement que vous avez fait signer au conseil, cette nuit même, afin de les perdre et dans l'espoir de posséder leurs miraculeux trésors...

Et Néphelle entr'ouvrant elle-même la robe d'hermines du vieux prévôt se saisit de cet acte, qu'elle jeta dans les flammes.

Cette scène lamentable fit peu d'effet sur le peuple, oublieux de sa nature ; d'ailleurs elle n'intéressait qu'un faubourg de la grand'ville. N'imaginez pas non plus que le peuple se soit avisé de croire un moment à la fin tragique d'Agnès ; l'instinct de la multitude aime mieux une fable qui l'amuse qu'une vérité qui l'at-

triste. Agnès fut censée, d'après ceci, être retournée chez les esprits souterrains : et comme il se donnait à ce puits, surnommé le *Puits d'Amour*, des rendez-vous aussi charmans qu'illicites; qu'outre les danses joyeuses qui s'y dansaient, les chansons qu'on y chantait et le vin qu'on y buvait dans une taverne à son enseigne, il y avait quelques bonnes âmes assez confiantes pour s'y précipiter dans la nuit, on fut obligé de le combler et de le détruire.

Cependant sous *François* Ier la croyance superstitieuse durait encore, car, le puits ayant été rouvert, un amant, qui ne pouvait vaincre les rigueurs de sa belle, lui conta la légende du puits fameux et s'y jeta devant elle : par bonheur pour lui, il ne toucha point les parois intérieures avant d'arriver à l'eau, qui était profonde, de sorte qu'il ne se fit aucun mal ; et sa cruelle, persuadée qu'elle ferait ce qu'elle voudrait d'un homme aussi crédule, lui cria qu'elle

l'acceptait pour son mari. Elle lui tendit elle-même la corde et bientôt, il se trouva tout transi dans les bras de sa fiancée ravie de l'épreuve. En reconnaissance du service qu'il devait au puits mystérieux, il y fit rétablir une margelle toute neuve avec ce distique qu'on y lisait encore en 1700 en lettres gothiques et mal gravées :

L'amour ma refait
En 525 (1) *tout à fait.*

---

(1) *Pour* 1525.

RENÉ-LE-TUEUR.

CONTE GASCON.

RENÉ-LE-TUEUR.

CONTE GASCON.

I.

AVERTISSEMENT A LA BARRIÈRE.

Le vingt-septième jour de juin 1603, les gens de garde commis au poste de la porte

Saint-Honoré furent témoins d'un assez grotesque incident.

Du sein d'un nuage de poussière, soulevée par un grand concours de charrettes, ceux qui se tenaient là virent bientôt sortir un maigre bidet, misérablement harnaché de mauvaises cordes, et le bouchon de paille encore à la queue, comme s'il sortait de l'écurie du vendeur. Le cavalier qui montait ce Bucéphale paraissait fort inexpert, à voir les mouvemens saccadés qu'il imprimait au mors et les formidables pointes d'éperons que ses jambes pendantes laissaient errer sur les flancs de sa monture. Ce jeune cadet, avenant de sa personne, gardait, au reste, une mise encore plus arriérée que son harnais; il n'avait ni le manteau fleur-de-seigle, ni le bas de soie incarnadin des élégans de l'époque. Son pourpoint n'était point sang-de-bœuf; et il s'exemptait même de porter sur

le pied de ses bottes les fameuses découpures, inventées avec tant de soin par Ponpignan, pour faire paraître les rubans et les aiguillettes qui les enjolivaient. Au lieu de manteau court, il avait une houppelande de serge rude; au lieu de bottes, des ladrines, sorte d'entonnoir en cuir, appelées ainsi en souvenir des ladres ou lépreux qui s'en faisaient une mode utile, en raison de leurs jambes enflées. En un mot, la tournure du cavalier annonçait plutôt un de ces cadets de Paulastron, en Gascogne, qui venaient alors chercher fortune à la cour de France, qu'un gentilhomme galant arrangeant le busc de son pourpoint pour le Louvre.

Et cependant, il faut bien le dire, sa figure était charmante, une figure de clerc, blanche et rosée, encadrée par de très longs cheveux noirs.

Ce qui n'était pas moins curieux que son

ajustement, c'était l'immense rapière à laquelle ce jeune cadet semblait être attaché, et dont le frottement devait irriter encore l'excitation de sa haquenée poudreuse. Cette rapière n'avait pas moins de cinq pieds de long, comme la terrible épée de Jean Chandos!

Arrivé à toute bide devant la porte de ce faubourg (il n'était guère plus de neuf heures du matin), le cavalier fut très surpris de voir sa bête s'arrêter alors tout d'un coup, et se montrer tellement rétive au fouet comme à l'éperon, que force lui fut de descendre. Aux coups furieux de son maître, le bidet opposa la plus obstinée des résistances; il rua, piaffa, et n'en voulut point démordre. Il faut croire, sans doute, que la porte Saint-Honoré, témoin récent de l'assassinat de Saint-Mégrin, l'intimidait, ou plutôt qu'il préférait l'air des champs à celui de la ville.

Dans ce duel d'un genre nouveau, et quand

tous les oisifs et les bourgeois s'attroupaient déjà autour du jeune homme, un personnage fendit la foule en peignant d'une main sa moustache et touchant de l'autre (mais seulement du rebord) son large feutre à la portugaise.

— Cap de you! dit-il au cavalier, vous me semblez bien empêché, monsur, et votre cheval tient à retourner au pays. Où l'achetâtes-vous, avec votre permission?

— A Courbevoie, répondit notre jeune cadet. C'est un maquignon qui me l'a vendu trente-cinq écus.

— Ventre de loup! ceci n'a pas dû bien mener votre boursette. Hé! n'est-ce pas elle que je vois là-bas, la pauvre petite honteuse? J'ai ouï dire, monsur, que cela n'était guère prudent en ce pays-ci, de laisser pendre à l'arçon l'escarcelle du cavalier..... Voulez-

vous point que je fasse sauter à votre bête ce maudit pas qui vous attarde ?

Voyant que René hésitait :

— Oh ! n'ayez crainte. Je suis capitaine de mon état, et j'ai été chargé par M. d'Épernon des remontes de La Rochelle... Il faudra bien, par la pistoulade du siége de Lamballe ! que mademoiselle votre jument me soit soumise !

Le jeune cadet, confondu de l'obligeance de cet homme, lui tint lui-même l'étrier. Dans son empressement, il oublia sa bourse pendue à la selle ; — il flattait lui-même le poitrail de l'animal, et disposait le manteau de l'officier sur la croupe de sa mule. Le capitaine, les rênes en main, partit comme un trait...

René, voyant le cheval se cabrer, bondir, et le cavalier si ferme et si intrépide sur l'arçon, ne se contint pas de joie. Bravo ! lui criait-il, bravo, monsieur le capitaine ! bravo ! Vive

Dieu ! il fend l'air ainsi qu'une mousquetade. Bon ! le voilà qui est emporté et qu'il défonce les boutiques ! Arrêtez, monsieur, arrêtez donc, arrê...

Le pauvre jeune homme ne put achever, la respiration lui manquait. En même temps qu'il criait, il courait aussi. Le bidet et la plume du capitaine n'étaient déjà plus qu'un point noir...

René commença dès-lors à soupçonner que ce capitaine pourrait bien n'être qu'un fripon. En ce moment la foule le poursuivait déjà de grands rires et de huées moqueuses.

— Patience, mon gentilhomme, patience ; attendez là, sur cette borne, vis-à-vis l'hôtel du Bouchage, c'est un bon endroit de rendez-vous, et votre page s'en va sans doute revenir.

— N'êtes-vous pas, mon ami, de ceux de M. de Roquelaure ? Vous trouverez à cette heure ses laquais qui boivent tout pro-

che ; ils vous montreront mille jolis tours de cartes : la carte courte, la longue, la cirée, la pliée, la poncée, l'attrape, la ripousse, l'ange, le chapeau, et mille autres leçons d'escamotage ! De cette manière, vous rachèterez bien vite un autre cheval et donnerez dès demain une fière platassade (1) à ce capitaine.

— L'insolent ! ventre de saint Christophe ! oh ! vous le trouverez pour certain, car il me souvient de l'avoir vu sur le midi, l'autre jour, se promenant tout éperonné par la grand'salle du Palais. C'est un de ces croquans qui jouent au brelan devant le Louvre, avec des dés de plomb et de vif-argent.... Voulez-vous, monseigneur, que nous vous ramenions par les deux oreilles votre beau courrier ?...

Ces quolibets de la foule poursuivaient

(1) Coups de plat d'épée.

encore le pauvre clerc quand il descendit les rues. René comprit bien vite, après un tel début aux portes de la capitale, qu'il ne devait guère se fier à la bonne foi de ses habitans. Ce jeune homme, en arrivant à Paris, était loin pourtant de vouloir y faire figure; il venait simplement fréquenter les cours de Sorbonne, étudier le théâtre et enseigner le chant italien. C'était, au dire de ses maîtres, un garçon d'esprit agréable, un diseur ingénieux, un clerc galant, qui, par son savoir, pouvait aspirer à devenir un jour aumônier, et qui faisait en attendant mieux des comédies. Il en apportait une intitulée *la Circé*, que le recteur de l'université de Pau n'avait pas voulu faire représenter à cause de la dépense; puis, il ne s'était trouvé personne qui se souciât de la métamorphose des amis d'Ulysse. M. le duc d'Agaran avait d'abord attaché ce jeune homme à sa fortune,

et l'avait mené en Italie. Le pays de René était le Béarn, et la mort de son protecteur le força bientôt d'y retourner. Mais un désir insurmontable de curiosité appelait le jeune clerc à Paris. Le Paris d'alors, Paris espagnol et gascon tout à la fois, espagnol par ses rodomontades de bravoure, et gascon par son langage, offrait une expression d'originalité et d'esprit qui en faisaient une ville à part, une capitale appelée à résumer merveilleusement ce siècle. Placée comme intermédiaire unique entre les mignons de Henri III et les raffinés de Louis XIII, la noblesse aventureuse de ce temps, noblesse de cape et d'épée, souvent sans chausses et sans pourpoint comme son roi, le roi de Navarre; noblesse plus vantarde qu'un capitoul de Cyrano, plus pauvre que le plus pauvre cadet de Gascogne; cette noblesse pour laquelle d'Aubigné, dans son *Fœneste*, inventa cet admirable chapitre XX

qui traite de la *gueuserie ;* cette noblesse, on le pressent bien, tenait à elle seule tout le cadre de son siècle ! Elle seule agissait, vivait, intriguait. Il n'était permis à qui que ce fût de rester oisif, de passer timide et irrésolu, la visière de son courage baissée; ce siècle avait le front haut, matamore et brave comme son maître Henri IV. Il parlait debout, les manchettes jusqu'aux coudes, et les chausses sur les talons.

Il pleuvait alors à la cour de France des capitaines, des mestres-de-camp et des enseignes de toutes nations, comme, au temps de Henri III, il y avait eu des poètes et des complaisans. Toujours dispos, toujours en marche, éperonné jusque dans son lit, et sanglé pour la bataille, ce siècle, qui forçait en plaine tant de villes, de places fortes, de redoutes, une fois rentré chez lui semblait prendre à tâche de se consumer en frivolités de tout

genre; il se pomponnait, se chargeait de rubans, et se pavanait dans les antichambres, toujours rude et lourd malgré ses dentelles de Flandre, ses fourreaux de velours, et ses brassards de pierreries (1). On comprendra facilement qu'un tel siècle ait pu nuire aux intelligences, si occupé de lui, si grand vainqueur, si bouillant cerveau qu'il était! Tout ce qui ne portait pas l'épée se trouvait honni; tout ce qui ne se battait pas était insulté. Papistes, huguenots, nobles et commis, tout le monde se battait. On se battait pour sa maîtresse ou son panache, on se battait à l'épée et au poignard, au *petit duel* comme au *grand duel*, à la miséricorde, à l'espade, au pistolet.

---

(1) Si vous abiez vû M. de Sulli commander à un bailet à l'Arcenal abec sa calotte qui est vien pis que la perruque, un *vrassard de pierreries* à la main gauche, et un gros vaton à la droite... (*Agr. d'Aubigné*: Fœneste, Ier vol.)

Sous peine de passer pour le dernier des manans, on devait, avant trente ans, avoir déconfit une brigade, pour n'être pas en état piteux et rechigné à la cour. Ce ne fut guère qu'en juin 1609 qu'Henri IV rendit l'ordonnance définitive contre les duels, ordonnance qui ne *finit* rien, pas plus que toutes les ordonnances, bien qu'elle condamnât à être pendus *par les pieds* ceux qui se seraient seulement entre-appelés en duel. Callot est le seul peintre qui puisse nous aider à reconstruire dans notre idée les figures rodomontes et gasconnes de cette époque, quoique son burin n'ait retracé toutefois que celles du siècle d'après. Les raffinés de Callot ont le regard fier, la moustache cirée, le petit manteau court, des roses aux pieds et aux jambes, à l'épée, au busc du pourpoint. Si tel n'était pas entièrement le costume de ceux de Henri IV, il n'y avait guère de différence entre eux que

celle qui existe entre un habit frais et un vêtement râpé. Les duellistes du temps de Louis XIII, ces raffinés que l'un de nos chroniqueurs modernes (1) a confondus et antidatés en les reportant au règne de Charles IX, sont aussi musqués qu'un mignon; ceux de Henri conservent à la fois la rudesse de la Ligue et la hablerie de la Garonne. Ils empruntent tout, et ne paient rien; laquais, broderies, chez eux tout est loué: c'est l'histoire de *parestre*, comme dit ce fin baron de Fœneste. Leur défend-on le duel, ils vont s'entre-battre à la frontière, en Guienne, en Saintonge, en Périgord. Il y en a qui, dans le fort d'un combat, prennent leur épée de la main gauche pour sauver un bracelet de cheveux de leur maîtresse, brûlant déjà du feu

(1) M. P. Mérimée, dans sa chronique de Charles IX.

d'une pistoulade. C'est un siècle brave et cauteleux, galant et tueur, traversé d'amours et d'embûches. Il ne fait pas bon d'avoir des ennemis et des maîtresses dans ce temps-là! Fervacques, ami de d'Aubigné, lui sert du poison dans un potage ; ce poison lui fait tomber les cheveux et peler la peau au bout d'un mois. Confident malheureux d'une amourette bourgeoise du roi de Navarre, La Roque manque d'être assommé sur place par des batteurs de pavé. Une fois les affaires de la religion terminées, et la cour soumise au catholicisme, il se trouve encore des forcenés qui se daguent pour le dogme en sortant du jeu de paume. Bien avant les espions de Concini, on voit à cette même cour des espions. Mais tout ce monde rit, se salue, se donne la main dans la grande cour du Louvre. En un mot, cette jeune noblesse du roi de Navarre, à force de combattre en champ clos, en est

venue à se constituer elle-même le juge de la moindre injure. Elle soufflète les traîtres du plat de son épée, et tue les ennuyeux sur le pré. Quant à la science, elle en fait fi ; mias non des épigrammes et des bons mots : sa science, à elle, c'est la mode, la grande science du costume. *Fortunæ tonsor quisque suæ;* cette devise d'un barbier d'alors est devenue la devise universelle. Tout le monde gagne sa vie et ses éperons à cette cour, depuis le capitaine jusqu'au cadet, depuis le tailleur jusqu'au professeur d'escrime. Le professeur d'escrime! voilà le véritable seigneur de cette époque galante et querelleuse !

On ne sera donc pas surpris que René, songeant à son peu de ressources, dans cette immense capitale, privé, d'un seul coup, de son cheval et de sa bourse, se soit fait conduire au plus vite chez le maître d'armes Franciscas.

II.

LES PERPLEXITÉS DE LA SCIENCE.

Si l'on veut bien songer à la position de ce jeune clerc, on verra qu'il ne pouvait rien faire de mieux dans ce temps d'ignorance, et de mépris pour la Sorbonne, que de s'adresser naturellement au premier pouvoir d'alors, celui de l'épée; — la robe ayant, hélas! bien perdu de son crédit! Chemin faisant, le nouveau débarqué voyait des choses bien inexplicables pour lui, dans la rue par exemple, des gens à manteau qui le regardaient dans le blanc des yeux, des gentilshommes fiers comme des paons de leur grande plume; au théâtre, des comédiens pitoyables qui jouaient par les halles aux *Pois pilés*, pièces informes

de l'époque, mêlées de sérieux et de burlesque, et continuées depuis le roi François I[er] jusqu'à ce règne, à la grande joie des badauds.

Depuis quelques jours, pourtant, René, objet des dédains de la populace, se prit à réfléchir sur son équipement délabré, et, à force de chercher, il réussit, sur la seule garantie de sa bonne mine, à se faire tailler un habillement complet et à louer un porte-fraise en ferblanc, d'où il avait tiré la plus éblouissante des collerettes. La servante du *Chapeau-Rouge*, hôtellerie à laquelle il s'était logé, éprise d'une véritable commisération pour ce beau jeune homme, lui avait acheté elle-même des épousettes, un miroir, et un fer à trousser la moustache, meubles indispensables à la toilette de ce temps. René, ce jour-là, était donc tout-à-fait digne d'être pris pour un matamore, d'autant que la longueur immodérée

de sa rapière le faisait regarder et presque suivre de tous les passans; il était épanoui comme ses roses, qui lui tombaient bien plus bas que le genou, et son manteau d'écarlate coupé à la castillane devait le rendre tout-à-fait digne des bonnes graces du maître d'armes Franciscas, pour lequel René tenait de son oncle une lettre de recommandation. A quelques pas de la porte, le jeune clerc éprouva un invincible désir d'en prendre lecture; désir d'autant moins indiscret à ses yeux, que le scel en était volant. Profitant de la ruelle solitaire par laquelle il passait, il lut ce qui suit :

« Mon cher ami Franciscas, je te recommande mon petit neveu René. Je te convie, d'après notre ancienne amitié que tu dois te ramentevoir, de faire battre l'enfant le plus tôt possible. Il veut être clerc, ce qui est un pauvre état par le temps qui court. Arrange-lui donc quelque petite affaire; et dissuade-le

bien de suivre le chant et les écoles, qui le perdraient. Quand il se battra, sers lui de parrain ; quand il ne se battra pas, cherche-lui quelqu'un contre lequel il se batte. De cette manière tu le tiendras toujours en haleine, et l'empêcheras d'étudier les comédies espagnoles dont il est fou. Dès son enfance il a toujours aimé les parchemins, et pour cela je le fouettais en diable ! si tu es content de René, je lui ferai passer une lettre pour M. de Montespan, lequel m'a promis son amitié et quelqu'argent pour procurer des hardes à ce petit savantas.

» Ton camarade de la guerre d'Aunix, et ton *second* pour la vie.

» Frisquet. »

La perplexité du jeune homme devint très grande. Renoncer à ses chères études ! ne plus chanter, ne plus lire ! ne plus faire de madri-

gaux et de sonnets! avoir, au lieu de vers, des jurons, du vin et des provocations sur les lèvres! devenir l'élève et le compagnon assidu de Franciscas! hanter à chaque heure du jour les tavernes et les salles d'armes! René voulai bien porter une rapière, fût-ce même celle que l'on nommait alors la *Massacroire*, mais il ne voulait pas s'en servir. C'était le petit clerc le plus doux, le plus timide qui se fût vu. Il n'avait jamais appris la quarte basse, et ces furieux exercices et cette vie aventureuse lui faisaient peur. Nul doute qu'à ferrailler de la sorte il ne perdît bien vite sa voix de page. A quoi lui servirait-il d'avoir disputé en latin, pendant trois ans, à l'université de Pau, et chanté à la suite de M. d'Agaran dans la chapelle Sixtine, à son voyage d'Italie? Comment lutterait-il d'ailleurs avec les braves de ce temps, et quelle serait l'issue de ces belles témérités? Ces réflexions l'assié-

geaient quand il souleva le marteau de Franciscas...

La maison du maître d'armes était située dans la rue du Cœur-Volant. A voir ses barreaux épais, on devait croire qu'il n'avait jamais existé maison ou prison plus sûre en aucun lieu de la terre. L'abord en était silencieux, chose étrange pour ce faubourg; on eût dit que les habitations voisines en avaient peur. Celui qui salua René sur le seuil même n'avait pourtant rien de trop rébarbatif. C'était le maître d'armes en personne, habillé d'une grande casaque violette, et tenant une pince de forgeron à la main. Il introduisit René dans une petite chambre entièrement nue, où gisaient à terre quelques armes en mauvais état, parmi lesquelles René distingua des espades, des miséricordes et des escopettes. Dans un angle de cette chambre deux apprentis de maître Franciscas avivaient la flamme

d'une large cheminée, dans laquelle le professeur d'escrime fourbissait lui-même certaines grandes épées contournées à l'italienne pour faciliter la méthode des dégagemens. Il y avait aussi dans cette fournaise nombre de casques et de cuirasses, armures bossuées et malades pour la plupart, et que Franciscas, à la fois professeur et vendeur d'armes, remettait en fonte. René fut reçu avec force accolades dans cet atelier de Cyclope.

— Lé galant homme qué monsur votre oncle! s'écria le maître d'armes; songer à moi pour vous faire tuer, mon jeune cadet! voilà une action qué jé n'oublierai dé ma vie!

— J'imagine que vous n'aurez garde de vous presser sans m'en prévenir, maître Franciscas.

— Sans vous en prévenir! ventre dé saint Fiacre! oh! n'ayez garde; j'irai plutôt en votre lieu et place, mon jeune ami. C'est uné

chose drôle, en vérité, qué jé né sois pas mort à ce siége d'Aunix, avec votre oncle! Lé vaillant oncle, monsur, qué vous avez là! Jé l'ai vu faire six heures dé route par les mousquétades les plus dodues; elles tintaient plus épaisses qué la grèle! Jé né vous dirai pas non plus les merveilleux coups qu'il réçut à Douai, au point qué sa jaquette en était trouée comme une feuille de vers à soie! Santo Crépasi! voilà un homme pour les exploits martiaux!

René baissa la tête en signe d'assentiment. C'était la première fois qu'il entendait une si belle oraison funèbre de son oncle.

— Or-çà, pétit savantas, reprit le maître d'armes en clignant sa paupière gauche, vous faites donc des tragédies et autres rimailles pour désespérer ce vénérable oncle Frisquet! Cap dé you! il me fâche fort dé vous voir côtoyer lé latinisme. Mauvais rivage, mon

ami. Nous autres gens d'estocade, quand nous avons quérelle, nous né connaissons qué ce mot qui est français : *Sur le pré!* et pour cela il n'est besoin dé grec ni dé latin.

Le sourire indolent de René laissa croire au maître d'armes qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Ce qu'il voulait éviter surtout, c'était l'examen réfléchi de Franciscas; il tremblait que le redoutable professeur ne lui mît en main une grande épée plus grande encore que la sienne, et que René entrevit dans un coin noir. Le coup-d'œil furtif du clerc ne put échapper à Franciscas.

— Voici la *Victorieuse*, s'exclama de tous ses poumons le maître d'armes, l'espade avec laquelle jé mé suis battu vingt fois; la *Mappémonde!* la *Superbe!* Regardez, jeune homme, sa coquille treillissée, et sa courbe à l'espagnole! Quand vous aurez une affaire, — ce qui né sera pas long, — grâce au soin que jé vais

y apporter, — vous n'aurez pas d'autre épée : — à vous la Victorieuse ! — Vive Dieu ! qué jé voudrais être à votre âge, et, comme vous, embourbé dans çé pays où l'on sé bat pour un clin d'œil, Frisquet a dû vous lé dire ! Jé compte bien, pour ma part, né pas lé faire languir, ce bon Frisquet ! Tenez, voici les gantelets d'armes et les pourpoints dé maille dé vingt dé ces braves gens : Ponpignan, Monglas, Bégole, Lafontaine, lé baron dé Montmorin et Bilemar ! Ceci est lé masque dé Balagny, surnommé le brave du Louvre ! Ce gros soulier-là appartient à Chénévert lé capitaine, lé plus rodomont capitaine qui sé soit vu ! Il a fait mettre force plomb dans ce soulier, afin qu'on né puisse l'accuser de lâcher lé pied en sé battant. C'est un petit homme bizarre qui jure en diable ; il parle d'étrangler mille hommes à la fois, et dit qu'il a une tour, à Vasnes, qu'il a fait mûrer parce qu'elle était

pleine d'or. Il raconte aussi qu'il a une licorne plus belle qu'il n'y en ait jamais eu en France, et un pélican de qui les yeux d'escarboucles valentun demi-million! En attendant, ce damné capitaine est vénu mé voir pas plus tard qu'hier sur un bidet qui né vaut pas sa licorne; un bidet larronné ce matin-là, m'a-t-il dit, à un jeune cadet. Cap dé you ! voici l'homme avec léquel tous nos galans doivent aspirer à sé battre. Un homme qui vole les bidets de poste et les cadets ! Voulez-vous quéjé vous arrange partie avec lui? Topez là, et ce sera chose faite !

Heureusement pour René que des gentilshommes, tous élèves de Franciscas, ayant fait du bruit aux portes, il put, à cette phrase même, prendre congé du maître d'armes.

III.

AVENTURES.

Il jura bien de ne plus remettre les pieds chez ce maudit homme. Franciscas lui avait promis de *ne pas le faire languir*. C'est-à-dire qu'à son premier pas dans la capitale, le pauvre jeune clerc allait payer sa bienvenue par un duel ! Il allait devenir l'acteur d'un drame, de mille drames peut-être, lui qui n'avait d'autre ambition que de chanter de l'italien et de faire des comédies ! La Victorieuse, cette formidable espade de Franciscas, lui apparut alors comme l'épée de Damoclès, menacante, retenue par un cheveu ! Le maître d'armes l'avait terrifié en lui apprenant le nom de son larroneur, le capitaine Chenevert ! En dépit de ses angois-

ses, René fit le vœu de ne reculer devant rien et de s'en fier au hasard. D'ailleurs, se dit-il, j'ai d'autres armes que ces tueurs stupides et grossiers. Mon arme, à moi, ce sera l'intelligence, j'opposerai à ce monde-ci ruse pour ruse! Je marcherai dans cette voie difficile, sans tirer le glaive comme un véritable clerc ; je n'en poursuivrai que mieux mes rêves chéris, ma poésie, mes études! Les motets de Leonardo Leo seront toujours mes thèmes de chant favoris, et quelque jour peut-être, à l'aide de ce M. de Montespan, je ferai représenter à la cour ma comédie de *Circé !*

Il regagnait l'hôtellerie du Chapeau-Rouge d'un pas si distrait et si rêveur, qu'il s'égara par les rues en faisant ces réflexions. Le brouillard tombait, et le clerc se trouvait alors au coin du pont Notre-Dame.

— A l'aide! à l'aide! cria un homme qui en battait un autre à quelques pas du poste des hallebardiers.

— A l'aide ! reprit le clerc, mais que vous a-t-il donc fait ?

— C'est un voleur, reprit l'autre. Aidez-moi, si vous êtes brave, à me débarrasser de ce truand.

Le clerc, interpellé comme brave, n'hésita pas à prêter main-forte à celui qui l'en priait. Il fut bientôt secouru lui-même par quelques hommes qui survinrent, et se prêtèrent à cette besogne. Malheureusement ce conflit de gens cachait une ruse, car ces faux batteurs de pavé n'étaient autres que des soldats du guet qui en reculant entraînèrent René dans le poste.

Il se vit coffré et gardé à vue en un clin d'œil. René se réclama de la justice, et se déclara fraîchement débarqué dans la capitale dont il ignorait les coutumes.

— Ruse de guerre, mon fils. Oh ! nous te connaissons bien ; tu es de ceux qui ont frotté

hier un sergent du glu au mont Saint-Jacques pour le mettre ensuite dans la plume les bras étendus, et lié à un bâton, n'est-ce pas? avec une mitre et un écriteau d'évêque!

Cette momerie grotesque avait eu lieu en effet la veille par suite d'une gageure entre Balagny et Monglas. Le pauvre clerc protesta vainement de son innocence. Il fallait ce soir-là une victime à messieurs de la pique à quatre cornes : René se trouva dans ce corps-de-garde au milieu de gens de toute sorte qui tenaient à honneur, et tout en buvant, de se pousser les plus fortes rodomontades. L'un racontait « comment il avait été prisonnier des Turcs cent lieues par delà d'Alep, qu'ils l'avaient pour prison enfoncé dans une pipe et laissé en cet état sur le bord d'un grand rocher, que là il vint un loup qui joua de la patte avec cette pipe (le terrible jeu que c'était!) et que lui captif avait tiré les poils de la queue du loup et

fait un noeud à ce loup de sa grande moustache gauche de raffiné, qu'alors le loup se sentant retenu avait entraîné la pipe du haut en bas du rocher, ce qui avait mis la pipe en cannelle et lui avait rendu la vie sauve, en ce sens qu'il tomba sur le loup et le tua (1). »

Un autre maintenait que les huîtres dont on rejetait la coquille en mer se refaisaient comme auparavant; témoin, disait-il, celle à qui il avait confié une double en Alexandrie, et qu'il trouva en Brouage trois ans après.

Ces humeurs gasconnes poussant à bout le petit René, il trouva moyen de se saisir du cornet même du sergent; et pour charmer sa détention nocturne, il ajouta à l'aide de cette écritoire quelques vers à sa pièce de *Circé*. Il mit dans la bouche d'Ulysse le sonnet galant que voic:

---

(1) Rodomontades de d'Aubigné (loc. cit.).

De vos beaux yeux vous vous plaignez, Madame,
Las! dites-vous, ce sont des malheureux,
Des meurtriers, et de vrais brûleurs d'ame
Qui malgré moi font mille coups affrenx!

Et vous voulez sous un voile, Madame,
Emprisonner ces brigands de beaux yeux;
Ah! croyez-moi! laissez leur douce flamme
Briller sans crainte à la clarté des cieux.

Crimes d'amour sont ceux que l'on pardonne,
Donc que chacun de vos regards s'en donne;
Assassinez, brûlez nos cœurs épris:

Ne craignez pas, surtout, qu'on coure aux armes,
Car, sur ma foi, le plus fort des gendarmes
Vous arrêtant!... serait le premier pris:

Pendant que le clerc se frottait le menton d'un air satisfait en récitant ces beaux vers, un certain baron de Flamache, arrêté pour tapage nocturne dans un cabaret voisin, lut ce poème avec assez d'irrévérence par-dessus l'é-

paule de René. Le sonnet lui déplut parcequ'il payait fort cher une comédienne nommée Circé, et qu'il ne comprit pas bien ses rapports avec Ulysse. Ne voulant pas faire toutefois le soupçonneux, il tira de sa poche une bourse assez lourde, et la jeta bruyamment sur la table en s'emparant du sonnet.

Ceux qui vidèrent alors la bourse sur le tapis en firent de grandes risées. Elle était pleine de cailloux et de vaquettes, petite monnaie du temps.

— C'est assez payer un méchant sonnet, dit le baron pendant que le rouge montait aux joues de René. M'est avis, mon petit clerc, que vous êtes payé par quelque grand vilain pour écrire ces belles sottises! Je maintiens, beau sire, que ma maîtresse lira ce sonnet. Quant à ceci, continua Flamache jetant au feu les autres feuillets du manuscrit, messieurs les sergens en verront la flambe!

Quelle que fût l'humeur pacifique de René, il s'élança furieux sur cet ivrogne. Il parvint à grand'peine à lui arracher sa comédie, mais non sans subir les plus vilaines injures. Ceux qui se trouvaient là se levèrent bien vite pour servir de seconds à René, il fut entouré de gens tout prêts à se battre avec lui s'il ne les choisissait pas pour se battre. Le pauvre clerc n'eût jamais pensé qu'une affaire s'arrangeât si tôt. Deux enseignes de Fontainebleau déclarèrent tout haut, sans seulement l'avoir consulté, qu'il acceptait, et qu'il se trouverait le lendemain prêt à combattre à pied et à cheval, ainsi qu'il plairait à l'autre, à la première herbe du moulin de Villejuif. René objecta qu'il n'avait plus, hélas! de cheval, ce qui le mettait dans l'obligation de se battre à pied. Le baron de Flamache, son manteau déjà roulé autour du bras, et sa flamberge dans la main droite, décrivait une rouelle d'estoca-

des dans le corps-de-garde. Les deux enseignes, tirant le clerc par la cape, le prévinrent alors qu'il avait affaire à forte partie.

— C'est, lui dirent-ils, qu'il n'y a escrimeur dans Paris qu'il n'ait porté par terre et en terre. Grand-Jean de Franciscas lui-même et le capitaine Chenevert ne veulent plus tirer avec lui. Quoi qu'il advienne, mon jeune cadet, nous avons juré, Valeri et moi, de l'assommer sur place, si vous allez *ad inferos*. C'est une vieille affaire que nous avons à vider avec ces messieurs que le Flamache vient de choisir pour seconds. Nous serons à sept heures précises sur la route; et, reprirent-ils, vous nous obligez de nous choisir, car notre régiment est à deux pas de là. Nous devons toutefois vous recommander le secret le plus profond sur notre assistance; car il ne s'agit rien moins pour nous que d'être cassés par M. de Mont-

espan, s'il apprenait que nous sommes mêlés à cette nouvelle affaire.

René, qui se mourait de frayeur, ne songea pas même à chercher la *Victorieuse* de Franciscas. Une fois en liberté, il courut à l'hôtellerie. Il allait sortir, pâle et tenant sous le bras sa comédie de Circé, lorsque la servante prit sur elle de le prévenir d'une visite qui aurait pu le surprendre. Un homme en pourpoint noir, personnage au maintien sévère, M. de Montespan, capitaine des gardes du roi, attendait René. Celui-ci préjugea que M. de Montespan était instruit de tout, et qu'il s'en venait le détourner de son projet. Il ne fallait pas un long discours pour l'ébranler. Le capitaine des gardes avait connu l'oncle du jeune clerc; au lieu de le blâmer, comme Franciscas, de faire des sonnets, il l'exhorta à suivre sa vocation de docte. Nous avons, dit-il, assez de gens à la cour qui tirent l'épée. Cela est bon pour

ceux qui perdent au jeu en temps de paix; mais à vous qui n'avez souci du siége de La Réole, ce serait une grande sottise. L'intention du roi est d'ailleurs de punir sévèrement tous ces tournois. Pas plus tard que ce matin, j'ai fait reconduire ce baron du diable sous bonne escorte au château de Loches, château de l'État. Ainsi plus de crainte; et faites des comédies, nos acteurs du Louvre les joueront. Bien plus, si vous voulez me confier celle que vous tenez, je la ferai lire au roi lui-même. Après ce peu de mots, M. de Montespan repartit dans son coche d'osier. Le jeune homme, après une si belle visite, pensa rêver; il respirait, il était libre! il ne se souvenait plus des deux enseignes, du baron et du corps-de-garde. La porte s'ouvrit, — c'était Franciscas.

Le maître d'armes était porteur d'une miséricorde et d'une jolie petite espade à pommeau de Florence damasquiné. Il complimenta le

clerc et l'embrassa. Peste ! lui dit-il, comme vous y allez, mon gentilhomme ! je n'ai qué faire de vous pousser. En un jour avoir affaire à l'une des meilleures lames de la cour ! Pourquoi faut-il qué monsur de Baligny me mande au Louvre pour un coup nouveau qu'il veut apprendre, sans cela j'aurais été votre second ! Heureusement qué vos deux enseignes sont tous deux de bons compères (1). Ayez bien soin de ne pas tenir votre manteau trop roulé, pour jouer de la coquille, et de quitter vos souliers sur le préau, parce qu'il a plu la nuit· Tenez-vous encore la jarretière très lâche. Trempez votre main dans l'eau, et prenez bien garde aux tours de rescousse de ce maudit homme. A propos, vous trouverez à la porte une petite mule noire ; c'est la mienne ; vous la monterez, elle vous conduira d'elle-même.

René se garda bien de dire au maître d'ar-

(1) Les *seconds*.

mes qu'il n'avait plus sujet de trembler, et qu'à cette heure le baron de Flamache, son adversaire, arpentait la grande route avec les honneurs d'une brigade de justice. Il prit sa cape et sa rapière à lui, remerciant le maître d'armes de la sienne. Ainsi équipé, il monta sa mule et piqua des deux d'un air de résolution.

Pendant ce temps, les deux enseignes se morfondaient sur le pré à Villejuif. Ils causaient vainement entre eux des affaires du Louvre et du nombre de pistoles perdu la veille par Créqui contre Saint-Luc. Après avoir ratissé le terrain de leur talon de botte, sifflé quelques airs, et joué aux cartes sur un talus d'herbe, ils demandèrent l'heure aux seconds du baron, lesquels s'impatientaient et frappaient du pied aussi bien qu'eux. Sur le refus de ceux-ci de consulter leur cadran, les enseignes en vinrent à les provoquer et à dé-

faire eux-mêmes les boutons, l'aiguillette et le ruban du soulier. Les autres en firent autant, et s'étant pris de querelle ils s'entre-battirent. Les deux enseignes, qui étaient de terribles gens, eurent bientôt fait de forcer les autres et de les laisser même sur le pré, les ayant dagués de manière à les empêcher d'être témoins une autre fois. Cela fait, ils décampèrent au plus vite, ayant leurs chevaux très proche, et devant rejoindre, ainsi qu'ils l'avaient dit à René, leur compagnie.

En arrivant sur le lieu, le clerc trouva l'herbe foulée et, à quelques pas de là, deux corps traversés de si furieux coups d'ectoc, qu'il pensa d'abord que c'était Flamache qui lui avait tué ses seconds. Ce ne fut qu'en s'approchant de plus près qu'il reconnut ceux du baron, et remercia dans son cœur le hasard et les deux enseignes. Il trempa sa rapière dans l'écharpe ensanglantée de l'un de

ces gentilshommes, foupit son collet, et frotta ses gants sur l'herbe, comme pour faire croire à cette forcenée rencontre, puis il regagna Paris au grand trot.

La mule s'arrêta d'elle-même à la porte du maître d'armes. Précisément, ce même jour, le baron de Flamache avait donné rendez-vous chez Franciscas à quelques spadassins galans de la cour, pour un pari d'assaut qu'il avait ouvert. Ils se tenaient tous rassemblés dans la grande salle d'armes dont les fenêtres donnaient sur la rue du Cœur-Volant. Dès que le pas de la mule eut retenti sur le pavé de cette rue, quelques-uns s'écrièrent que c'était Flamache, d'autres voulurent que ce fût Franciscas qui s'en revînt ainsi du Louvre. Quel fut leur étonnement de voir apparaître, au lieu et place de l'un de ces personnages, un petit jeune homme de vingt à vingt-deux ans, juste de la taille de son fourreau, l'habillement en désordre, et sa lame

d'épée faussée jusqu'à la garde! René, qui n'était point connu d'aucun d'eux, comprit bien vite qu'il lui fallait soutenir son personnage. Il frappa la porte de son pommeau en véritable César, après avoir frisé sa moustache que depuis quelque temps il laissait croître de façon exagérée. Il épousseta ses bottes avec sa plume, et fit signe à la mule de reprendre le chemin de l'écurie. Ceux qui le virent arriver dans cet équipage ne songèrent pas même à s'informer de son nom; mais il y en eut plusieurs en revanche qui voulurent à toute force que ce fût le page de Flamache.

—Précèdes-tu le baron, petit? demandèrent-ils impatiemment à René.

Le clerc, reculant de deux pas et fronçant le sourcil avec une dignité tragique, se mit en devoir de tirer sa longue rapière... On put y voir de fort grandes taches de sang et de gros dommages à la coquille.

En ce moment, Franciscas lui sauta au cou en l'embrassant :

— Messieurs, dit le maître d'armes, je vous présente le seigneur René, l'adversaire du baron Flamache, un de nos meilleurs ! Que la terre lui soit légère, à ce pauvre baron ! mais il commençait à nous devenir bien lourd !

Après ce beau *de profundis* il conduisit René par la main devant tout ce monde, comme Aman conduisait Assuérus. Le jeune homme eut à subir, dans cette confrontation d'un nouveau genre, de bien redoutables contenances de raffinés, quelques-uns amis du *mort*, c'est-à-dire des fronts balafrés, ébréchés, et des moustaches d'élégans plus longues encore que leurs ongles (imaginez que la mode d'alors était de se faire un curedent de son ongle ; curedent que les étourdis du jour ne craignaient pas de perdre au moins, et dont ils avaient fait venir la loi)! René vit donc en un

clin d'œil dans tous ces seigneurs le monde auquel il allait désormais avoir affaire : l'orgueil et la joie de sa victoire soutenaient sa démarche; les complimens de Franciscas lui tintaient aux oreilles comme les cloches d'un *T Deum*.

— Bravo! s'écriait le digne Gascon ; bravo, monsur, vous êtes le véritable neveu de votre oncle ! Imaginez-vous, messieurs, que c'était là un duel à mort, à extermination ! Ce jeuné Cadet a tué le baron et ses deux séconds sur le pré. Rien qué céla ! Cap dé you ! voilà un gentil début, et pour ce (continua Franciscas) jé donne aujourd'hui la léçon gratis !

Il embrassa de nouveau René, en lui disant à l'oreille : — Nous nous comprénons, monsur, vous n'êtes point un vantard, et ne faites point montre de votre savoir, ceci est nouveau. Oui, jeune homme, et j'en veux faire écrire à l'oncle Frisquet; mais, pour en causer plus

librement avec ces messieurs, venez donc de temps à autre sur le soir au jeu de paume. Vous y verrez tout ce que Paris a de bien troussé et de galant!

René s'en fut, et remercia Franciscas pendant qu'il le reconduisait; il n'entrait pas dans ses idées, comme on l'a pu voir, de prolonger ses entrevues chez le maître d'armes... Parmi ceux qui l'entouraient, il y en eut bien qui froncèrent le sourcil, dès qu'il fut dehors, mais presque tous louèrent son courage et le saluèrent en signe d'estime du bord du chapeau en le voyant passer dans la rue. Il y avait peut-être quatre gentilshommes dans tout ce monde qui fussent amis de ce rude baron de Flamache. La grâce du petit clerc, sa bonne mine, et plus encore la haute idée que le maître d'armes avait de son adresse, tout concourut à faire de ce jour un jour décisif pour la réputation de René. C'était un duel à faire dresser les che-

veux, dans la bouche de Franciscas; le maître d'armes s'en était fait de ce jour le narrateur ! Il contait René et Flamache à qui voulait, sur les marches du Petit-Louvre. Le baron ne pouvait guère réclamer sous les verrous, et les deux enseignes n'avaient garde de parler de leurs exploits. Résolu plus que jamais à profiter du hasard, et à tenir tête à son siècle par tous les moyens d'adresse, trouvant d'ailleurs son profit dans ces luttes à bon marché, le clerc changea l'aspect extérieur de sa vie, vie paisible de pauvre clerc de Sorbonne, pour une existence rodomonte et belliqueuse en apparence, mais qui au fond n'était qu'un masque, une affiche, qui recouvrait ses secrètes occupations. Il épouvanta la naïve servante du Chapeau-Rouge en lui disant qu'il irait chaque soir aux comédies pour y tapager, et en faisant toutes les nuits des brèches à son épée contre la muraille. Après le duel de Flamache, il ne

se rencontra pas un voisin assez téméraire pour lui chercher noise au sujet de ces nocturnes vexations.

René fit de la musique aux heures de son choix. Il déclama des tragédies tout à son aise; il enseigna même l'italien et la magie (qui était la fureur du temps) à de fort grandes dames, sans que les maris trouvassent ses leçons mauvaises. Une fois qu'il eut consenti à se faire un manteau des folles bravades de son siècle, il put sous ce manteau poursuivre librement ses goûts. M. de Montespan le mit en état de bien paraître. Il chansonna les pourfendeurs de ruelle, et fit sur eux des noels auxquels il jugea toutefois prudent de ne pas mettre son nom. Il ne tarda guère à passer pour matamore, sa plume étant toujours posée sur l'oreille et sa fraise à *confusion* très confuse dans ses tuyaux. On le regarda comme un de ces esprits goguenards faciles à irriter, un de ces

médisans terribles la dague à la hanche et la rage à la prunelle. Il se fit âpre et grossier dans ses discours comme dans sa mise; il cacha sa fleur d'esprit sous l'écorce la plus rude. Se trouvant un jour à la cour au milieu de trois vieilles duchesses, l'une d'elles, pour l'intimider, lui demanda d'un ton moqueur ce qu'il regardait? — Les antiquités de la cour, répondit René. — Ce mauvais mot l'aurait mis en grand commerce avec les jeunes dames, s'il ne fût pas entré dans son esprit de se garder des bonnes-fortunes, du moins pour un temps, sans doute par la crainte des confidences intimes sur sa vie dont il eût fallu faire un sacrifice à ces belles, sacrifice qui eût ruiné de fond en comble son crédit!

Grâce à ce manége, René devint bientôt l'objet de l'attention générale. Ses mystérieuses études, impénétrables à tous, furent respectées; on le crut brave, il n'était qu'adroit.

Il n'en fallait pas moins une témérité bien haute et une confiance extrême en ses forces pour se hasarder ainsi! Mais ce jeune homme, on l'a vu, avait parfaitement compris cette lutte avec son siècle. Il le savait matamore à la façon des tueurs de comédie, et il se fit tueur de comédie. Il n'ignorait pas que ce siècle fût superstitieux et ignorant: il s'adressa à ces deux infirmités de son siècle. En un mot, ce fut un habile, un athlèle intelligent, qui terrassa son ennemi par la ruse; le Louvre fut joué par la Sorbonne.

Entre vingt hasards qui le servirent après la célèbre *extermination* de Flamache, je veux vous dire celui qui profita le mieux à son audace et à sa belle renommée. L'aventure eut lieu au jeu de paume de la rue Saint-Michel. René conversait un soir dans ce jeu avec quelques gentilshommes récemment venus d'Italie. On avait chanté de fort beaux noels de cour

dans la salle même du paumier, où il n'y avait encore aucun joueur, et le cabaret du coin avait servi de grands brocs auxquels les gais chanteurs s'abreuvaient comme à la source du Permesse. Ce jeu de paume était une vieille masure à solives noires, tapissée de grands filets où le vent s'infiltrait ce soir-là par chaque maille. Il y avait une grande lampe au plafond, et dans les encognures de petites lanternes de corne dont la clarté devenait de plus en plus douteuse....... Plusieurs tables indiquaient assez que l'hôte de ce lieu tenait aussi l'hypocras, car elles étaient tachées de lie et couvertes de mauvais plats. L'ennui gagnant ces jeunes hommes, un pari s'établit entre eux à qui ne laisserait pas tomber la balle pendant l'espace d'un quart-d'heure. Le paumier comptait les coups. Déjà quelques-uns des joueurs avaient déposé leur raquette et satisfait au pari : vint le tour de René. Le clerc était si ardent à ce jeu, qu'il ne remar-

quait pas même le cercle d'attentifs qui se formait autour de lui; quelques ribleurs, attirés par le bruit des balles, venaient de sortir de la buvette voisine. Un, deux, trois!... et René gagnait le quatrième coup, quand un cavalier qui survint dérangea son bras par un léger mouvement de coude. Ce cavalier ne s'en fut pas moins s'asseoir négligemment, et sans lui adresser des excuses, sur une petite table à l'angle du jeu, siége insuffisant qui manqua de rompre sous son poids.

— René a perdu, dirent les amis du clerc.

Il aima mieux laisser croire à sa maladresse qu'à sa frayeur. Celui qui venait d'entrer était bien fait pour l'intimider. Imaginez une taille immense d'homme ou plutôt de diable enveloppé d'une cape à gros plis sous laquelle passait une queue de rapière... ses petits yeux d'un vert mat interrogeaient dans ces demi-ténèbres les yeux de René.

— C'est le signor Albizzi! chuchotaient les joueurs; vous savez bien, celui qui a tué le petit Labausse sous un réverbère de l'église Saint-Eustache. Il a l'air ce soir plus ivre encore que de coutume.

— C'est une honte qu'un Italien se donne ainsi le droit de tuer des Français à la cour de France, dit un petit sorbonnien.

— Silence! il regarde de ce côté, et vous plumerait comme une caille, cher grammairien. *Capulo tenùs abdidi tensem ;* voilà l'histoire de tous ses duels : quand il ne se bat pas, il boit; quand il ne boit pas, il se prend à être superstitieux.

— Superstitieux?

— Oh! oui; mais parlons bas. Par exemple, il se confesse à la veille d'un duel; et il ne se battrait de sa vie contre un chanoine. A part cela, une enclume! il est tout de fer jus-

qu'aux hanches. Vous frappez, — bast! il sort du feu!

Ils parlaient encore quand Albizzi cria :

— Hé bien! qui veut se faire enterrer; qui de vous, mes gentilshommes? Est-ce vous, est-ce celui-ci? ce jeune ou ce vieux? ce brun, ce blond? Parlez donc. De La Matte et moi, nous avons tous deux l'entreprise des enterremens. Par ma barbe, eh! voilà un gentil petit bout d'homme, dit le géant à René.

L'assemblée était muette. Albizzi flattait du revers de son gant le menton du clerc, de l'autre il balançait une raquette de jeu sur son épaule. Il y eut un instant, un seul, où René devint pâle comme sa fraise... Reprenant bientôt le dessus :

— Un menuisier, dit froidement le clerc; y a-t-il ici un menuisier?

Au nombre des curieux se trouvait précisément un pauvre layetier, voisin de ce jeu de

paume. Son plaisir était de voir les beaux coups de raquette de ces messieurs de la cour ; ce soir-là d'ailleurs il avait eu à racommoder trois tables cassées la veille par l'Italien Albizzi.

Voyant que René lui parlait en maître, le pauvre homme s'avança.

— Voici deux pièces d'or, lui dit René d'une voix ferme et devant tous ; garde-les, c'est un à-compte. Maintenant, retiens ceci. Le seigneur Albizzi a parlé ici d'enterremens, il veut un cercueil, un beau cercueil qu'il te commande, entends-tu bien ? Ce cercueil aura des armoiries : car il est noble, et il faut à un noble des armoiries; je te conseille aussi d'y mettre de bonnes planches de chêne, car il est lourd. Ne prenez pas ceci pour une injure, seigneur Albizzi ; mais j'ignore vos titres. Vous êtes marquis, je le crois ? Alors, reprit-il en s'adressant au layetier, tu mettras dessus la

lame de ce cercueil : *Al signor marchese Albizzi!* C'est moi qui me charge de la date.

Lorsque le clerc eut fini de parler, et tout le temps qu'il parla, la stupeur des assistans fut profonde. On se demandait quel pouvait être ce hardi rival, ce téméraire faiseur d'épitaphes. Un cri s'éleva d'un groupe : René le Tueur! La voûte répéta ce nom.

Car c'était désormais le nom de René, le nom que lui avaient décerné les glorieux et raffinés, depuis le duel de Flamache!

Albizzi, plus furieux encore dans son ivresse, allait fondre sur le clerc, quand on trouva prudent de les séparer et de remettre l'affaire au lendemain. Albizzi demeurait sans parole et sans colère... Le clerc se contentait de frapper de la raquette sur la table en répétant au menuisier : « Un beau, un magnifique cercueil! Rien de trop beau pour le marchese Albizzi! »

L'Italien, appuyé sur le bras de son laquais, rentra chez lui. Depuis quelques semaines la grande occupation d'Albizzi était d'espadonner avec ce laquais, homme fort et musculeux, afin, disait-il, de se mettre à même de tuer le premier manant venu. Les fumées du vin dissipées, Albizzi, qui se rappela son duel, fit venir ce grand laquais et lui demanda s'il connaissait son adversaire. L'autre répondit que c'était l'homme qui avait tué Flamache; ce qui fit faire d'abord une grimace assez désagréable au marquis. Il n'en ordonna pas moins à son laquais d'apporter deux belles épées. Dans le duel qu'ils simulèrent tous les deux, le laquais eut l'avantage. Il piqua son maître quatre fois aux genouillères, et une fois au défaut du gorgerin. Le marquis déposa lentement sa cuirasse de salle et ses gantelets, et marmotta quelques mots vides de sens. Albizzi était troublé... Sa superstition d'Italien l'amenait à croire

que cette rencontre pouvait lui être fatale. Et puis ces quatre planches commandées à l'avance, et cette inscription de mort avec son nom et son écu! Celui-là qui assisterait vivant à ses propres funérailles serait moins ému que ne le fut Albizzi quand il se réveilla cette nuit, croyant entendre tinter à ses oreilles le glas des cloches et suivre à pied lui-même le cercueil du menuisier, cercueil où il se voyait de ses deux yeux en triste effigie! Il appela son laquais, et lui demanda à quel jour du mois l'on était. Ce jour-là était un bien grand jour, le jour de la mort de saint Pierre, — un vendredi! Le baron Flamache s'était battu lui aussi un vendredi! Frappé de ce rapprochement sinistre, le marquis prit des chevaux de poste et gagna la route de Parme...

Je laisse à penser quelle fut dès lors pour René la conclusion éclatante de cette victoire! Les spadassins en renom, tous les braves pré-

sens ou émérites de la cour s'en furent le complimenter. La modestie du triomphateur augmenta en raison de l'affluence ; il finit même par se dérober aux visites. La bizarrerie de sa solitude et sa répugnance formelle à se donner en parade le mirent donc en lustre au lieu de lui nuire, et le surnom de Tueur qui lui avait été concédé au petit Louvre par quelques raffinés de la capitale lui fut très solennellement confirmé.

IV.

MANUELA.

Or vous le voyez d'ici, n'est-il pas vrai, notre rusé petit homme, vous le voyez rire sous cape de ses redoutables allures, de ses

rencontres, de ses *morts !* Les rêves de ce meurtrier sont paisibles, son sommeil pur, et ses mains vierges de sang. Masque innocent de cavalier ! humble nain grand pourfendeur de géans ! Il n'en est pas moins, rassurez-vous, le clerc érudit, le chanteur suave, le gai poète ! Il n'en écrit pas moins dans son galetas des comédies, comédies ingénieuses et boursouflées comme les comédies d'alors, mais folles, évaporées et imprudentes à l'égal de la satire Ménippée ! L'hôtellerie du Chapeau-Rouge est toujours son gîte, le gîte de cet enfant terrible qu'on nomme René-le-Tueur. Les voisins du clerc en ont déménagé de crainte, sur ma parole, et il ne reste guère à René que la servante, bonne fille qui écoute ses comédies, le plaint, et le regarde comme un fou.

Et, à ce propos, je ne puis vous taire le plus beau triomphe de René. M. de Montespan s'en vient le soir le chercher lui-même ; oui, ce su-

perbe carrosse à trois rangs de gentilshommes, c'est le carrosse de M. de Montespan. De beaux laquais à la livrée de M. le capitaine des gardes y fourrent le petit René ; voici le clerc introduit à la cour et au grand Louvre !

D'où vient cela ? et pourquoi René-le-Tueur à cette fête magnifique que donne le roi de France à son bouffon favori, maître Guillaume ? Le fou en titre n'aura-t-il pas grand' peur de voir près du fauteuil de son roi ce farouche gentilhomme, cet exterminateur, ce terrible et fier René ? Que dira-t-il, ce gentil bouffon Guillaume, lui qui est poète aussi et qui vient de faire un sonnet sur la *Commodité des grandes bouches*, sonnet dédié à madame la duchesse de Simié ? Je vous demande un peu si sa marotte de fou ne va pas se cacher devant cette longue rapière ? Pauvre Guillaume ! farouche René !

Cependant, il entra, le jeune clerc, le re-

gard aussi assuré que celui de tous ces seigneurs; il entra et heurta d'abord le gros La Varenne, qui de cuisinier était devenu marquis, conseiller d'État et gouverneur de La Flèche, le tout en portant les lettres amoureuses du roi Henri IV. C'est de ce brave homme, qu'elle avait donné elle-même au roi, que la belle Catherine de Navarre disait: « Il a plus gagné à porter les poulets de mon frère, qu'à piquer les miens! » Précédé par le capitaine des gardes, René s'avançait déjà dans ces vastes salles en observant la contenance des seigneurs qni en tenaient le haut bout. Le marquis de Vitry, Bassompierre, Nicolas de Neuville, François de Bonne, Mmes de Sourdis, de Marcilli, la marquise de Verneuil et Mme de Champvallon, causaient aux tables de jeu. Mlle de Sainte-Beuve était, suivant l'usage, muguetée et coquetée par vingt gentilshommes, ce qui désespérait la petite Dam-

pierre et récréait singulièrement la vieille Mme de Gondy. Cependant chacun se pressait pour entendre la comédie. La comédie qui allait se donner dans cette grande salle, était affichée en lettres d'or sur le dos de maître Guillaume lui-même ; elle avait pour titre : CIRCÉ.

Maître Guillaume, auquel de belles dames donnaient alors des dragées et des pâtes confites, éleva sa batte de fol afin d'imposer silence.

Les personnages de la comédie étaient représentés par les premiers acteurs d'alors ; et M. de Montespan, aidé de quelques gentilshommes en grand costume, y faisait en personne placer les dames sur les escabelles. Jusque-là René pouvait croire qu'il rêvait, que ce monde galant de belles comtesses et de ducs, ces tapisseries et ces candelabres ardens, tout ce luxe nouveau, éblouissant de la cour, n'était qu'un jeu de son imagination, car il

marchait de pair avec ce beau monde, il se voyait paré à l'égal de ces hommes de marquisats et de baronies, la moustache glacée habilement par son barbier, splendide et salué par tous ceux qui le savaient redoutable ! Les femmes, les plus jeunes surtout, le regardaient avec une curieuse frayeur ; étonnées sans doute de trouver des joues si roses à un homme si rude, folles de sa bravoure de roman, et l'agaçant elles-mêmes de leurs œillades. Voici maintenant que ce seul mot, *Circé*, venait l'arracher à ce doux bercement de poésie ! La magicienne *Circé*, cette œuvre qui avait été si long-temps l'idole de ses nuits, faisait à cette heure son tourment le plus cruel : René tremblait que le poète ne se découvrît sous la peau du tueur ; que les applaudissemens ou les murmures ne fissent tomber son masque ! La comédie eut un éclatant succès. Toutes les mains gantées et parfumées de cette belle cour

applaudirent au brillant sonnet d'Ulysse, ce déplorable sonnet pour lequel s'était fait embrocher Flamache. Les spectateurs enchantés s'entre-demandèrent en vain le nom de l'auteur; personne ne le connut, grâce au mystérieux anonyme que M. de Montespan consentit à garder à son protégé, d'après sa demande. René jouissait donc de ce triomphe secret, il battait des mains plus que tous les autres aux beaux endroits de cette fringante comédie, pour n'être pas soupçonné d'en être l'auteur. Jugez un peu de la joie du pauvre clerc à se voir de la sorte applaudi en pleine cour! Lorsque Circé, une large fraise au cou, les cheveux relevés sur les tempes, à la mode de Gabrielle, et son vertugadin orange à demi rompu, arrive en invectivant dans sa fureur le volage Ulysse :

Cet Ulysse insensé, ce héros téméraire,
Qui n'a pas su comprendre un si beau caractère,

Et qui toujours en duel, à pied comme à cheval,
N'a pas le temps d'aimer et de danser au bal;
Dont la *miséricorde* ou la féroce *espade*,
L'hiver comme l'été, rend notre cœur malade;
Ulysse le vainqueur, le galant, le troussé,
Le cruel homme enfin que doit pleurer Circé :

un bruyant éclat de rire parti de l'une des banquettes les mieux garnies, accueillit cette tirade, et l'on vit une jolie dame se cacher sous l'éventail comme pour donner un libre cours à ce bel accès de gaîté. Le roi, toute la cour et la marquise de Verneuil elle-même, se retournèrent. La comédie ne s'en acheva pas moins au milieu des applaudissemens les plus flatteurs. Regnier lui-même crut de son honneur de poète de demander à maître Guillaume le nom de celui qui avait fait une pareille œuvre; délicieuse satire, ajoutait le grand Mathurin, et dont l'auteur me semble appelé à mieux faire encore.

Le fou de la cour, tournant son bonnet

entre ses mains, d'un air gauche, répondit avec un air de modestie affectée, que c'était lui. René lui aurait à coup sûr donné sur les doigts, quand cette foule le poussa sous le vestibule où les coureurs venaient annoncer les carrosses ; il vit une dame à mante noire qui paraissait fort inquiète du sien, et regardait de tous côtés avec une petite moue piquante. Le clerc fit si bien qu'il écarta prestement quelques laquais, en frappa un bon nombre, et parvint ainsi à faire avancer le coche à frise écarlate que lui avait désigné cette grande dame. Je dis grande, par le seul fait de sa noblesse et de son pliant à la cour : elle s'appelait Manuela de Mendez, et était venue de Tolède à la cour de France depuis un mois ; sa taille était certainement des plus mignonnes et des plus petites : la blancheur et la beauté de sa main frappèrent surtout René ; il la reconnut fort bien pour la dame qui avait ri du portrait

d'Ulysse, portrait tracé d'après nature, se disait pourtant l'auteur ingénu, qui n'avait fait qu'accommoder dans cette pièce le visage d'Ulysse aux habitudes gasconnes des raffinés. Cette reconnaissance, pour nous servir d'une comparaison vulgaire, jeta de l'huile sur la flamme naissante de notre poète; il offrit à la dame le pan de sa cape à fourrures, afin qu'elle pût y appuyer sa main : ce qu'elle fit sans la moindre hésitation. René s'imaginait, d'après les choses galantes qu'il débitait à la dame sur son visage, qu'il comparait à une campagne de lis et de roses, qu'elle allait le prier de monter en coche avec elle pour la reconduire; mais un valet de pied lui ferma la portière au nez, assez rudement, pendant que la belle ne le saluait même pas, et qu'elle se penchait pour crier à son cocher : Hôtel Saint-Paul.

Ce maudit coche emporta les espérances du clerc ; il ne lui resta qu'une envie immodérée

de revoir cette dame, et d'être admis à l'honneur de son commerce; il rentra fort triste à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, oublieux de son grand succès de poète, et prêt à jeter au feu vingt *Circé*, pour retrouver sa belle rieuse! Il lui vint en idée que son air timide avait peut-être déplu à cette grande dame, lesquelles ne sont pas toujours ennemies des témérités; il s'habilla donc le lendemain de fort bonne heure, et, comme c'était un dimanche, il s'en fut entendre tout droit la messe à Saint-Jacques, où un théologal en renom devait prêcher. Vous pouvez croire au soin minutieux de sa toilette, en pareille circonstance; il était plus fier et plus rogue encore que de coutume, car il garda tout le temps du prêche son poing sur la hanche, lorgnant les dames à leur faire baisser les yeux. Le texte du sermon était ce verset du psaume: *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini nostri confi-*

dimus. Le théologal, qui avait nom Jacques Suarès et qui était Portugais, ne se fit guère faute d'accuser les mœurs du temps, il blâma fort la somptuosité des fourrures et des panaches; il finit par donner au diable les duellistes et les raffinés. Tout le temps du sermon, René observa le contentement de la dame; elle semblait vouloir applaudir le prêche comme la comédie. Je ne dis pas qu'en prenant de l'eau bénite, son doigt ne toucha point celui de René; mais à coup sûr les airs fanfarons du petit clerc n'allèrent point à son âme. L'âme de Manuela (si toutefois on peut vouloir qu'une femme ait une ame!) était un composé de toutes les folies: elle était aussi raffinée en fait de caprices, que les hommes d'alors l'étaient en fait de bravoure. C'était *cela* aujourd'hui et demain encore, après-demain autre chose; elle ne gardait pas deux fois le même bouquet, le même amant, la même

robe. Oh! vous êtes digne d'être Française, Manuela!

René la vit, et René en devint fou. Il faut vous dire que le pauvre petit homme n'avait pas encore aimé; il songea enfin à profiter de sa haute réputation, à faire valoir ce diamant que le siècle avait mis lui-même à son doigt. René-le-Tueur! le beau nom pour une entrevue galante! L'admirable surprise pour Manuela quand elle le verrait un soir à sa porte, sous l'ombre d'un réverbère, levant pour elle le marteau, et lui disant: Entrez donc, madame, et ne laissez plus morfondre René-le-Tueur, il est homme à s'en venger!

La nuit venue, le clerc se décida à cette brusque surprise. Rien n'enhardit le plus timide comme le bonheur; et à force de hasards, René en était venu à se croire inattaquable. Il marchait d'un pas hardi par la rue

du Petit-Lion, rue voisine de l'hôtel de sa dame, quand il crut entendre du bruit sous la fenêtre. Ce tapage nocturne l'effaroucha. Son étonnement redoubla en voyant maître Franciscas qui sortait d'un air mystérieux par une petite porte de cet hôtel. Il paraissait à sa tournure humble recevoir les ordres d'un homme soigneusement enveloppé dans son manteau. Ce personnage, qui parla trois minutes au maître d'armes, alla rejoindre un carrosse du côté de l'Arsenal. Franciscas se promenait pensif devant cet hôtel.

— Vive Dieu! maître, dit le clerc en approchant de Franciscas qu'il tira par le manteau, m'apprendrez-vous quel métier vous faites là? Pourquoi cet air morose, de par les saints, et quelle est cette bourse que vous cachez mal en votre main gauche?

— Silence, fit à voix basse le maître d'armes qui voulait éviter avant tout les explica-

tions. Qu'allez-vous faire vous-même, monsur, à cette heure de nuit?

Le clerc lui montra du doigt la fenêtre de Manuela.

— Sainte Providence! s'écria le maître d'armes; c'est donc vous qu'il me faudra tuer ce soir! Pour le coup, ce serait dommage. Apprenez que le capitaine Roderigo, l'homme qui tout à l'heure était là, m'a remis lui-même cinquante pistoles pour expédier le premier muguet assez hardi pour galantiser Manuela pendant qu'il voyage, ce qui ne va pas durer moins de huit jours.

Cette confidence ébranla d'abord le clerc. Mais il ne manqua pas de bonnes raisons pour valider cette flamme aux yeux de maître Franciscas. — Ce seigneur, dites-vous, est parti pour quelques jours, mon cher parrain; eh bien, je vous demande ceci en l'honneur de mon digne oncle, faites le guet pour moi à

cette porte pendant que j'entretiendrai Manuela. Une fois chez elle, je me charge de lui persuader que cet homme qui rôde en bas est aposté pour me perdre, elle ne manquera pas de me plaindre et de me retenir. Quand je sortirai, j'aurai soin qu'elle me suive des yeux, du haut de sa fenêtre. Alors vous me poursuivrez l'épée dans les reins, mais du pommeau seulement, entendez-vous, en criant *demonio!* Ce petit roman la remettra peut-être en goût pour l'autre nuit, et me donnera son cœur. Embrassez-moi, et faites ainsi que j'ai dit !

René laissa Franciscas étourdi de ce qu'il voyait et entendait. Il prit le chemin de la petite porte à laquelle pendait encore la clef, et s'engagea dans les détours capricieux d'un escalier, au bout duquel il vit un jet de lumière. Manuela, mélancoliquement penchée sur le bord de son estrade, lisait dans son

livre d'Heures avec une grande attention. C'était plaisir que de la voir ainsi prier ! Il est vrai que dans ce Missel il y avait aussi de belles estampes en or et en rouge. L'arrivée du clerc fit glisser le livre des doigts de Manuela...

Il le ramassa et le lui rendit avec respect. Manuela, qui n'ignorait pas que ce fût René-le-Tueur, demeura sans voix.

Sa surprise n'était guère plus forte que celle de René. Si cette femme devait être alarmée de le voir entrer chez elle à une pareille heure de nuit, quel devait être l'étonnement de René lui-même ! Voyez-le donc, le gentil clerc de Sorbonne, dans la chambre de cette grande dame ! Voyez-le montant les degrés de son estrade d'un air animé, sûr de lui-même, conquérant ! C'est bien vraiment René-le-Tueur avec sa longue rapière, ses phrases brusques et son geste impérieux ! Il ne tiendrait qu'à

lui de prouver à Manuela que tout lui cède, et qu'il n'a pas peur de ce spadassin obscur qui rôde sous le balcon! Mais ce qu'il raconte de ses pourfenderies et de ses duels ennuie l'Espagnole; Manuela ouvre une cassolette dorée et brûle des parfums d'un air tranquille sans prendre garde que René attend. La capricieuse Manuela s'amuse de l'embarras de ce grand diseur d'histoires; elle a juré de pousser à bout cet homme de querelles et d'estocades, et pressée par lui elle laisse tomber cette phrase :

— Je n'aimerai jamais René-le-Tueur, monsieur!

René demanda pourquoi.

— C'est que, reprit-elle d'une voix douce et en soupirant avec nonchalance, je les crois mauvais amans, ceux qui se condamnent volontairement et par goût à ces rudes joutes de guerre. Ils sont vaniteux et menteurs de la

tête aux pieds, maussades, ennuyés, sans compter qu'ils nous arrivent le plus souvent blessés à la suite de ces prouesses. Non, je ne connais pas d'hommes si misérables, après tout, au jeu d'amour que ces grands vainqueurs! Ce sont des gens qui ont les mains les plus rudes et les plus calleuses qui se puissent voir à force de tenir l'épée. Ils ne parlent jamais que de leurs rencontres, de leurs exploits, de leurs siéges. S'il faut vous le dire, mon cavalier, je ne raffole point de tous ces dires. La brune Tolède, ma patrie, m'a bercée de chants, de comédies et de belles mascarades. Or à la cour de France, où l'on m'a conduite les masques sont bien ennuyeux! Je vous le répète, toute leur personne sent trop la guerre, l'ail et le cuir de Cordoue. Ils assassinent sans raison comme sans remords; ils ne sont bons qu'à s'entre-tuer, croyez-moi. Voilà ce qui fait que je ne vous ai point aimé le premier jour, ni

le second, ni même encore le troisième. Tant que le fer sonnera à votre hanche, l'éperon à vos bottes, et le mensonge à vos lèvres, non, René, non, je ne vous aimerai pas !

— Tu m'aimeras, s'écria l'amoureux jeune homme ; oh ! par ta Vierge, tu m'aimeras ! Tiens, voilà à tes pieds cette grande épée, à tes pieds encore cette dague sans merci ; mais rassure-toi, Manuela, rassure-toi, mes mains sont pures, et je ne me suis jamais rendu coupable d'un seul meurtre. Manuela, je ne suis point René-le-Tueur.

Alors il lui raconta sa vie, sa vie de ruse dans ce siècle de ruse, sa vie de mystère et d'ombre, paisible et douce comme la vie d'un poète et d'un enfant. Il lui en coûta beaucoup pour confier à Manuela ce secret, mais il n'était plus maître de ses paroles.... Ce récit enchantait Manuela. Elle sauta à son cou, et l'embrassa comme pour le remercier d'avoir laissé

tout le monde en vie. Cet aveu, qui eût peut-être perdu René dans l'esprit d'une autre femme, fit éclater les transports de la folle Manuela.

— Tu ne t'es jamais battu, mon ange! mon René! Comment ce n'est pas de toi, ces duels, ces massacres sans fin qu'on m'a redits? Oh! je l'aurais deviné! Aussi, te l'avouerai-je, je me disais bien l'autre jour à ce spectacle qu'il devait y avoir deux René: l'un batteur de ruelles, et dont me parlait souvent ma duègne, homme méchant, injuste, querelleur, et ignorant comme ils le sont tous; l'autre, que je rêvais aux battemens de mon cœur, aimable enfant, musicien et poète! Je l'ai reconnu, je l'embrasse, enfin, ce René que je rêvais! Non! vous ne vous battrez pas, mon petit René; vous conserverez votre teint de rose et vos mains blanches. Si vous vous battiez, monsieur, je ne vous reverrais jamais!...

. . . .

Le maître d'armes ayant toussé dans la rue, René comprit qu'il était temps de se retirer. Il ne laissa pas d'ouvrir la fenêtre et de sembler effrayé à la vue de l'homme qui faisait sentinelle dans cette rue. Manuela poussa un cri de frayeur. René descendit, et Franciscas courut à sa rencontre en lui donnant la chasse comme ils en étaient convenus.

— Vous m'avez fait faire une curieuse faction, dit enfin le maître d'armes tout essoufflé.

— Ne vous plaignez pas, maître ; le seigneur Zamet en fait quelquefois autant pour notre bon roi !

V.

LA BOTTE SECRÈTE.

La nuit suivante, le balcon de Manuela s'ouvrit encore; et le maître d'armes fit le métier de Zamet. Cet amour, on le voit, avait fait dans l'âme du clerc un bien rapide incendie! Je vous ai dit que c'était un premier amour.

En aimant Manuela, René s'embarquait sans le savoir sur la mer des fantaisies. Il avait plu à la pâle Manuela parce qu'il était rosé et qu'il ne se battait pas comme tous les autres qui avaient eu ses bonnes grâces avant lui. Elle était fière de faire croire au monde que René-le-Tueur l'adorai : elle n'aimait

pourtant que René le musicien ! Manuela se pâmait d'aise aux gentils sonnets du clerc; elle aimait sa chevelure noire, ses yeux limpides, son front pur. Elle faisait son compte de l'ignorance délicieuse de ce beau jeune homme, et elle jouait avec ses aiguillettes de page. De son côté, René, imprévoyant comme les enfans et les amoureux, ne croyait pas que cet amour pût cesser; l'homme du carrosse arrêté près de l'Arsenal ne lui faisait point ombrage: Franciscas ne devait-il pas chaque soir veiller sur lui?

Pour ma part, je n'ai jamais rien compris aux caprices des femmes; mais je dois déclarer que les plus inexplicables étaient ceux de Manuela. Manuela blanche et belle, aimée, courtisée depuis qu'elle était au monde, aurait défié la science du physiologiste le plus subtil. Quand elle se levait, elle n'était pas bien sûre de se lever pour marcher, de parler

pour dire, d'aimer pour répondre à de l'amour. Elle acceptait ou récusait follement toutes les idées, dépensant depuis un mois en aventures de tous genres à la cour de France sa science de romans espagnols et de ballades. Manuela était de parens nobles, mais pauvres. Un capitaine espagnol, nommé Roderigo, qui vivait depuis long-temps avec elle, l'avait amenée à cette cour. Ce capitaine était le plus brutal amant de la terre; je laisse à penser s'il avait sujet d'être jaloux! Il avait pour système de soupçonner à toute heure du jour, ce farouche geôlier de Manuela! La défiance de ce capitaine et l'argent qu'elle en recevait n'empêchaient pas cependant Manuela de donner des rendez-vous. Elle était bien sûre, dans tous les cas, que Roderigo l'aimait; elle-même avait aimé long-temps ce capitaine à le rendre fou. Une nuit qu'elle suivait des yeux le petit clerc et le maître d'ar-

mes, quelqu'un lui saisit le bras à la fenêtre. C'était Roderigo.

— N'allez-vous pas me tuer, dit Manuela en riant, parce que je compte sur mes doigts les tours du Louvre?

Roderigo se contenta de siffler en tendant la corde d'une arbalète. Il pointa négligemment, et la flèche atteignit le milieu d'un écusson pendant à l'hôtel vis-à-vis.

Manuela, qui avait le secret de René, jugea prudent de le prévenir. Les lettres impatientes du clerc rendaient chaque jour le péril plus menaçant. René se repentit alors amèrement d'avoir confié son secret à une femme qui pouvait, d'un instant à l'autre, le divulguer. Il sentit l'imprudence et la légèreté de cette conduite. Peut-être que Manuela allait ne plus l'estimer. Un jour viendrait que cette femme penserait qu'il était lâche, et alors à quel refuge, à quelle porte frapper?

Il ne se passait pas non plus de rendez-vous entre les deux amans que Manuela ne fît jurer à René que jamais il ne se battrait contre Roderigo. Elle exaltait devant René son courage et son adresse. Elle ne souffrait pas que René en plaisantât. Ces éloges, accordés à son rival par la femme qu'il aimait le plus au monde, déchiraient l'âme de René. Un combat violent brisait son cœur; car il était né impatient de l'injure et de l'outrage. Il croyait s'apercevoir que Manuela était devenue froide pour lui. Un jour qu'elle n'était pas venue au rendez-vous, René se promena long-temps dans la chambre du petit hôtel où ils se cachaient, repassant dans son esprit la dernière entrevue de Manuela. Roderigo devait, lui avait-elle dit, l'épouser. René demeurait pensif. Les plus sombres idées l'agitaient. A la fin, il s'assit à une petite table et il écrivit cette lettre au maître d'armes:

« Maître Franciscas,

Vous êtes prévenu que sur les neuf heures il se présentera chez vous un cavalier de mes amis. Ce gentilhomme sera masqué. Il sera masqué parce qu'il ne sait *rien* en fait d'armes, et doit avoir cette nuit même une rencontre. Ce que vous diriez de son jeu pourrait lui être défavorable. Je vous préviens que je m'intéresse à lui plus que personne, et que son courage est grand. Des motifs de discrétion m'empêchent de me mêler de son affaire; d'un autre côté, vous connaissez ma répugnance invincible à montrer ce que je sais, fût-ce à mon meilleur ami. Veuillez donc, par amour de moi, lui enseigner cette botte secrète dont vous m'avez tant de fois parlé au Petit-Louvre. Vous montrerez par là encore une fois que vous m'aimez, et ce ne sera pas

le moindre service que vous aurez rendu au neveu de votre camarade du siége d'Aunix.

RENÉ. »

. . . .

La salle du maître d'armes était sombre quand le cavalier annoncé par cette missive entra. Franciscas l'examina d'abord avec une méfiance dont il ne put se défendre. Ce gentilhomme était vêtu de noir et gardait un profond silence. Une mauvaise lampe éclairait la grande salle où ils se trouvaient seuls tous les deux. Bientôt on n'entendit plus que le froissement des épées et les coups redoublés des dagues. Franciscas ne pouvait se dissimuler l'ignorance complète du gentilhomme, mais il n'avait jamais vu un bras aussi furieux. Prêt à lui montrer son coup secret, le maître avança la main en lui demandant dix écus.

— C'est juste, murmura l'autre, et il donna sa bourse à Franciscas.

La voix de ce cavalier remua jusqu'au fond des entrailles le maître d'armes. Cette voix, encore assourdie par le masque, avait quelque chose de lugubre et d'effrayant. Le cavalier s'essaya long-temps avant d'attraper la botte du maître. Franciscas la lui avait pourtant démontrée très clairement, et je dois le dire, les cheveux m'en dressent encore ! c'était une botte imparable ! Le Florentin Belphegor était le seul au monde qui la connût.

La leçon finie, le cavalier salua le maître d'armes. Il lui serra la main d'un air d'émotion visible, et s'en retourna muché dans son manteau jusqu'aux yeux.

Une heure après cette visite, le pauvre Franciscas se trouvait encore sur pied, jurant et maugréant, car on venait de sonner à sa porte.

— Holà ! cria-t-il en allumant sa lanterne, qu'est-ce encore, et que veut-on de moi?

— Vous ne le devinez pas? lui dit René qui entrait : ce cavalier, mon ami, vous prend pour second. Son homme passe à minuit par cette rue, escorté de deux laquais ; nous le provoquerons, et tout est dit.

Le maître d'armes, en chemise, soupira profondément ; et finit par dire que tant que René serait son ami, Franciscas ne pourrait dormir. La rue du Cœur-Volant était noire en diable. Franciscas pressait vainement René de lui montrer son ami ; le clerc répondit qu'il marchait devant, et que le brouillard qui tombait empêchait sans doute de le voir. Le maître d'armes hochait du chef à chaque instant contre la muraille, déclarant qu'il fallait avoir la rage au cœur pour se battre cette nuit. Tous deux entendaient pourtant fort distinctement résonner de grands pas sur le pavé ; mais loin

de s'éloigner, ces pas semblaient venir à leur rencontre. La ruelle étroite qui mène au quartier du Marché-Neuf se trouvait alors obstruée de moellons; les deux réverbères qui l'éclairaient permirent à Franciscas de reconnaître l'homme qui s'avançait, suivi à distance de deux autres: c'était le capitaine Roderigo.

— Défends-toi! cria René au capitaine.

En même temps, profitant du passage étroit de cette ruelle, il posa le pied sur une borne et s'élança d'un seul bond sur l'Espagnol. Quelqu'interdit que fût ce dernier, il n'en mit pas moins flamberge au vent, mais non sans se voir gagné de vitesse par le clerc, dont la dague trouait déjà sa fraise. Roderigo furieux criait à ses valets de le défendre, car il crut d'abord avoir affaire à des voleurs; mais la vue de Franciscas le maître d'armes, qui se tenait près de René, le rassura. Le nom terrible de René-le-Tueur, prononcé par les va-

lets, alarma le capitaine. Il porta pourtant au côté droit de René un coup redoutable; mais le coup glissa sur le grand fourreau du clerc, qui, pendant ce temps, fit volte à gauche, d'après l'instruction de Franciscas, et plongea sa lame jusqu'à la garde dans les reins du capitaine. Roderigo tomba mort en criant Manuela!

Franciscas avait été surpris plus que tout autre en voyant le clerc tirer l'épée. C'était la première fois que René combattait devant Franciscas. La stupeur du maître d'armes fut grande en le voyant triompher à l'aide de sa botte secrète.

Comme ils se penchaient tous deux pour s'assurer que le capitaine était bien mort, Roderigo, par un mouvement désespéré, écarta le bras et creva l'œil droit de René avec sa dague....

René, l'œil en sang, et fort mal pansé par

Franciscas, qui lui mit son écharpe en guise de compresse, courut chez Manuela.

La porte de la chambre était entr'ouverte ; René trouva l'Espagnole soupant aux flambeaux avec un homme épais et voûté, fort contrefait de sa personne. C'était M. de Roquelaure, grand-maître de la garde-robe du roi.

A cette brusque entrée Manuela détourna la tête. Il y avait bien huit jours qu'elle n'avait vu René.

— Voyez, dit-il, je me suis battu pour vous, Manuela!

— Vous battre, vous? dit-elle en riant, oh! mon cher René, la bonne plaisanterie! Ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que vous ne vous battiez jamais?

Manuela, qui cachait mal la contrariété qu'elle éprouvait de cette visite, versait de sa main blanche du vin de Xerès dans le verre de son convive.

— Allons, dit le vieux seigneur en prenant une pincée de tabac d'Espagne, et en battant la mesure sur la table avec ses doigts chargés d'émeraudes, confessez-nous plutôt, mon cher jeune homme, vos crimes de cette nuit. Vous aurez sans doute rossé le guet, n'est-ce pas? et à son tour le guet vous aura battu. C'est un juste retour des choses de ce monde. Est-ce vrai, d'ailleurs, ce que me disait tout à l'heure cette bonne Manuela: vous ne vous battez pas, et vous tuez? Malpeste! je vous achète ce secret-là. Dans tous les cas, le seigneur René est bien laid avec ce bandeau; il paraît que la chance n'est pas pour lui.

— Oh! ne raillez pas, Manuela, cria René, ne raillez pas, vous non plus, monsieur; car celui que j'ai tué, je l'ai tué en bonne et loyale querelle. C'est moi qui ai provoqué et tué Roderigo!

En preuve de ce qu'il avançait, René dé-

crivit la livrée des deux laquais, le costume et l'épée de Roderigo : il jura enfin par les plus affreux sermens qu'il avait tué cet homme.

Manuela lui ayant fait répéter cette phrase jusqu'à deux fois, comme si elle eût douté de la vérité, s'arracha les cheveux. Roderigo! s'écria-t-elle, Roderigo! ce n'est pas vrai, tu n'as pas tué Roderigo, toi qui es là debout et qui me parles, car Roderigo t'aurait tué; tu lui auras tendu plutôt quelque lâche embûche, à ce Roderigo que j'aimais! Oui, monsieur le duc, reprit Manuela presque folle, ce jeune homme aura assassiné Roderigo!

Le vieux duc effrayé recula sa chaise; René demeura pâle et les lèvres blanches d'écume... Manuela ne venait-elle pas de lui dire qu'elle aimait Roderigo!

Il sortit en jetant à l'Espagnole un long regard de mépris; son cœur se soulevait dans sa

poitrine, et de longues larmes baignaient ses joues... S'il n'eût écouté que sa rage, il fût remonté dans cette chambre pour tuer le vieux seigneur et Manuela. Il avait donc affronté le plus terrible des obstacles pour ne recueillir que du mépris, pour se voir trompé, honni par une femme ! Ce préjugé brutal de son siècle qu'il avait bravé, il s'était vu contraint de le reconnaître et de baisser le front devant lui comme tous les autres ! Après une lutte active contre son temps, il en était venu à prendre l'erreur de son temps, et à s'y accrocher à deux mains comme à sa seule ressource de vengeance. Tout cela pour une femme qui le lui avait reproché ironiquement, pour une courtisane qui l'avait joué !

Vous avez pu voir que le secret de René n'était pas resté long-temps sur les belles lèvres de Manuela. Il s'en échappa le soir même, traversa la cour et vola de bouche en

bouche. René, le pauvre clerc, fut contraint de quitter Paris, où revenaient déjà tous ses morts. Le baron de Flamache, entre autres, s'indignait beaucoup de l'aventure, ajoutant que, le château de Loches étant du reste un vrai sépulcre, on avait pu fort bien le croire défunt. Albizzi déclara tout haut que le clerc était sorcier; opinion qui se trouva confirmée par l'inventaire des livres de sa chambre à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, livres où l'on trouva des discussions sur la magie. Roderigo fut le seul qui ne revint pas; mais en revanche la désolée Manuela le fit enterrer comme le Commandeur, dans un magnifique tombeau de marbre. Franciscas se refusa long-temps à croire à ces bruits, et il cita long-temps en l'honneur du pauvre clerc l'histoire de la botte secrète. Un continuateur des psaumes de Marot fit un noel sur cette belle histoire de René-le-Tueur; noel dans le goût des com-

plaintes, et qui n'est pas venu jusqu'à nous.

Le pauvre René s'en fut tristement en Italie... Il y devint bientôt secrétaire d'un cardinal qui fit jouer sous son nom les plus belles comédies de son protégé.

Quant à sa rapière, laissée par lui dans sa chambre à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, elle fut le même jour solennellement déposée à la Sorbonne, où elle figure encore comme un emblème et une défense à l'usage des professeurs d'université et de droit constitutionnel.

LA CHAPELLE ARDENTE.

LA CHAPELLE ARDENTE.

I.

CHEZ LE SECRÉTAIRE.

Par une belle nuit du mois de juin 1717, à Madrid, deux jeunes femmes étaient assises près d'une fenêtre donnant sur le jardin d'une maison retirée de Madrid, sur une *calle* obscure. On n'entendait d'autre bruit que celui d'un petit jet d'eau, placé sous la fenêtre, et de temps à autre les sons lointains de quelque

sérénade donnée par quelque galant *senor madrileno*, dont la musique venait frapper les oreilles sur un mode lent et plaintif. Les deux jeunes femmes semblaient tristes; éclairés par les rayons de la lune, leurs visages pâles et souffrans paraissaient plus souffrans encore.

— Il est bien tard, Safira, dit l'une d'elles (sans doute la maîtresse de l'autre), il est bien tard, va te mettre au lit, ma pauvre enfant, va! j'attendrai seule, on n'a pas besoin d'être deux pour souffrir.

— Non, madame, je resterai près de vous: car, si je m'éloigne, vous ne retiendrez plus vos larmes; et chacune de vos larmes avance d'une heure, vous le savez, la mort suspendue sur ma tête. Non, je resterai.

— Reste donc, puisque tu le veux, mais tes douleurs sont affreuses, tu changes de couleur à chaque instant; Safira, pourquoi as-tu

quitté notre chère Grenade, pourquoi t'obstiner à me suivre ?

— Pourquoi? parce que j'aime mieux mourir plus tôt et mourir près de vous, parce que Grenade et son ciel n'étaient que vous, parce que je suis née à vos côtés et que je veux mourir à vos côtés ! Qu'est-ce que cela me fait à moi que les médecins m'aient condamnée, et que m'importe l'arrêt qui me défend toute émotion violente? la douleur tue plus lentement, mais elle tue !

— Bonne Safira ! nous ne nous quitterons jamais, tu vivras pour moi; j'en ai plus besoin qu'autrefois, je suis si souvent seule ! mon mari a tant d'affaires !

— Oui, tant d'affaires et tant de plaisirs ! il vous quitte, Inès, il vous laisse triste et isolée, il va à la cour, au milieu des grands, il se montre à toutes les fêtes, et vous qui avez tout abandonné pour lui, vous qui avez refusé

les plus beaux partis de Castille, vous qui avez obtenu de votre père, le plus fier seigneur de toutes les Espagnes, la permission de descendre jusqu'à un simple gentilhomme, c'est vous qu'on délaisse et pour qui!

— Pour l'ambition, Safira, je le sais, pour le noble désir de se montrer digne de mes sacrifices. Sans cela, crois-tu que mon Fernand eût renoncé à cette douce vie que nous menions dans notre château de Sarrana? Non, je te l'ai répété cent fois, la duchesse d'Eboli l'a appelé près d'elle en qualité de secrétaire : elle a été l'amie de sa sœur; et depuis qu'elle a perdu son amie, c'est sur Fernand qu'elle a reporté cette affection. Elle veut faire de lui un homme d'État, un grand d'Espagne peut-être : que sais-je! Fernand ne peut-il pas arriver à tout?

— Pourquoi alors cette duchesse n'étend-elle pas ses faveurs jusqu'à vous? pourquoi

n'occupez-vous pas le rang auqûel votre naissance vous appelle ?

— Je l'ai refusé, interrompit vivement Inès, je hais le bruit, l'éclat; je chéris la retraite, je veux vivre cachée. Si tu savais comme le bonheur ignoré a plus de charmes! et puis il y a entre la duchesse et moi une barrière que je ne franchirai jamais : la volonté de mon père.

— Vous me trompez, madame, vous n'êtes pas heureuse. Ce n'est pas le bonheur qui creuse vos joues, qui pâlit votre teint, qui blanchit vos cheveux; ce n'est pas le bonheur qui vous rend si triste, que votre sourire est plus triste qu'une larme : non, ce n'est pas le bonheur, c'est le désespoir, c'est la jalousie, Inès, la jalousie, la plus affreuse des douleurs d'une femme. Il n'y a qu'à vous regarder pour le savoir.

— Moi, jalouse! Vous êtes dans l'er-

reur, Safira, mon mari m'aime, il n'aime que moi; et puisque je le crois ainsi, c'est odieux à vous de chercher à m'ôter cette croyance. Je désire être seule, rentrez chez vous; Marcèle, ma seconde femme, vous donnera le bras jusqu'à votre chambre, allez: j'attendrai don Fernand dans mon oratoire.

Au bruit d'un petit sifflet d'argent suspendu à la ceinture de dona Inès, une jeune fille parut. Safira, pâle et faible, se souleva en s'appuyant sur elle, salua de la tête sa maîtresse, sans dire une parole, et se dirigea vers son appartement.

Dona Inès la suivit des yeux; son regard exprimait une pitié et une affection si vraies que si la pauvre Safira l'eût vue, elle aurait compris tout ce qu'il avait dû lui en coûter pour lui parler avec dureté. Il y a des femmes qui défendent l'homme qu'elles aiment, contre l'évi-

dence. Quand la porte se fut refermée et qu'Inès se trouva seule, elle resta quelques instans immobile à la croisée. Le timbre d'une horloge qui sonnait deux heures du matin, la tira de sa rêverie. Elle se leva en soupirant :

— Deux heures ! et le roi se retire à minuit ! Puis elle se promena d'abord lentement, ensuite à pas précipités ; elle se rassit, elle se releva, elle se rassit encore et regarda dans le jardin, écoutant avec anxiété : enfin, elle se cacha le visage dans ses mains, se mit à genoux, et pria. Les sanglots brisaient sa poitrine ; malgré tous ses efforts, ils éclatèrent.

— Mon Dieu ! disait-elle, mon Dieu ! il ne m'aime plus !

Et ce cri du cœur était accompagné d'une expression si déchirante qu'il eût attendri tout le monde, excepté celui qu'il eût dû attendrir peut-être.

Inès était une de ces natures exceptionnelles,

une de ces femmes que quelques hommes privilégiés rencontrent une fois en leur vie. Elle aimait son mari de cet amour exclusif qui supporte tout, qui pardonne tout, qui se sacrifie avec bonheur, qui s'oublie entièrement pour l'objet aimé. Son âme noble et généreuse avait tant de poésie qu'elle poétisait l'abnégation et qu'en s'humiliant sans cesse elle se plaçait à la hauteur des anges. C'est un trésor qu'un pareil dévouement, et sa destinée est pourtant d'être presque toujours méconnu. Il est bien rare que celui qui l'inspire le mérite et l'apprécie, rien ne rend ingrat comme la multiplicité des bienfaits; il semble qu'alors on dépose la reconnaissance, ainsi qu'un fardeau trop lourd : peu d'hommes savent combien un sourire peut payer de larmes.

Depuis une demi-heure Inès attendait seule. Cette attente était une chose horrible pour une femme condamnée à la subir sans pouvoir

l'abréger. Elle s'était levée, rassise et agenouillée de nouveau; enfin, en se tenant debout auprès d'une table, ses yeux tombèrent sur une lettre à moitié déchirée et jetée derrière des livres. Elle s'en saisit avidement, et, rassemblant les morceaux, elle déchiffra quelques phrases sans suite, mais bien significatives pour elle, qui, avec l'intuition des âmes passionnées, devinait qu'elle venait d'une rivale avant de savoir si elle en avait une.

— « Vous le voulez, Fernand, j'irai vous
» joindre..... le danger d'être découverte...
» le roi et la reine partiront de bonne heure...
» pourquoi douter de mon amour ?... seule,
» au moins seule ! jamais deux... vous me
» comprenez, je mourrais si vous me trom-
» piez ! »

Inès relut deux fois ces fragmens; et le seul signe d'émotion qui parut d'abord en elle fut une pâleur et un tremblement tels, qu'elle se

laissa tomber sur un siége..... Elle resta de la sorte sans mouvement pendant de longues minutes, le regard fixe, les mains pendantes, le corps affaissé. Le coup qui venait de lui être porté avait brisé sa vie.

Il y a des mots qui tuent plus sûrement qu'un poignard. Enfin elle se leva, armée d'une résolution inébranlable, s'approcha avec fermeté d'une petite cassette, en tira une liasse de papiers et les jetant dans le *brasero* vide elle y mit le feu. Mais auparavant elle relut les lettres une à une, tantôt bas, tantôt à voix haute, les baisant, les caressant du regard, les serrant contre sa poitrine. La flamme commença à briller, Inès murmura doucement :

— C'était ainsi qu'il m'aimait quand nous écrivions ces lettres! à présent ce n'est plus moi qui écris, ce n'est plus à moi qu'il répond; pourquoi garder le souvenir de ce qui est mort? d'ailleurs il ne peut y avoir deux maî-

tres dans une maison, deux amours dans un cœur : cette femme a pris ma place partout. Son écriture ne doit pas toucher la mienne, pas plus que nous ne devons nous rencontrer ici. Oh ! jamais, s'écria-t-elle avec énergie, jamais rien de commun avec elle ; elle a raison : *jamais deux !*

Et prenant les autres lettres, elle les jeta sans les ouvrir, les fit brûler jusqu'à la dernière, et en livra les cendres au vent.

— Pauvre Safira ! elle disait bien vrai, maintenant tout est fini !

Elle appuya tristement sa tête ardente contres les carreaux de porcelaine qui donnent aux rebords des fenêtres en Espagne la fraîcheur des *alcarrazas*. L'odeur des lettres brûlées dominait celle des orangers du jardin. Inès écouta sonner trois heures à la cathédrale, et s'endormit épuisée de fatigue et de douleur…

II.

AU PALAIS.

A l'époque où se passe cette histoire, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, régnait en Espagne. Appelé au trône par le testament de Charles II, il avait eu de longues guerres à soutenir pour triompher de l'opposition autrichienne ; enfin le pays s'était pacifié, et depuis quelques années il gouvernait tranquillement ce peuple si difficile à soumettre. Philippe était un homme faible, quoique brave ; facile à conduire, il fut d'abord, tout le temps que dura son

premier mariage et le veuvage qui le suivit, sous la tutèle de la princesse des Ursins. Cette femme, qui appartient à l'histoire et dont le caractère a été tracé tant de fois, chercha dans toute l'Europe une princesse qu'elle pût dominer, comme elle avait fait avec Louise de Savoie : elle jeta les yeux sur Élisabeth Farnèse; mais, au lieu d'une enfant docile, elle trouva une maîtresse opiniâtre, qui se servit de son influence sur le roi pour la faire chasser du royaume avec une barbarie et un manque d'égards incroyables. Tout le monde sait la manière dont on la conduisit en France sans lui laisser même quitter ses habits de cour. La nouvelle reine prit sur l'esprit de Philippe tout l'empire qu'une femme a sur un homme à qui une femme est *absolument* nécessaire, et que la dévotion la plus rigoureuse empêche d'en chercher une autre que la sienne. Elle lui faisait faire toutes ses volontés

en le menaçant de se retirer dans sa chambre le soir, ou mieux encore, disent les mémoires du temps, de *repousser son lit d'auprès de celui du roi*. On comprend qu'avec un pareil moyen elle devint toute-puissante. Une autre personne l'était peut-être plus qu'elle, car, si la reine conduisait l'État, la duchesse d'Eboli conduisait la reine. C'était une femme de vingt-sept ans, tendre, insidieuse, pleine d'esprit et de ruse, sans foi ni loi dans tout ce qui regardait les caprices de son cœur ou de son ambition, capable de tout pour arriver à son but, sachant jouer tous les rôles, belle et entraînante comme une sirène.

C'est dans le palais de la duchesse que nous demandons la permission d'introduire le lecteur. Ce palais, construit pour une duchesse d'Eboli qui fut aimée de Philippe II, était cité par sa magnificence et la richesse de son ameublement. Ceux qui veulent en avoir une idée

peuvent se reporter au siècle de Louis XIV. Le goût espagnol, à peu de chose près, était alors celui de France : ainsi un courtisan parti de Versailles les yeux bandés, et arrivé à Madrid dans le palais du seigneur le plus riche de la cour, se serait cru encore à Paris.

Montreuil, qui assista en personne aux cérémonies de l'île de la Conférence et au mariage de Philippe IV, raconte dans ses Lettres qu'en beaucoup de choses ils nous égalaient, mais qu'il y en avait d'autres aussi dans lesquelles ils nous passaient infiniment; à tout prendre cependant l'Espagne se sentait un peu de la cour de France et du Marais. Madelon et Catos des *Précieuses* n'étaient pas des types si exclusifs que la contre-épreuve ne s'en retrouvât à Madrid, Séville et ailleurs. Montreuil aime à s'étendre sur les gentilshommes espagnols qui se tenaient au pied de la muraille, à Fontarabie, sous les fenêtres des demoiselles

de l'infante, auxquelles ils envoyaient des baisers et des œillades avec la main, et *faisoient des complimens dans lesquels il entroit plus de six soleils, vingt estoiles et trente roses*. Cette façon de faire l'amour est assez voisine de celle de l'Astrée et de Clélie; aussi Montreuil dit-il plus loin : Tout cela m'a paru *sentir le grand Cyrus à pleine bouche*.

M. le duc d'Orléans, depuis régent sous le règne de Louis XV, y apporta plus tard les belles façons de ses *roués*, qu'on ne désignait pas encore ainsi. Ce prince avait fait une cour très suivie à la duchesse d'Eboli, qui, soit par calcul, soit qu'il ne lui plût pas, le repoussa superbement. Cette résistance établit sa réputation sur des bases si solides que toutes les fantaisies à moitié secrètes qu'elle se permit depuis lors ne purent l'entamer. La reine surtout aurait répondu sur sa tête de la chasteté de son amie. C'est un grand art que possèdent les femmes

corrompues et adroites, que celui de refuser à propos afin d'accepter après sans crainte.

Cette affinité avec les modes françaises, qui se révélait partout en Espagne, se faisait remarquer surtout dans le costume. On retrouvait sur les grands seigneurs et les *ricos hombres* les pourpoints, les haut-de-chausses à rubans, les rotondes, les chapeaux à plumes et toute la débauche de linge dont se moque si finement notre Molière. Ainsi la duchesse portait les robes bouffantes, les points de Venise, les mille boucles sur les tempes, et les perles dans les cheveux. Ce même soir elle avait refusé d'aller au jeu de la reine sous prétexte d'un mal de tête, mais réellement pour recevoir son secrétaire don Fernand de Naxaras, qu'elle adorait depuis six semaines, et auquel elle avait complètement tourné la tête. Ce jeune homme, de bonne noblesse, avait accepté le titre de son secrétaire pour se rappro-

cher d'elle, sans afficher sa passion ; tous les deux désiraient un dénouement à leur roman sentimental, mais l'un et l'autre se sentaient retenus par les mille liens de la convenance et de l'opinion publique.

La duchesse, son éventail de plumes à la main, était couchée sur un divan surmonté d'une belle glace que tenaient dans leurs serres d'or deux aigles enlacés comme il s'en voit dans les beaux portraits de Carreno ; elle regardait froidement son secrétaire, qui se promenait de long en large. Ils se taisaient tous les deux, mais l'agitation de leurs traits indiquait celle de leur âme : don Fernand semblait ne contenir qu'avec peine une émotion violente ; la duchesse souriait d'un sourire douteux, d'un de ces sourires qui tuent l'amour sur les lèvres d'une femme aimée. Fernand tout agité qu'il était ne le vit pas.

— Eh quoi! madame, dit-il enfin, vous ne croyez pas à mon amour? vous n'y croyez

pas, quand j'ai tout quitté pour vous, quand je suis venu dans votre maison comme un domestique, quand je porte presque votre livrée, madame la duchesse, et que vous pouvez me dire: Sortez! à l'heure où les gens de mon rang entrent chez vous : vous n'y croyez pas!

— Je crois à votre ambition, seigneur secrétaire: je crois que si je n'avais pas été la favorite, la confidente de la reine, vous n'eussiez pas abandonné pour moi votre château et votre existence paisible; pardon, je crois encore que vous en eussiez fait autant pour toutes les confidentes et favorites de reine : vous voyez que j'apprécie votre dévouement.

— Vous me rendriez fou, dona Luisita, avec vos railleries, et vous feriez de moi un bouffon après en avoir fait un esclave. Que voulez-vous donc de plus? expliquez-vous, au nom du ciel!

Le duchesse ne répondit pas. Il était visible

qu'un combat violent se livrait en elle ; son regard moqueur fit place à un air de résolution sauvage, elle se leva et se plaça droite devant Fernand qui s'était arrêté.

— Ce que je veux, ce que je veux !... Mais vous ne le feriez pas, ajouta-t-elle en laissant retomber le bras de Fernand qu'elle avait saisi.

— Je ne le ferais pas, madame ! dites donc ce que c'est, dites-le : comment voulez-vous que je le sache, puisque vous ne me parlez pas? Vous faut-il mon sang, vous faut-il mon honneur, vous faut-il ma vie?

— Non, plus que tout cela, — tout cela à la fois !

— Luisita, vous me torturez avec une cruauté atroce; parlez, parlez : quoi que vous demandiez, vous l'obtiendrez; mon sang, ma vie, mon honneur, dites-vous, prenez-les, je vous aime mieux encore!

— Eh bien ! vous l'exigez, Fernand, mais rappelez-vous que c'est vous qui l'exigez, rappelez-vous que vous venez de me promettre de *tout* faire pour moi, *tout !* Vous m'aimez, dites-vous, seigneur Fernand, et vous avez pensé que je vous aimerais, moi, la duchesse d'Eboli, que je consentirais à être votre maîtresse pendant qu'une autre porterait votre nom et pourrait venir me demander compte de son mari ? Allons ! vous ne me connaissez pas, monsieur, je ne suis pas faite pour si peu ; où je règne, je dois régner seule : choisissez de votre femme ou de moi.

— Ma femme ! qui vous a dit que je fusse marié ? je ne le suis point, je vous le jure, je suis libre et je vous aime.

— Vous n'êtes point libre, vous dis-je ; si c'était une maîtresse, vous l'auriez déjà chassée. C'est votre femme, vous habitez ensemble une petite maison près de la Puerta del Sol ; elle s'y cache à tous les yeux : tout le monde,

et elle la première, croit que c'est votre jalousie qui la garde ; il n'y a que moi qui connaisse la vérité... vous avez peur !

— Peur !

— Oui, vous avez peur de moi, peur de ma jalousie à moi, vous saviez bien que je ne souffrirais pas de rivale et qu'il y aurait folie à me braver. Vous aviez deviné juste : et maintenant savez-vous ce qu'il me faut ? Il me faut la vie de cette femme, il faut qu'elle meure ! La tuerez-vous ?

Fernand poussa un si effroyable cri que tout le palais aurait dû l'entendre, si la duchesse n'avait pas posé sa main sur sa bouche.

— Tuer ma femme, tuer cet ange, moi !

— Vous voyez bien que vous hésitez !

— Tuer ma femme, mon Inès !

Et il se mit à pleurer comme un enfant : lui, qui l'instant d'auparavant ne songeait qu'à obtenir un aveu de sa maîtresse, il pleurait à

l'idée de détruire le seul obstacle qui le séparât d'elle. Le cœur humain a des abymes bien immenses !

La duchesse se rapprocha, passa la main dans les cheveux du secrétaire; sans lui rien dire, elle exerçait sur lui ce pouvoir fascinateur qu'on attribue au serpent.

— Mais, reprit-il, vous m'aimez donc, puisque vous êtes jalouse?

— Oui, je vous aime, Fernand (et sa voix était douce comme une musique) ! oui, je vous aime, je vous aime d'une manière exclusive, furieuse, je veux que vous soyez tout à moi, je veux qu'aucune entrave ne vous arrête dans la route où nous devons marcher ensemble ! Je suis bien haut placée, qui peut m'empêcher de vous élever jusqu'à moi? je suis riche, je suis puissante, je suis veuve, quelle barrière y a-t-il entre moi et l'homme que j'aime ; que j'aime assez pour lui sacrifier peut-être

de brillantes espérances, mon avenir? Me comprenez-vous?

— Non, je ne vous comprends pas : puisque vous m'aimez, vous ne pouvez faire de moi un assassin. Vous ne connaissez pas Inès, vous ne savez pas quel ange votre barbarie condamne ; vous ne savez pas que ces sacrifices pour lesquels vous demandez du sang, elle les a faits pour rien, elle, elle les a faits pour que moi, misérable ingrat, je l'en récompense en la trahissant! Soyez contente ; vous avez tous ses droits, vous avez mon amour, laissez-la vivre, laissez-la se cacher dans sa vertu : quel tort vous fera-t-elle? qu'avez vous à lui envier? Luisita, ayez pitié de moi et de vous! ne me condamnez pas à vous fuir, ou à vous détester!

— Je vous répète qu'il me faut sa vie. Si vous me la refusez, je saurai bien la prendre moi-même!

Fernand saisit son manteau et se précipita vers la porte, la duchesse l'arrêta.

— Où allez-vous?

— Près d'elle, lui demander pardon! la défendre, si on ose l'attaquer!

— Enfant, répondit la duchesse avec un admirable ton de comédienne, enfant qui croit tout ce qu'on lui dit, qui ne sait pas distinguer la feinte de la vérité! Me prenez-vous pour une lionne? et croyez-vous que j'aie jalousie d'une pauvre créature dont le nom n'arrivera jamais jusqu'à moi, si je ne vais pas la chercher dans l'obscurité où elle végète? Ne craignez rien pour elle, venez ici, oublions-la et parlons de nous.

Fernand, convaincu, comme tous ceux qui aiment, par une seule parole de la duchesse, se laissa conduire au divan, s'y plaça honteux et embarrassé, et ne reprit ses sens qu'après avoir entendu les plus tendres paroles sortir des lèvres de sa noble maîtresse Luisita.

— L'avenir est beau, mon Fernand, car je t'aime, tu es ambitieux et je suis toute-puissante ! C'est une belle chose que la puissance, mais c'est quand elle va prendre par la main ou l'amour ou le génie. Quels jours heureux nous coulerons dans ce palais ! Toujours ensemble, occupés le matin des affaires de l'État ; le soir, de nos plaisirs! va, je ferai de toi le plus grand seigneur et l'homme le plus heureux de toutes les Espagnes! Le roi, tu le sais, n'a rien à refuser à la reine, et la reine se laisse guider en tout par mes conseils. Hier encore je lui parlais de toi, de ton mérite, de ta bonne mine. Elle t'a remarqué : et quelle est la femme qui ne te remarquerait pas?

— Ma Luisita, cela est donc vrai, tu m'aimes!

— Oui, oui, je t'aime, et l'idée de me séparer de toi m'est plus cruelle que la mort ! N'est-ce pas que tu resteras près de moi,

toujours près de moi?.... Folle! reprit-elle après un instant de silence et en essuyant une larme, est-ce que cela se peut?

— Pourquoi pleurer, ma Luisita, ne suis-je pas tout à toi?

— Non, ce sont des rêves, n'en parlons plus, le devoir te rappelle : que veux-tu que je fasse ici d'un homme retenu par des liens comme ceux qui t'attachent? Ne faudra-t-il pas que tu habites près de ta femme? ne seras-tu pas obligé d'aller à elle lorsqu'elle le désirera? enfin n'es-tu pas à elle d'abord, avant tout? Oh! c'était un beau songe, mais il y faut renoncer.

— Mon Dieu! mon Dieu! renoncer à toi quand tu m'aimes, quand rien ne s'oppose à mon bonheur, c'est affreux, c'est horrible!

— Oh! oui, ton bonheur, mon Fernand, car tu serais bien heureux, va! Mais, je ne puis t'appartenir, je ne serai jamais la maî-

tresse de personne : si je l'avais voulu, si je le voulais encore, M. le duc d'Orléans m'aurait emmenée à la cour de France ; il y eût même renoncé pour moi, à cette cour si brillante ! Je n'ai pas besoin de grandeur, j'ai besoin d'amour. Je ne me remarierai qu'avec l'homme de mon choix. Une femme qu'on n'aime pas, une femme délaissée est si malheureuse! La tienne par exemple, pauvre Inès! crois-tu qu'elle ignore notre liaison, crois-tu que sa vie soit autre chose qu'une agonie prolongée ! Si j'étais à sa place, je me tuerais.

La duchesse reprit :

Mais, savez-vous, Fernand, elle fait mieux, elle se console. Nos espions m'ont appris que le duc de Tolède en était amoureux fou. Il est entré chez elle, ses domestiques errent sans cesse autour des murs de sa retraite...

—Taisez-vous, madame, oh ! n'insultez pas l'innocence la plus pure.....

— Vous avez raison, je divague, laissez-moi.

— Luisita, je suis à tes genoux, je te demande ton amour comme la vie ! elle partira, je te le promets, tu n'entendras plus parler d'elle et je serai tout à toi, tout à toi pour jamais!

— Non, non, Fernand, non, point de rivale ! Je t'adresse ici mon dernier adieu, je ne te verrai plus, mon ami, et elle se prit à sangloter. Retourne avec ta femme dans ton château, oublie la cour, oublie une malheureuse qui ne t'oubliera pas, elle ! Tu le veux, ou pour mieux dire, le destin le veut ainsi, mais je ne serai point avilie ; Fernand, sois à moi seule ou jamais !

Disant ainsi, elle le pressa dans ses bras et se leva. Fernand tomba à genoux.

— Luisita, Luisita, ne me quitte point, ne me bannis point ! je te dis qu'elle partira, que

je ne la reverrai plus, que je l'abandonnerai, reste, oh ! reste !

Elle ne répondit que par un signe négatif. Il se releva.

— Tu ne veux pas ! tu ne veux pas !

—Je ne le puis. Encore une fois, choisis, la fortune, les honneurs avec moi, ou l'obscurité avec elle... Adieu ! adieu !

— Ma tête se perd ! tu veux donc du sang, tu veux donc un spectre entre nous, tu veux donc que la nuit il vienne se placer près de notre chevet ! le spectre d'une créature si douce, si dévouée, si tendre ! Nous n'aurions pas un instant de repos, le remords rongerait notre existence ! Le remords est aussi une maîtresse, Luisita !

— Tout ce crime, je le prends sur moi ; tous ces reproches, je les accepte : je ne crains pas les spectres, et le remords est pour les

âmes faibles. Quoi! je te donne tout, tout jusqu'à ma conscience ; car, le crime, c'est moi qui le commettrai par tes mains : et tu ne peux me donner la vie d'une femme, pour qui la mort serait un bienfait? Laisse-moi, te dis-je, tu ne m'aimes pas!

Elle se leva et courut à un petit cabinet en ivoire sculpté, d'où elle tira violemment chaque tiroir. Il semblait qu'elle ne pût trouver assez vite ce qu'elle cherchait. Elle arriva enfin à un parchemin soigneusement plié et cacheté. C'était un brevet en blanc de secrétaire des commandemens de la reine.

— Voyez, dit-elle, il y manque un nom! Et elle courut se jeter à son cou, et elle l'embrassa comme une courtisane qui est affamée du triomphe. Son œil ruisselait de fierté, de contentement et d'audace. Elle savaitque l'ambition éteindrait tout au cœur de cet homme.

Elle était si belle en ce moment, que Fer-

nand, qui la regardait en réfléchissant profondément, ne résista plus.

— Je t'obéirai, Luisita, je le jure, tu n'auras plus rien à craindre de cette femme. Adieu ; quand je reviendrai, je serai le plus méprisable des hommes...

— Quand tu reviendras, je te ferai le plus heureux et le plus envié de tous. Vois, mon Fernand, je t'attends ici !

Don Fernand s'enveloppa de son manteau, s'élança vers la porte ; la duchesse le suivit, avec un sourire de joie infâme sur les lèvres, en murmurant :

— Enfin !

III.

ACIER CONTRE ACIER.

Les deux scènes précédentes se passaient à la même heure, au palais de la duchesse et dans la petite chambre d'Inès. Quand Fernand, ivre de joie et de désespoir, entra dans ce sanctuaire de l'innocence, quand il vit cette femme si pure, si belle, endormie au pied de la petite image de Notre-Dame-d'Alcala, comme un ange fatigué de prier; il trembla de tout son corps et s'agenouilla près d'elle sans avoir le courage de la réveiller encore. Une larme était restée suspendue à la paupière

d'Inès, elle roulait doucement ainsi qu'une perle sur sa joue pâle et creusée. Fernand l'essuya avec ses lèvres : une pensée horrible se présentait à lui dans ce moment.

— Si je la tuais ainsi, elle ne souffrirait plus et Dieu la recevrait dans son sein !

Une sueur froide l'inonda à cette seule idée, il jeta son manteau sur un fauteuil. Pendant ce temps, Safira, se soutenant à peine, s'était traînée jusqu'à l'autre fenêtre et s'était cachée sous la grande portière qui la couvrait. Inquiète de sa maîtresse, elle avait désobéi à ses ordres pour l'observer, la veiller comme une amie... Dona Inès ouvrit les yeux, et, apercevant son mari, elle joignit les mains et remercia Dieu. Cependant le visage de Fernand de Naxaras était couvert d'un sombre nuage, Inès lui demanda timidement ce qu'il avait.

— Vous allez l'apprendre, madame, relevez-vous et écoutez-moi.

Inès obéit.

— Je sais tout, reprit Fernand, je sais que vous m'avez trahi, je sais que vous avez vendu mon honneur au duc de Tolède ; on l'a vu pénétrer dans cette maison, on a reconnu ses gens errant autour du jardin : vous ne pouvez aimer ce vieillard, vous ne l'avez écouté que pour son or ; vous êtes plus que coupable, vous êtes vile, et vous devez mourir, madame : ainsi faites votre prière, Inès!

Aux premiers mots de don Fernand, Inès avait jeté ses deux bras autour de son cou en cherchant à l'interrompre par des baisers et des caresses; elle crut qu'il jouait, la pauvre femme! et il ne lui vint pas à l'esprit de se justifier, jusqu'à ce que ces terribles paroles : Vous devez mourir! retentissent à ses oreilles comme un glas funèbre. Elle dénoua alors ses bras, et, s'affaissant sur elle-même, elle se laissa tomber anéantie.

— Fernand, dit-elle, tu ne crois pas cela ; je ne t'ai pas trahi, je t'aime tant !...

— Je vous répète que je sais tout, madame ; je le sais à n'en pouvoir douter : on m'a transmis les détails les plus minutieux et c'est parce que je ne puis douter, qu'il me faut une vengeance : vous mourrez !

— Mon Fernand, vous n'avez pas votre raison : on m'a calomniée ; c'est une femme qui me hait, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse il tira son poignard, et, détournant la tête, il le dirigeait contre sa victime qui ne songeait pas à se défendre, qui ne songeait pas qu'elle allait mourir, et à laquelle il ne restait qu'une seule idée, celle d'être accusée par son mari, l'idole de son âme, et dont la trahison l'avait brisée tout-à-l'heure.

Une main arrêta celle de Fernand, une autre personne se plaça entre Inès et lui : non

plus chancelante, abattue; mais forte, résolue, l'œil en feu comme une tigresse qui défend ses petits : c'était Safira.

— Oserez-vous répéter devant moi ce que vous venez de dire, don Fernand, s'écria-t-elle, et parlerez-vous encore de la tuer, lorsque je suis là pour la défendre?

Le poignard s'échappa des mains de Fernand. Il recula devant cette jeune fille à qui cette scène avait rendu ses forces, il recula devant elle, comme devant sa conscience, car il savait qu'il ne l'abuserait pas.

—Retirez-vous, Safira, répliqua-t-il enfin; laissez-moi m'expliquer avec dona Inès, vous n'avez rien à faire ici.

— Je ne m'en irai cependant pas, je ne quitterai pas Inès tant qu'elle sera menacée; j'ai juré de ne pas me séparer d'elle et je ne m'en séparerai pas, même dans la tombe. Apprêtez-vous donc à frapper deux coups, sei-

gneur Fernand, nous serons deux à mourir!

Inès ne fit pas un geste pendant tout ceci; absorbée dans sa douleur, elle écoutait sans entendre. Safira lui prit les mains.

— Mais dites-lui donc que vous n'êtes pas coupable, Inès; dites-lui qu'il est un infâme, car il ne croit pas que vous le soyez! dites-lui que le duc de Tolède et ses gens ne sont point parvenus jusqu'à vous, que c'est une invention de courtisane, que vous avez repoussé tous les hommages, toutes les offres et tous les piéges: dites-lui que c'est lui qui vous a trompée, qu'il est l'amant de la duchesse d'Eboli et que c'est à elle qu'il vous sacrifie! Dites-lui cela, Inès, afin qu'il tombe à vos genoux et qu'il demande la mort à son tour!

Don Fernand s'était remis de sa première surprise; il ordonna de nouveau à Safira de se retirer, elle refusa.

—Alors, restez donc, restez, puisque vous le voulez absolument. Aussi bien cela m'importe peu, je ne vous crains pas. Inès, continua-t-il, pardonnez à mon premier emportement, pardonnez à une jalousie excitée par des rapports exagérés peut-être. Si vous êtes innocente, il vous est facile de le prouver : quittez Madrid cette nuit, retournez en Andalousie...

— Avec toi ! s'écria Inès ivre de joie.

— Non, sans moi, je ne puis renoncer ainsi à toutes mes espérances de fortune ; et tant que vous serez ici, tant que je vous saurai exposée aux séductions des débauchés de la cour, je n'aurai pas de repos. Obligé de sortir sans cesse, de suivre les audiences du roi, de la reine et des ministres, comment puis-je veiller sur vous ? Lorsque je suis au palais, mon esprit est à vos côtés, je suis tenté vingt fois par heure de revenir pour savoir ce que vous faites. Cette préoccupation m'enlève tou-

tes mes idées, je ne réussirai jamais ainsi, il faut que vous partiez.

Il faut davantage, ajouta-t-il après un moment d'hésitation : vous m'aimez ?

Inès ne répondit point, elle n'en avait pas besoin.

— Vous m'aimez plus que je ne le mérite sans doute, et vous feriez tout pour moi : tout ! même si je vous demandais le plus grand des sacrifices ?

— Prends ma vie, puisque tu la veux absolument.

— Non, je vous ai déjà dit que c'était un premier élan de colère ; que je détestais mes soupçons et que j'en implorais l'oubli. Écoutez-moi avec patience, avec indulgence surtout. Inès, je vous aime, je vous aime d'une manière si jalouse, si exclusive, que je vous veux pour moi seul, que je veux que nos liens soient ignorés de tous ; je veux que vous

soyez morte pour tous hors pour moi, y consentez-vous?

— Si j'y consens, morte pour tous hors pour toi! Oh! oui, qu'ai-je besoin de vivre pour les autres!

— Comprenez bien à quoi vous vous engagez: vous quitterez cette maison dans une heure, personne ne vous en verra sortir; vous retournerez dans notre château de Sarrana, vous y vivrez seule, sous un nom supposé, nul n'apercevra votre visage, vous ne parlerez à qui que ce soit qu'à Safira...

— Et à toi, mon Fernand!

— J'irai certainement vous rejoindre. D'ici là vous jurez d'observer ces conditions! Une telle preuve d'amour est grande, mais qu'y a-t-il d'impossible à une femme dévouée?

Inès le regarda en silence et reprit enfin:

— Je ne partirai pas sans vous, don Fernand; je suis votre femme devant Dieu et de-

vant les hommes, rien ne me fera renoncer à ce titre.

— N'y consentez jamais, madame, interrompit Safira, vous seriez perdue! Qu'il vous suive, puisqu'il redoute ses rivaux; qu'il veille sur vous, c'est son devoir: votre père mourant vous a confiée à lui et à moi, ni lui ni moi ne sommes plus libres de manquer aux promesses faites sur un lit de mort.

Fernand se retourna furieux, sa main caressait, à son insu peut-être, le manche de son poignard. Inès le regardait en face avec une singulière expression de mépris et de courage.

— Je ne partirai pas sans vous! tuez moi, si vous voulez! répéta Inès en ce moment même.

— Eh bien! que cela soit ainsi, s'écria-t-il outré à l'excès de la résistance de cette créature si douce ordinairement, et si ferme cette

fois, eh bien ! qu'il soit fait ainsi que tu le demandes !

Un horrible cri lui répondit, il leva son poignard et frappa.....

. . . .

Deux heures après, une litière fermée sortait par la porte du jardin. La façade était déjà tendue de noir ; et tout le quartier apprit la mort de la noble dame dona Inès de Naxaras, femme du sécretaire intime de la duchesse d'Eboli.

IV.

LE CONVOI.

Le lendemain de ce jour, vers minuit, un homme et une femme traversaient silencieusement les rues de Madrid. L'homme avait le visage entièrement caché sous un *sombrero;* la femme avait relevé sa capeline sur sa tête, de manière à couvrir entièrement ses traits. Ils marchaient très vite, et semblaient, pardessus tout, avoir crainte d'être reconnus. Ils s'arrêtèrent bientôt près d'une petite porte de jardin, l'homme mit la clef dans la serrure,

et, lorsqu'il fut entré avec sa compagne, il la referma à double tour. Une grande quantité de lumières sortait des fenêtres de la maison, mais ces lumières n'avaient rien de l'éclat d'une fête. Elles brillaient dans l'ombre moins comme un phare d'espérance que comme une torche de deuil, l'abord de cette maison était lugubre et silencieux. Les deux personnages s'approchèrent de la croisée et à travers les rideaux tirés ils aperçurent une jeune femme étendue sur un lit de parade, au milieu de l'appartement ; très bien frisée et très coquettement coiffée, vêtue de blanc, couronnée de roses, selon l'usage d'Espagne, elle avait l'air de dormir. Ses mains croisées sur sa poitrine, tenaient un crucifix et un chapelet. Ses yeux étaient fermés ; son visage pâle, sans être décomposé, conservait toute la pureté de ses lignes. Autour du lit il y avait bon nombre de pleureurs et de pleu-

reuses, sorte de gens qu'on loue à prix d'argent en Espagne au jour de ces tristes solennités. Pour arriver jusqu'au pied du lit, il fallait monter six marches richement couvertes de tapis de Turquie ou de Perse ; c'était sur ces gradins qu'on avait placé les cierges. Ils brillaient comme autant d'étoiles sur la tenture noire et sombre de cette grand'chambre ; le dais, les rideaux et les fauteuils étaient bordés de crépines d'argent. La morte avait encore au cou une fort belle rose de diamans que portaient alors les femmes nobles de la cour, des pendans d'oreille et des nœuds fort riches. Quinze chandeliers de vermeil doré portaient les armes de sa maison attachées sur des écussons de carton noir. Une cassolette d'encens brûlait à ses pieds et ternissait de son nuage onduleux les grands miroirs à bougies de l'appartement. Le vieux prêtre agenouillé qui priait à côté du lit, interrompait de temps à autre sa lecture pour

asperger le lit d'eau bénite, et approcher des lèvres de la morte une petite châsse contenant les ossemens de saint Antoine de Padoue...

Lorsqu'ils eurent contemplé un instant ce tableau si morne, don Fernand dit à la duchesse d'une voix tremblante :

— Attendez-moi ici, Luisita, je vais renvoyer le moine et nous entrerons, vous verrez que je ne vous ai pas trompée. Votre cruelle vengeance n'a que trop porté ses fruits ; à vous le poids de ce crime, vous l'avez voulu !

Après quelques minutes, et quand tout le monde fut sorti, il revint la chercher. La duchesse s'appuyait sur le bras de son secrétaire, plus tremblant encore que le sien, lorsqu'ils se trouvèrent en face de leur victime.

— Vous avez voulu venir vous-même, madame, regardez-la, vous verrez la place où je l'ai frappée, vous verrez comment vous avez été obéie... Voilà tout ce qui reste d'une

jeune créature aimante et dévouée au-delà de tout ! Elle avait vingt ans et c'est moi qui l'ai tuée ! Vous avez fait d'elle un ange de plus au ciel ; de moi, un démon de plus ici !

Fernand cacha son visage entre ses mains, deux grosses larmes venaient de se faire jour à travers ses doigts ; la duchesse les essuya en détournant la tête : elle n'osait pas envisager ce cadavre, elle avait peur qu'il ne se levât et ne vînt à crier le nom de ses assassins. Tout à coup ses regards tombèrent sur les écussons attachés aux cierges, et sur lesquels les armoiries étaient peintes. Elle saisit violemment le bras de Fernand et les lui montrant :

— Pourquoi mes armes ici ? Fernand, pourquoi placer à côté de cette femme la couronne et le blason des Los Fuentes ? C'est une insulte ou une témérité bien grande !

— Ni l'une ni l'autre, madame, cette femme

qui fut la mienne, dona Inès de Naxaras, est la fille unique et légitime du chef de votre maison, du marquis de Los Fuentes, qui à son lit de mort lui a pardonné son mariage avec moi, et m'a fait jurer sur la croix de la rendre heureuse. N'est-ce pas, continua-t-il avec un ricanement sourd, que j'ai bien tenu ma promesse?

La duchesse tomba involontairement à genoux. Dans cette âme sans principes il ne restait plus qu'un culte, celui de son nom ; et ce nom, prononcé devant un cadavre, l'atterra dans ce moment solennel.

— D'où vient que j'ignorais cette circonstance, don Fernand? demanda-t-elle après s'être un peu remise.

— Votre oncle m'avait aussi fait promettre de vous la cacher, madame, il ne pouvait entendre prononcer votre nom sans horreur... J'étais pauvre, inconnu, je donnais des leçons d'Italien à Séville, j'avais vingt-deux ans, un

viellard, riche seigneur, me vint prendre un jour lui-même en carrosse. Je ne le connaissais guère que de vue, me souvenant d'avoir admiré sa bonne mine et sa distinction dans les cérémonies du couronnement. — « Seigneur Fernand, me dit-il, vous ne manquez pas de savoir ; j'ai vu des lettres de vous au duc de Medina, qui prouvent que vous êtes aussi dévoué qu'habile. Le carrosse où nous sommes va vous conduire à une terre que j'ai près d'ici ; c'est un château dans lequel je ne donne ni bal, ni collation, ni comédie, mais vous y trouverez une jeune fille, plus belle qu'un ange, à laquelle je vous prie de montrer l'italien, parceque j'ai dessein de la marier à un noble de ce pays. Je n'ai pas besoin de vous la recommander comme mon diamant le plus précieux ; vous seul saurez une chose que je cache à tous, je suis son père. » Là-dessus, et comme le carrosse avait déjà atteint l'avenue,

nous mîmes pied à terre en apercevant la fille du marquis de Los Fuentes. « Voilà mon enfant, me dit le vieillard ; j'ai une famille intéressée autour de moi, je veux d'ailleurs préserver Inès de l'air de la cour : j'ai assez d'une nièce qui dégrade mon nom par des intrigues... — La duchesse d'Eboli, repris-je timidement, est peut-être calomniée... — Non, jeune homme, elle calomnie... La mère de cette enfant a été en butte, pendant sa vie, à ses outrages ; et j'ai juré qu'Inès ne coudoierait pas cette femme, qui jouit des honneurs de la grandesse à la cour. Instruisez la comme un digne et vertueux bachelier, et remerciez surtout le duc de Medina pour le zèle qu'il a mis dans sa recommandation. Parlant ainsi, le vieillard me présentait à Inès : je devins son maître, mais en même temps son esclave. C'était une personne à tourner la tête au premier seigneur de Madrid ; mais, en fille noble, elle fut d'abord

très rude à mon cœur. Je passais des heures entières à la regarder, mais elle n'y faisait guère attention ; elle était préoccupée, agitée de frayeurs et de tristesses indicibles. Je l'aimais comme un enfant qui vient de quitter les Récollets de Burgos. Nos leçons avaient lieu ordinairement en plein air auprès d'un charmant bois de haute-futaie qui nous versait une ombre embaumée de la senteur des genêts d'Espagne et des jasmins. — A quoi bon vous apprendre l'italien ? dis-je un jour à ma belle élève ; vous allez épouser un noble de Florence qui vous l'apprendra bien mieux, le comte de Luigi Serra par exemple... Elle se mit à pleurer, je vis qu'elle ne l'aimait pas. Je tâchai de la consoler en lui persuadant que ce mariage pouvait se rompre. — Ce sera donc par sa mort seule, me répondit-elle, il vient demain ! Le coup me frappa : il n'y avait pas un mois que je donnais des leçons à Inès ;

le soir d'après, j'étais assis tristement à la même place, caché par un épais rideau de chèvrefeuilles, lorsque j'entendis des pas sur les feuilles sèches... Je vis, aux clartés de la lune, un homme, assez haut de stature, qui donnait quelques ordres à son valet. Le valet reçut entre autres celui d'apporter toutes ses hardes dans le château que devait habiter son noble maître, le mariage étant chose convenue. Je laissai le comte Luigi s'enfoncer rêveur dans le bois ; j'avais remarqué qu'il avait son épée, je le suivis. — Seigneur comte, m'écriai-je dans l'accès de mon désespoir, mettez l'épée à la main et défendez vous ici ! autrement toutes les rues de Madrid me serviront de pré, sachez-le bien ! — Comme c'était un homme brave et résolu, il ne se le fit pas dire deux fois ; et m'ayant acculé contre des fascines, il crut avoir bon marché de moi. Mais j'avais espadonné cinq ans, et me serais battu à Séville rien que pour

un pendant d'oreille... Je lui portai un coup de riposte qui le déconfit et le jeta rudement à terre. Croyant l'avoir tué, je courus à l'appartement d'Inès; elle avait tout vu, tout ouï, elle était prête. Je la saisis, je l'enlevai dans mes bras; huit mois après, elle était ma femme...

La douleur du marquis n'eut pas de bornes, il m'accusa et me flétrit des noms les plus odieux. Je disputai d'abord ma vie au jour le jour, je cachais Inès comme un trésor. Enfin, l'orage passa; et je me décidai à profiter des dispositions religieuses du vieillard, qui était entré aux frères de Saint-François depuis le rapt d'Inès. Il m'accueillit en habit de moine; il ne portait plus un seul ordre : c'était un religieux doux et triste; l'éclair de la haine ne sillonna son front qu'une fois, et ce fut quand il me parla de vous...

Fernand se tut; dona Luisita l'avait écouté appuyée contre la couchette de la morte,

à laquelle elle tournait le dos, n'osant sans doute la regarder. L'obscurité devenait profonde, les cierges jetaient une lueur de sépulcre.....

— Sortons d'ici, dit-elle, je suis brisée ; je me croyais plus de force. Mais, je te remercie, Fernand, tu verras quel avenir te fera oublier ce jour de deuil !...

Ils sortirent par où ils étaient entrés et reprirent avec les mêmes précautions le chemin du palais.

Le jour qui suivit, un magnifique convoi attira aux fenêtres, dès le matin, tous les oisifs du quartier. On ne parlait que de la foule des seigneurs en passemens d'or qui suivirent le catafalque pour complaire à la duchesse, dont les gens et la livrée firent le service. On s'entretenait surtout de la douleur de Fernand, mari de la pauvre Inès, et du tombeau admirable qu'il commanda le jour même, au sculpteur Torreno, en mémoire de sa femme. Le

secrétaire ne voulut point rester dans la maison qu'elle avait habitée et s'établit tout à fait chez la duchesse d'Eboli, où son office lui donnait droit à un appartement.

V.

L'EXPIATION.

Deux ans s'étaient écoulés. La duchesse était dans le même salon où nous l'avons vue au second chapitre de cette histoire. Rien n'était changé en elle, ni chez elle : sa beauté conservait tout son éclat, sa parure toute sa magnificence, et c'était peut-être en s'éventant avec le même éventail de plumes, orné de peintures, qu'elle écoutait les mêmes paroles d'amour. Seulement son interlocuteur avait changé, ce n'était plus Fernand : c'était un

vieillard de haute stature, de bonne mine, et portant sur sa poitrine le riche collier de la Toison-d'Or.

— Madame la duchesse, disait-il, la reine le veut, et moi je vous en prie! Pourquoi vous refuser à nos instances? Ne croyez-vous pas à mon dévoûment? ou ma position ne vous semble-t-elle pas assez belle pour la partager?

— Certainement, monseigneur, je ne puis rien désirer au-delà de l'un et de l'autre, mais je regrette ma liberté, je regrette cette existence libre que je vais perdre, et je recule sans cesse, malgré moi, le moment fatal; et puis, n'ai-je point de rivale? on vous dit si galant avec les dames! Pourtant, si la reine l'ordonne, si vous daignez me le demander, je consentirai de grand cœur à avancer la cérémonie, bien persuadée que je ne saurais mieux faire.

— Voilà donc qui est convenu, répliqua le prince en lui baisant la peau sous son gant,

dans trois jours cette belle main m'appartiendra sans retour !

— Et le cœur aussi, ce qui vaut mieux encore, monseigneur.

— Je vais annoncer cette bonne nouvelle à sa majesté, et je reviendrai vous remercier plus longuement ; il faut vous quitter, pour vous revoir bientôt, duchesse. Oh! que vous venez de me rendre heureux!

La duchesse conduisit le vieillard jusqu'à la porte, le salua avec respect, et retourna à sa place. Un panneau glissa derrière elle, un homme entra dans l'appartement : c'était son secrétaire.

— Que me voulez-vous, Fernand, demanda nonchalamment Luisita, c'est l'heure de la sieste et je voudrais dormir?

— Vous dormirez après, madame; il faut d'abord que vous m'entendiez. J'étais derrière cette tapisserie ; et si j'ai bien entendu, vous

venez de promettre au duc de Tolède de l'épouser dans trois jours...

— Et quand cela serait, Fernand?

— Cela, madame, ne sera pas! Vous n'avez pas songé que je pouvais m'opposer à ce mariage, ou bien vous avez cru que je vous aurais achetée par un crime pour me voir après chassé comme un valet!

— Q'entendez-vous par ces mots? qui vous parle de vous chasser?

— Vous, madame, vous qui, hier encore, au Théâtre-Royal, m'avez refusé l'entrée de votre loge, parce que le duc y était, et que vous n'avez pas voulu souffrir que votre secrétaire y parût à vos côtés! Mais, madame la duchesse, ce secrétaire est votre maître : l'avez-vous oublié? Vous, si adroite, si fière, ne comprenez-vous pas que je ne puis rester dans la position où je suis, vis-à-vis d'un autre que vous; que le jour où vous choisirez un

mari, si ce mari n'est pas moi, ce ne peut être personne?

— D'où vous vient cette présomption, Fernand? n'avez-vous pas très bien compris aussi que si j'avais voulu vous élever jusqu'au rang de mon mari, vous le seriez déjà? Vous n'avez pas, je pense, la prétention de vous faire craindre ; cela serait trop risible ? C'est vous qui devez me craindre, Fernand; je n'ai point versé de sang, moi !

Le secrétaire fronça le sourcil, et se contint.

— Mes mains sont pures, continua lentement la duchesse en se regardant avec complaisance dans une belle glace de Venise, et je ne pense pas que l'alcade mayor puisse arrêter pour crime de meurtre mon carrosse en pleine rue.

— Ah! ne raillez-pas, madame, murmura Fernand, ne raillez-pas!

— Je ne raille pas, mon cher secrétaire intime. Vous avez tué votre femme, c'est fort sérieux, il n'y a pas là de quoi railler. Seulement épargnez-vous tout conseil, car je n'ai qu'à dire, on me croira, et vous savez ce que c'est que la justice du roi Philippe V...

— Eh bien! madame, rassurez-vous, il est temps que vous sachiez la vérité. Je n'ai point tué celle que vous croyez, madame, je n'ai point rougi mes mains du sang d'Inès.

— Vous m'auriez trompée!...

— Le ciel la regarda sans doute en pitié dans ce moment, et la couvrit de sa protection, madame la duchesse. Safira, sa sœur de lait qui ne la quittait pas, a reçu le coup que dans mon aveugle rage je destinais à cet ange... Ce n'est pas Inès que vous avez vue exposée sur un lit de deuil, ce n'est point Inès devant qui le prêtre chantait des hymnes à genoux. Inès désespérée, Inès presque folle,

retournait pendant ce temps sous bonne garde en Andalousie, j'avais assuré toutes mes mesures à cet effet. Cependant...

— Achevez, interrompit vivement la duchesse en voyant que la voix de Fernand se ralentissait.

— Voici, madame, la lettre que je reçus il y a un an de mon majordome de Sarrana. Voyez, Luisita, elle était cachetée d'un scel noir et m'annonçait assez clairement que vous n'aviez plus de rivale !...

La duchesse saisit assez indifféremment la lettre que don Fernand lui présentait. Elle y lut le récit de la mort réelle de dona Inès, ensevelie, il y avait un an, dans son château de Sarrana.

— Et maintenant, reprit le secrétaire, trouvez-vous, madame, que je vous aie assez achetée? Vous m'appartenez, madame la duchesse, vous m'avez rendu coupable et j'ai le droit de demander le prix du sang !

— Tous ces lieux communs de drame m'obsèdent, seigneur secrétaire. Où voulez-vous en venir? finissons-en, je suis fatiguée, j'ai sommeil, vous me gênez.

— Je ne vous gênerai pas long-temps: voici en deux mots ce que j'exige. Vous renverrez le duc de Tolède, vous me sortirez du rang secondaire où je végète, vous ferez enfin ce que vous avez promis de faire le jour où vous m'avez rendu criminel.

La duchesse éclata de rire en arrangeant les coussins de son divan.

— Vous êtes fou, seigneur don Fernand, renvoyer le duc de Tolède, le cousin du roi, le premier personnage du royaume, parce que tel est votre bon plaisir, et faire de vous autre chose que ce que vous êtes ! En vérité c'est trop plaisant !

— Madame, prenez-y garde; grâce à

vous, je sais ce que c'est que de tuer une femme !

— Eh! mon Dieu ! vous ne me tuerez point: vous savez que je ne me laisserais pas assassiner ainsi, moi qui ne suis point une Inès. Non, vous réfléchirez mûrement, et votre bon esprit vous montrera que rien n'est éternel dans ce monde. Je vous ai aimé, je ne vous aime plus, c'est un malheur; qu'y faire? nous séparer bons amis, nous oublier mutuellement et surtout ne nous revoir jamais. Vous avez votre route, j'ai la mienne; suivons les sans nous nuire et nous heurter, c'est la seule manière d'entendre la vie.

— Songez-y bien, madame, j'irai dévoiler notre commerce à tout Madrid !

— On ne vous croira pas. Quelle preuve en pouvez-vous donner?

— Eh bien ! je vous tuerai alors.

— Il ne fallait que vous montrer la route, à

ce qu'il paraît, et vous voulez décidément devenir *tueur de femmes* : vous en avez tué une par le fer, et l'autre par le chagrin ; encore une fois, vous avez assez de deux meurtres sur la conscience. Consolez-vous, c'est le meilleur parti à prendre.

— Inès! Inès! s'écria Fernand au milieu de ses sanglots.

— J'en conviens, elle valait mieux que moi pour un homme comme vous. Nous nous étions trompés, nous ne nous comprenions pas: vous, tout à vos terreurs, à votre ambition mesquine, à votre amour extravagant ; moi, dont les puissantes vues allaient bien au-delà de tout ce que vous supposiez : cela ne pouvait pas durer davantage. Maintenant, adieu, laissez-moi, notre explication est terminée, j'ai besoin de repos.

Fernand ne l'avait point écoutée. Tout entier à ses remords, à sa douleur, il pronon-

çait à chaque instant le nom d'Inès... Il se leva et sortit de l'appartement sans adresser un regard à celle qui venait de lui briser le cœur. Quand il eut fait quelques pas, il revint :

— Vous avez raison, madame la duchesse, dit-il, je ne vous tuerai point ; vous ne valez pas un coup de poignard !

. . . .

Pendant qu'il traversait l'antichambre, il entendit ouvrir les grands battans du vestibule; et l'officier de chambre annonça: Monseigneur le duc de Tolède.

— Pauvre duc ! murmura Fernand, il aura bien à souffrir !

Cette idée seule fit comprendre à Fernand qu'il n'aimait plus Luisita ; quand il n'y a plus de jalousie, c'est que la passion est bien morte.

Il rassembla ses papiers dans une cassette, et quitta l'hôtel d'Éboli pour n'y jamais rentrer.

VI.

LE CHATEAU DE SARRANA.

Quand on a beaucoup souffert, quand on a souffert surtout de ces chagrins qui font rougir l'amour-propre, il n'y a qu'un seul refuge: c'est la solitude. On éprouve le besoin de se retrouver avec soi-même, de rechercher jusqu'au fond de son âme les nobles pensées d'autrefois, et il faut bien du temps avant qu'on puisse se pardonner son propre malheur.

Ainsi était Fernand : dès qu'il eut quitté

Luisita, et qu'il se trouva seul dans la rue, il respira plus à l'aise, et se dirigea involontairement vers la petite maison qu'il avait habitée avec sa femme. Toutes les fenêtres en restaient fermées; nul ne l'avait fréquentée depuis. Un désespoir véritable s'empara de lui à cet aspect. Il aurait donné sa vie pour être encore l'homme obscur et heureux qui conduisit Inès à Madrid, deux ans auparavant, après l'avoir enlevée. Il s'assit sur un petit banc de pierre, la tête appuyée dans ses mains, et il interrogea ses souvenirs; il se représenta sa première entrevue avec Inès, sa première leçon, leur rougeur à tous les deux, les longues causeries du soir, les rendez-vous sous les jasmins parfumés et enivrans, leur promesse sacrée de s'aimer toujours, enfin la nuit où, fuyant la maison paternelle, Inès s'était confiée à sa foi, et l'avait accompagné près d'un petit autel de village, où un chanoine, le premier maître de Fernand, les avait

mariés, les journées de bonheur qui suivirent ce mariage, lorsque, retirés dans la Sierra et les chaumines qui l'entourent, ils n'avaient eu d'autre chagrin que la colère du marquis de Los Fuentes, apaisée bientôt par cette grande conciliatrice : la mort !

Le bonheur passé double les douleurs présentes. Fernand crut qu'il n'aurait pas la force de s'arracher de cette porte, il voulait y mourir ; bientôt une idée consolante se présenta à son imagination. Il songea à ce château de Sarrana premier témoin de son bonheur, et où reposait maintenant celle qu'il avait perdue. Il n'eut plus qu'un désir, celui de revoir ces lieux si chers, d'y finir dans la pénitence et les regrets une existence d'erreurs et de déceptions. Jetant un dernier coup d'œil sur Madrid, il se mit en route et arriva en peu de jours en Andalousie.

Le château triste et sombre se présenta à sa

vue au milieu des imposantes montagnes de la Sierra. Le silence le plus profond régnait à l'entour : les portes en étaient fermées, les ponts-levis attachés, et personne ne se montrait sur les remparts bâtis du temps des Maures, vaste crénelure où le lierre montait comme une tapisserie de deuil. Le valet de chambre de don Fernand agita la sonnette, les aboiemens d'un chien lui répondirent; et peu après, un vieux serviteur, vêtu de noir, entr'ouvrit le guichet pour demander qui était là.

Le maître, après s'être nommé, fut introduit, toujours avec le même silence : on le conduisit, selon ses ordres, à un appartement qu'il désigna; et lorsqu'il en tira la portière, il demeura ébloui.....

Cette grande pièce voûtée était tendue du haut en bas de velours noir, comme celle où Safira avait été exposée à Madrid. On aurait dit même qu'elle avait été transportée exprès en ce lieu. Au

milieu, sur une estrade, se voyait un cercueil recouvert de velours également noir, sur lequel l'écusson des Los Fuentes détachait son fond d'or et ses chevrons d'azur. Plus de deux cents candélabres dans lesquels brûlaient des torches de cire entouraient le cénotaphe.

Cette chambre ne différait de celle de Madrid, qu'en ce qu'elle avait un catafalque fermé au lieu d'un lit de parade, et qu'une coquetterie véritable semblait en avoir surveillé chaque détail. Ainsi un missel embaumé d'odeurs renouvelées chaque soir, suivant l'usage des grandes dames, était au pied du catafalque, des jasmins l'entouraient et ressortaient avec leurs blanches pétales sur cette noire tenture. Un petit épagneul était couché sur un coussin près d'un prie-Dieu. La chambre avait l'air d'être habitée... Il y avait une écharpe et une guitare près de la fenêtre.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, voilà donc

tout ce qui me reste d'elle! Pardonnez-moi, Seigneur, puisqu'elle m'a pardonné!

Il se releva et fit le tour du catafalque, frappant sa poitrine et répétant : Pardonnez-moi !

Dieu lui pardonna sans doute : la clémence est une vertu du ciel.

Il parcourut ainsi tout le château, ployant sous le faix de son désespoir, cherchant partout l'ombre adorée d'Inès, et ne trouvant qu'une vaste solitude. Il revint à la chapelle ardente et appela son intendant :

— Vasquez, dit-il à cet homme, lorsque dona Inès mourut, vous étiez seul en ce château pour la soigner... Je vous remercie de tous vos soins. Je vous écrivis alors, vous devez vous en souvenir, de conserver cette chambre dans l'état où elle est, jusqu'à mon retour. Aujourd'hui je vous ordonne de la laisser ainsi à perpétuité. Que ces cierges brûlent

toujours, que ces tentures couvrent les murailles, que tout garde ici un aspect de deuil. Maintenant laissez-moi seul et que personne n'entre sans être appelé.

Le majordome s'inclina et sortit.

— Seul, seul à jamais! continua Fernand en se parlant haut comme si quelqu'un pouvait l'entendre; depuis que tu m'as quitté, Inès, je n'ai pas eu un instant de repos! Bourrelé de remords, abreuvé de mépris, torturé de jalousie, j'ai tant souffert que je n'ai plus de courage! Ne prendras-tu pas pitié de moi, ne viendras-tu pas à mon aide?

Un baiser effleura ses cheveux, il crut que c'était une illusion et n'osa remuer de peur de la détruire.

— Tu m'entends donc, esprit céleste! tu es bien un ange.

— Non, Fernand, mais une femme qui t'aime, n'est-ce pas la même chose?

Elle avait raison; rien ne se ressemble davantage, surtout quand le malheur a épuré l'amour.

Don Fernand retourna la tête, Inès était derrière lui, vêtue de blanc, pâle comme un spectre, mais son regard étincelait, son cœur battait vivement, elle étendait ses bras vers lui : c'était bien Ines!

— Tu demandais grâce à Dieu, mon ami, je te l'apporte, ta grâce, et le bonheur de nos jeunes années, si tu veux oublier nos tourmens passés !

— C'est toi, ma bien-aimée! c'est toi, répétait-il, comment! tu vis encore? pourquoi m'avoir trompé? Oh! que j'ai souffert!

— Depuis que j'ai perdu ma pauvre Safira, Fernand, je n'eus plus d'amie! Tu m'avais ordonné d'être morte pour tout le monde, hors pour toi; j'ai compris plus tard que ma vie t'était à charge, et je suis morte pour toi

comme pour tout le monde en attendant le jour où tu me rappellerais : je savais qu'il arriverait, ce jour, et me voici! Mais je veillais sur toi, invisible à tous les yeux ; Vasquez, ton vieil intendant, connaissait seul mon existence. Te rappelles-tu ces fleurs que tu trouvais dans ta chambre : c'était moi qui les cueillais! Ce chapitre de l'Imitation ouvert sur ta table un matin où tu avais tant désespéré du ciel, c'est moi qui l'ai choisi pour te rappeler la miséricorde divine! Et ces accords de harpe, qui, la nuit, endormaient tes douleurs : c'était encore moi!

— Tu es bien ma Providence, à présent comme autrefois!

— Comme toujours! Fernand, pour une âme comme la mienne le dévoûment c'est la vie!

Pendant qu'elle l'entretenait ainsi, Fernand la regardait, l'admirait, l'écoutait avec délire :

elle passait sa main dans les cheveux de son mari, elle essuyait son front , elle caressait ses traits flétris : enfin tous ces enfantillages de l'amour qui le rendent la plus douce chose de la vie.

— Fernand, reprit-elle quand ils eurent repassé lentement chaque joie et chaque douleur de ce drame pénible, tu as ordonné que cette chapelle demeurât ainsi à perpétuité ; ce que tu croyais faire pour moi, tu dois le faire pour une autre victime : venons ici pleurer Safira et prier Dieu. Si elle ne s'était pas sacrifiée, à présent que l'autre t'a abandonné, tu serais seul, mon ami !

Fernand fléchit le genoux, et demanda de nouveau pardon à Inès... Il fonda une messe et des prières en expiation de son crime. Pendant un siècle encore, ses descendans observèrent pieusement ses volontés ; la chapelle ardente resta éclairée et entretenue. Ce ne fut qu 'à

l'invasion desFrançaisen Espagne que les cierges s'éteignirent avec la noble famille de Naxaras : son dernier rejeton fut tué à la bataille d'Ecija. Le château tombe en ruine, on le montre encore aux voyageurs; et il n'est pas un berger de la Sierra qui ne vous en raconte l'histoire, bien convaincu , d'ailleurs , qu'Inès n'est point morte encore, et qu'on l'entend souvent chanter la nuit sur le sommet des tours désertes.

LE SPHYNX DE LA COUR.

(1258.)

LE SPHYNX DE LA COUR.

La place du grand marché de Coventry recevait les derniers rayons d'un soleil de juin, le couvre-feu n'était pas encore sonné, les bourgeois prenaient le frais devant leurs portes. C'était à l'une de ces heures paisibles où le travail de l'artisan est suspendu, où le gazouillement des commères occupe seul la ville, comme la chanson d'une vieille nourrice berce l'enfant qui va s'endormir. Les auvents gothiques se fermaient; les revendeuses d'herbes,

abritées pendant le jour sous de mauvaises toiles au bas de la belle croix normande de ce marché, remportaient sur leur dos leur bagage printanier. Ces mille teintes rompues, produites, vers le soir, par le brouillard d'Angleterre, et dont Prout et Cattermole aiment à reproduire si souvent les effets dans leurs harmonieuses esquisses, se jouaient confusément aux angles de la grande place, dont elles enveloppaient, peu à peu, chaque arète gothique et chaque figure sculptée. Çà et là passaient et repassaient dans le marché des arbalétiers et des soldats, les uns aux armes de la ville, d'autres à celles de l'évêque ; car cette double hiérarchie s'était établie depuis fort long-temps, les expéditions de la Palestine et les débats fréquens des rois d'Angleterre avec la cour de Rome n'avaient fait que la consolider. Coventry, il faut le reconnaître, était déjà ville épiscopale sous Guillaume-le-

Conquérant; les évêques normands réunis, ayant refusé publiquement, sous ce prince, d'habiter les anciens chefs-lieux de leurs diocèses (sans doute parce qu'il leur fallait des villes riches qu'ils pussent facilement rançonner, comme faisaient les princes d'alors), avaient transporté leur résidence dans les cités les plus populeuses : c'est ainsi que Salisbury, Lincoln, Chester et Coventry étaient devenues des villes épiscopales.

Au premier coup d'œil, l'apparence de Coventry était loin de justifier de ces richesses que la fantaisie tyrannique d'un prince endetté ou l'ambition démesurée d'un évêque fastueux pouvait en attendre d'après la coutume. D'abord, au rebours d'une foule d'autres villes bâties sur des terrains royaux, et qui, pour devenir des communes libres à dater de Richard Ier, avaient été forcées de se racheter, à charge de rente annuelle pour le fisc, Co-

ventry s'étendait fière de ses murs et de ses douze portes, active, industrieuse, et devant tout à son labeur, se suffisant sans nul doute, ne fût-ce que par ses manufactures d'étoffes et de draps destinés au commerce du Levant; d'ailleurs les impôts et les subsides qu'on lui avait jusque-là demandés, n'excédaient pas ceux des autres villes du royaume. L'extérieur de ses places publiques et de ses maisons n'indiquait pas non plus qu'elle fût plus riche que les autres villes ses sœurs; sa population et sa milice étaient loin de valoir encore celles de Salisbury et de Lincoln. Mais il est bon de dire aussi que, d'après l'usage de certains rois d'Angleterre, qui déposaient secrètement en divers lieux le produit de leurs taxes ou de leurs économies, Coventry passait, à tort ou à raison, pour posséder en son hôtel-de-ville et dans quelques parties reculées de ses faubourgs des sommes considérables, sommes contestées,

fabuleuses, et telles que l'esprit aventureux de Richard dut en rêver pour la guerre chrétienne de la Palestine. Les cent mille marcs trouvés par Richard Ier à Salisbury préoccupèrent sans doute long-temps l'esprit de ses prédécesseurs, à voir les inventaires avides qu'ils se permirent de faire souvent dans les villes et places fortes. Les historiens, qui jugent que tout est licite chez les princes (et il n'en manque pas à cette période des expéditions de Palestine), donnent pour excuse à ces extorsions des monarques anglais leur besoin d'argent pour avoir des troupes. D'ailleurs ces mesures violentes tombaient principalement sur les juifs. Le massacre des Israélites d'York, que Richard toléra s'il ne l'ordonna pas, est assez fameux dans l'histoire d'Angleterre ; il rapporta des somme simmenses à Richard. Le fanatisme populaire encourageait d'autant plus ces actes royaux, que le peuple n'avait pas, comme les princes et les

barons, la facilité d'extorquer des quittances à main armée. Ainsi persécutés, chassés de Londres, de Lincoln, d'Edmondsbury, de Lynn de Stamford et de Norwich, les juifs, ces fatals banquiers de tous les États chrétiens dans les temps qui suivirent, n'en persistèrent pas moins à résider en Angleterre, où la cupidité seule les retenait et leur faisait braver des périls toujours nouveaux. Sous le règne de Henri III, dont la figure traversera cet épisode, ils prêtaient encore à cinquante et soixante pour cent, bien qu'un édit leur eût défendu de porter l'intérêt de leur argent à plus de quarante; taux qui semble déjà exorbitant, mais qu'ils élevaient en raison des périls auxquels ils étaient journellement exposés, et dont le moindre était l'insolvabilité des lords et des barons, leurs débiteurs. A l'époque de Jean-sans-Terre, les murs de Coventry avaient abrité quelque temps ces rois de l'usure : Coventry était donc

une ville bonne à visiter pour un monarque curieux d'y faire de l'or ; il pouvait s'y abattre d'un jour à l'autre comme un vautour. Peut-être qu'à l'instar des Israélites d'York, les juifs du règne précédent, tourmentés et lapidés à plusieurs reprises, y avaient enterré leurs espèces métalliques, ou bien ces maudits pouvaient-ils s'y voir rançonnés de nouveau sans crainte de sédition. La situation financière du roi Henri III, *le plus grand demandeur de subsides*, comme l'appelle un de ses historiens, devait donc, tôt ou tard, l'attirer dans cette ville. L'incapacité de ce prince et son amour pour les étrangers formèrent, comme on sait, les deux traits les plus saillans de son caractère. Ses profusions à ses favoris furent énormes comme ses impôts. Si ces vexations journalières, qui n'avaient pas même pour elles l'excuse ordinaire des croisades, mirent souvent le peuple anglais en état flagrant de ré-

volte contre son prince, la manière dont il faussa scandaleusement ses plus solennelles paroles, et l'arbitraire odieux de ses actes durent entretenir la résistance obstinée des lords. Aussi faut-il voir dans le surnom de *lâche*, que l'inexorable histoire donne à Henri III, une de ces flétrissures qui s'appliquent moins à l'imbécillité et à la mollesse qu'à la mauvaise foi et à la perfidie. Ce fut sans doute un règne épineux et difficile que celui de ce prince, un règne de transition, pour ainsi dire, et qui préparait dignement l'entrée à celui d'Édouard; mais outre que le peu de bien de ce règne est dû en réalité à la grande habileté de l'ambitieux Leicester, le foyer de la guerre civile entretenu soigneusement, une condescendance inouie pour les flatteurs, une brutalité de ressentiment que n'absout pas même celle de l'époque, des négociations continuellement nouées ou dénouées avec la France, un abus de toutes

choses et de tous droits, et enfin la violation solennelle des plus solennelles promesses, tout ce faisceau d'incroyables délits ne devait-il pas faire du nom de ce prince un nom ignominieux pour l'histoire? Fils de Jean-sans-Terre, il devait en recueillir l'héritage empoisonné.

En déroulant ainsi par avance le précis de ce règne, si remarquable par le seul fait du *mad parliament* (le parlement furieux ou enragé) qui s'assembla, le 11 juin 1258, dans la ville d'Oxford, nous ne pourrons être taxé d'exagération par nos lecteurs dans ce qui va suivre, surtout quand ils verront, par le peu de lignes qui forment la fin de cette histoire, qu'à Coventry même elle est devenue légende.

I.

Ce soir-là tout gazouillait donc, nous l'avons dit, par la ville.

D'abord, pour ce ramage, on pouvait s'en rapporter aux barbiers, qui n'avaient pas grande affaire en ces temps-là, parce qu'on portait les cheveux couverts d'armets ou de capuces de laine : il est vrai que la chevelure compliquée des femmes les occupait à défaut de celle des hommes. Puis venaient les tenanciers de l'évêque, allant en collecte à cette heure par toute la ville, suivis de dominicains et de franciscains, dont les ordres ne s'introduisirent en Angleterre que sous ce règne, et qui, de la rue où ils mendiaient pour leurs frères, se virent appelés bientôt dans les conseils privés du roi et de ses seigneurs.

A cette heure encore, on distinguait la jaquette blanche et verte de quelques fauconniers ou plutôt de garenniers de la couronne; car

les lois de sang relatives à la chasse, maintenues et sans cesse aggravées par les rois d'Angleterre, avaient été remises en vigueur. Ils rentraient balançant au bout de leurs gants de cuir grossier des gerfauts qu'ils avaient ramassés près des remparts, l'aile saignante de la fronde obscure d'un braconnier. La fontaine placée à l'angle de la place du marché, et qui a été détruite depuis, murmurait au milieu de ces bruits du soir, qu'un étranger ou un pèlerin aurait écoutés complaisamment.

La boutique de l'honorable tailleur Pippingtom, placée au beau milieu du grand marché, pouvait, entre autres, à bon droit, passer en ce moment pour une ruche d'abeilles, tant était grand le bourdonnement de ses vitres frêles, derrière lesquelles plusieurs personnages causaient, protégés en outre par un charmant rideau de clématites qui voilait leurs dignes visages aux passans. Sur le seuil se tenait pourtant mistress Pippingtom raccom-

modant elle-même un haut-de-chausses violet, et dans une immobilité si constante, qu'on l'aurait prise pour l'enseigne même de son mari. Le plus mince établi d'un *taylor* de nos jours, à Londres, mis en comparaison avec elui de maître Pippingtom en 1258, aurait certainement le dessus pour l'extérieur et l'apparence confortable de la façade; sans doute la fumée de l'âtre en serait moins incommode et moins épaisse: mais à cette époque, où le gaz n'était pas né, la boutique de Pippingtom n'en était pas moins instructive et amusante. D'abord il eût été difficile de mettre sous les yeux du lecteur la quantité prodigieuse de chausses, de casaques et de cottes dues à l'aiguille de Pippingtom, lequel n'avait cependant que deux apprentis. Non seulement l'honorable maître taillait lui-même pour la ville de Coventry d'admirables galverdines d'hommes d'armes, et des chemisettes d'archers à manches de mailles; mais encore le digne

homme, en sa qualité de tailleur du roi (charge que son père avait toujours tenu à grand honneur d'exercer à Coventry même, au lieu de se fixer à Londres), était renommé pour les manteaux de soie et d'hermine qu'il donnait aux lords: et, par ce mot *donner*, il faut entendre malheureusement l'expression réelle d'un cadeau, attendu que les lords et barons ne le payaient pas. Quant à mistress Pippingtom, exclusivement chargée des atours féminins, elle y déployait une coquetterie de science des plus rares, et qui lui faisait porter la tête aussi haut qu'une princesse ou un docteur. C'étaient chaque jour nouveaux raffinemens en fait de modes et somptuosités nouvelles. Non contente des chemisettes de taffetas, de satin ou de toile d'or boutonnées et fourrées de ratine d'Angleterre, pour préserver du froid en hiver, elle avait trouvé les réseaux de perles à coins de velours, les roses sur le busc, et les

sacs à fermoirs de pierreries. Ce génie inventif de mistress Pippingtom avait fait, on le pense bien, la base du contrat de son digne mari ; il lui parut propre à continuer la vogue de son enseigne héréditaire : *le Ciseau noir*. Mistress Catherine Pippingtom avait bien quarante-sept ans. Si les personnages pour lesquels travaillait ce couple intéressant n'eussent pas été sordides ou endettés, comme l'était la cour d'alors, évidemment la boutique de Pippingtom fût devenue un palais. Avenante encore et habile à réparer les outrages du temps, la femme du tailleur s'était principalement rendue utile à son sexe par une variété de fards et de drogues qu'elle composait elle-même ; car, à cette époque, la profession de maître-tailleur était loin d'être spéciale et exclusive. Le suc de limon, la mie de pain, l'eau d'amande de pêche et le lait d'ânesse sont encore cités par les historiens contemporains comme faisant partie de la toilette des dames de cour, qui tenaient à avoir

le teint lustré ; mistress Pippingtom y ajouta l'alun de roche passé à l'alambic, les roses, le vin et les poudres de Chypre. Abondamment fournie de tous ces hameçons de beauté, mistress Pippingtom s'était cependant trompée ; elle arrivait, hélas ! dans un siècle brutal où tous ces raffinemens ne servaient de rien, où la main de fer du chevalier brisait les perles d'un gant et la cordelière d'une tunique. Toutefois l'effervescence luxueuse qui signala dans quelques villes anglaises la suite des premières croisades, l'avait servie. Elle seule pompait toute la gloire et le renom de Pippingtom.

Le tailleur, au demeurant, n'était qu'un misérable petit être. Né chétif, bossu, et curieux à l'excès, Pippingtom n'apportait au monde qu'une seule bonne qualité, la soumission. Il était en tout l'humble vassal et l'admirateur de mistress Catherine, sa femme. Se reposant sur elle du soin de la fabrication, il

avait concentré son maigre génie dans le plus impérieux de ses instincts : il s'était prescrit la curiosité comme un besoin d'exercice. Les jambes croisées en ciseau sur sa planche journalière, il cousait et taillait machinalement, sans plaisir et à toute heure du jour, obéissant à sa femme comme le dernier apprenti, et laissant errer sa pensée toujours loin de son ouvrage et de ses étoffes.

Un jour qu'il y avait foule à l'audience du shériff Baxter, à Coventry, Pippingtom se tenait debout, huché sur une chaise au grand déplaisir des spectateurs qui demeuraient derrière lui, et dont il avait l'air de ne se soucier aucunement. On lui criait vainement de toutes parts : *Assis ! assis !* Le distrait Pippingtom, absorbé sans doute dans quelque contemplation profonde, demeurait toujours dans cette position. Enfin, et comme il se tenait toujours debout, quelques obstinés le signalèrent à la

vindicte du shériff lui-même : — « Laissez debout le pauvre diable, dit celui-ci ; ne voyez-vous pas que c'est un tailleur qui se repose ? »

Maigre comme un chat de sacristie, il était chargé des courses d'affaires, des recouvremens et des poursuites. La curiosité donnait alors des jambes à Pipping (c'était là son petit nom, et, en vérité, il était bien baptisé !) (1) : il s'ingéniait en mille façons pour savoir d'avance comment telle ou telle dette finirait. Le plus souvent, hélas ! c'était sur l'échine imprudente du pauvre Pippingtom que les débiteurs signaient leur reconnaissance. Il n'en était pas moins un grand buveur d'hydromel et un gai conteur ; il ne manquait pas même d'un certain talent sur la basse de viole. Sa curiosité le rendait enfin, dans l'occasion, entreprenant et même téméraire. Tel était le digne maître

---

(1) *Pipping*, curieux.

Pippingtom, le premier et le plus vertueux tailleur de Coventry.

Un troisième personnage ne semblait demeurer dans la boutique du tailleur que pour former un contraste frappant, par son air de taciturnité et d'importance, avec le bavardage de Pipping le questionneur. Celui-là était voûté par le grand âge, son front était chauve et sillonné de rides profondes; il avait encore les allures d'un homme de guerre, et portait la barbe tailladée en croissant. C'était le bonhomme Ranulfe, tavernier et maître du *Léopard d'or*, auberge qui faisait face à la maison de Pippingtom. Maître Pippingtom et le sérieux Ranulfe se convenaient assez, l'aubergiste, parce qu'il était toujours silencieux, ou n'ouvrait la bouche qu'à bon escient; le tailleur, parce qu'il trouvait un motif perpétuel de conversation et de curiosité dans les réticences de Ranulfe. En ce moment même, il venait de

presser inutilement le tavernier de questions oiseuses.

— De sorte que vous ne voulez rien nous apprendre, Ranulfe? C'est dommage, en ce cas, que vous ne puissiez pas aussi nous mettre un bandeau sur les yeux; car je vous affirme, moi, avoir vu hier, à la lune, le comte de Leicester qui sortait de votre taverne à deux heures de nuit...

— Et quand cela serait? reprit l'aubergiste mécontent. Ranulfe, vieil écuyer de Richard, ne peut-il causer dans sa taverne avec Simon de Montfort, comte de Leicester?

— Je ne dis pas, maître, reprit Pipping en coupant son fil avec ses dents; mais à deux heures de nuit et en compagnie de barons armés!... D'abord, sachez que, les voyant en armes, je m'étais figuré qu'ils venaient pour vous arrêter, et j'en voulais référer à ce digne Hugues Baxter, le shériff, qui est mon parent;

mais quand j'ai vu que vous étiez de bon accord avec eux...

— Et comment as-tu vu cela, singe curieux? Il faudrait que tu fusses entré dans la salle basse, et la porte en était close. J'en avais les clés à mon trousseau...

— Oui, mais par la trappe du cellier... Vous deviez au moins ne pas être assez distrait pour m'y laisser entre deux tonneaux de votre dernier vin de Syracuse, digne Ranulfe. J'étais, je le sais, en bonne compagnie; mais je n'ai pu en sortir que ce matin, quand votre sommelier m'a ouvert et que vous dormiez encore... J'ai passé là une jolie nuit!

— Et tu as entendu ce qui se disait dans la salle?

— Je n'ai rien entendu, excellent Ranulfe, d'autant que vos gens armés de cette nuit parlaient comme des rats qui tiennent conseil. Par exemple, à l'aide du trou que j'avais fait dans

votre trappe avec mon poinçon de maître-tailleur, je les ai vus là... comme je vous vois... Mais cela ne m'a pas servi davantage, attendu qu'ils avaient tous rabattu la visière de leur casque. Le seul que j'aie reconnu, c'est le comte de Leicester ; et cela par une bonne raison : il portait un manteau coupé par moi...

— Ecoute bien ceci, Pipping, dit le vieux Ranulfe se levant tout d'un coup et frappant d'un poing robuste l'établi du pauvre tailleur, de telle sorte, que chaque planche en trembla ; écoute et retiens ce que je m'en vais te dire. Tu sais que je parle peu, mais bien. S'il t'arrive jamais d'épier ce qui se passe chez moi, ou même d'y entrer; aurais-tu reçu le matin même sur l'épaule le coup d'épée qui fait un chevalier d'un bâtard, je te suspends comme un chat pelé en guise d'enseigne à ma porte. Ceci soit dit entre nous une bonne fois, cher Pipping.

Pipping jugea prudent de ne répondre que par le silence à cette sortie quelque peu vive du vieux tavernier. Il pensa que Ranulfe était sans doute le dépositaire de quelque secret important, et en homme curieux il se promit de lui en arracher la confidence. L'instant eût été fort mal choisi, car maître Ranulfe roulait sa moustache entre ses doigts et rebouclait ses genouillères d'un air de mauvaise humeur. Heureusement qu'un bol de muscadine apporté avec trois gobelets par mistress Pippingtom, qui avait disparu quelques minutes dans l'arrière-boutique, dissipa bien vite le nuage élevé entre le tavernier et le tailleur. L'épouse de Pipping prit texte de ce petit incident pour gourmander son mari.

— Au lieu de rester ainsi les bras croisés, vous feriez bien mieux, monsieur Pipping, de finir le pourpoint de ce jeune homme. Vous

n'ignorez pas qu'il l'a demandé sans aucun délai pour ce soir.

— Qu'il s'en aille au diable avec son pourpoint! dit Pipping. Voilà bien cinq fois qu'il m'en fait changer le dessin et les échancrures, sans compter qu'il veut qu'on lui parfume ses manches avec de l'iris et qu'on lui brode le chiffre G à l'intérieur sur le côté gauche. Le plaisant page que voilà !

— N'en dites pas de mal, Pipping; il vous a sauvé d'un fier coup de poing le jour de la révolte contre le shériff, quand ce digne magistrat, votre parent, lisait le tableau des nouvelles taxes.... Quant à moi, je l'aime, ce gentilhomme. Ne l'appelez-vous point Arthur?

— Sir Arthur, dit le tailleur, c'est le seul nom qu'il nous ait dit. Trouvez-vous cela un nom, Ranulfe?

Le tavernier sourit, mais ne répondit pas. Mistress Pippingtom, qui lampait elle-même,

en maîtresse femme qu'elle était, quelques gouttes d'hydromel, fit signe à l'un des apprentis de déployer un paquet lié d'un ruban vert. Cela fait, chacun put admirer une robe bordée de zibeline magnifique, et couverte de beaux compartimens en losanges sur fond noir et or. En montrant elle-même au tavernier son voisin ce bel ouvrage de patience et de recherche, la femme du tailleur ne put se défendre d'un *hum!* de satifaction. Elle prit la robe et la plaça sur un triangle à pied de fer, car en ce temps l'usage du *mannequin* n'était pas encore connu des tailleurs.

— Une robe de princesse! ni plus, ni moins, comme vous le pouvez voir. La reine Bérengère elle-même n'en a pas eu pendant sa vie, de mieux taillée... Et dire qu'elle serait mille fois mieux encore, si elle était moins montante! Mais notre nouvelle pratique le veut ainsi. La poitrine couverte comme

celle d'une abbesse, a-t-elle dit, et la zibeline tombante à cacher les pieds. Voilà une singulière humeur de grande dame! Qu'en dites-vous?

— Elle va à la cour ?

— Elle y assistait au dernier tournoi de sa majesté, mais à peine lui voyait-on le bout du menton ; son voile attaché à son toquet d'or la serrait comme la visière d'un homme d'armes...

— Il faut qu'elle soit bossue, dit Pipping.

— Ou boiteuse, continua-t-il, voyant que Ranulfe ne répondait pas.

— Elle est plus belle et plus droite que le plus beau lis de l'abbaye de Lincoln, reprit mistress Pipping.

— Son nom, ma petite femme?

—Vous êtes trop curieux; d'ailleurs, je ne le sais pas... Elle demeure à quelques pas du

marché, et n'habite la ville que depuis deux semaines.

— Vivat, cria Pipping, j'ai fini le pourpoint de sir Arthur ! Pourvu qu'il me soit payé !

— Amen ! fit Ranulfe, mais les chevaliers ne sont pas des lords.

— Holà ! là ! arrêtez-le ! Holà ! interrompirent les apprentis du tailleur, qui se trouvalent placés en dehors de la boutique. Saisissez-le par la bride et maintenez-le ! Voici son cavalier qui revient !

Ces cris s'adressaient à quelques bourgeois plus effarouchés mille fois que le cheval impatient qu'ils entouraient, beau cheval barbe, qui venait de démonter rudement son cavalier à quelques pas de la croix du grand marché. Jamais peut-être de mémoire de bourgeois, à Coventry, un plus bel animal ne s'était offert à l'examen des connaisseurs. La poitrine ou-

verte, le cou mollement voûté comme un arc à demi teudu, il creusait alors tranquillement du pied le terrain sablé du vieux marché, épuisé de fatigue comme un fuyard après une course qui n'a abouti qu'à le faire prendre. Sa grande selle brodée d'hermine était couverte de poussière, et ses rênes violettes traînaient à moitié rompues. Un cercle étroit, formé par la foule autour de l'animal fougueux, prévenait toute tentative nouvelle de fuite.

A quelque distance du cheval, d'autres curieux entouraient le cavalier. Sa chute avait bossué sa cuirasse d'une façon lamentable; ses éperons avaient déchiré sa tunique de belle étoffe brodée. Son costume seul, à bien l'examiner, était le costume le plus incommode de la terre et le plus défavorable aux besoins de l'équitation. Il consistait dans une longue robe à grands plis, avec une épée droite, encore plus longue, qui venait battre incessamment

près l'étrier ; ses souliers à longue poulaine, recouverts de mailles, excitaient aussi avec trop d'opiniâtreté le flanc inquiet de sa monture. Évidemment le cavalier démonté ne pouvait être qu'un seigneur de la cour, un baron ou un noble en partie de chasse ; car à son gantelet droit pendait encore le bout de la petite chaîne argentée à laquelle était rivé le faucon dressé à cet exercice. Pippingtom, qui se tenait comme tous les autres bourgeois un peu considérables sur le pas de sa boutique, sans se déranger le moins du monde, ayant fort bien reconnu dans l'écuyer malencontreux un grand seigneur de la cour, pensa qu'il était de son devoir de lui apporter un verre d'hypocras. Mais quand le petit tailleur s'approcha de lui en fendant la foule avec son gobelet d'étain, il trouva le cavalier remis sur pied, et rajustant les rênes de son palefroi, comme s'il allait se remettre en selle.....

Le cavalier exécuta en effet ce mouvement avec une élégance et une agilité remarquables, mais ce fut seulement alors qu'il s'aperçut que son faucon avait disparu; car il siffla vainement : *Hannor !* par toute la place du marché, en voyant que la chaînette de l'oiseau était brisée....

C'était un personnage de haute stature et de figure assez belle. Son teint était basané comme celui d'un Italien, ses manières hautes, son sourire méprisant. Il avait la taille élégante et les cheveux longs. Une large balafre lui traversait la joue gauche; et malgré le soin qu'il avait pris de laisser monter sa barbe jusqu'à cette cicatrice, elle apparaissait encore visiblement. Le nom de cet homme était inconnu à la foule; Pippingtom, Ranulfe et le shériff de Conventry l'auraient peut-être seuls prononcé. Les bourgeois ne pouvaient voir en lui qu'un seigneur ordinaire; et cependant à

lui seul, depuis quelque temps, cet homme gouvernait l'État, car il gouvernait le roi. Le règne de Henri III, nous l'avons dit, fut le règne des favoris; est-il besoin de rappeler l'extrême fortune et l'extrême disgrâce de Hubert de Burgh? Hâtons-nous de le dire pourtant, ce fut surtout parmi les étrangers venus à sa cour que Henri III se choisit des créatures. Les croisades et les démêlés fréquens avec la cour de Rome rejetaient bon nombre d'Italiens en Angleterre; la seule ambassade du cardinal Gualo, légat du pape Honorius, avait amené, près de Henri III, celui dont nous parlons. Dionigi Murano, écuyer venu à la suite de monseigneur Gualo le cardinal, plut bien vite à Henri III par une grande facilité d'esprit, une complaisance servile, un amour effréné du vin et du jeu. Non-seulement il maniait les chevaux comme un maître et docteur en cette science, mais en-

core il prenait plaisir à s'attaquer aux plus rétifs et aux plus mutins. Si, dans la scène qui venait de se passer sous les yeux des bourgeois du grand marché, on pouvait l'accuser d'une grande présomption dans ses forces, du moins sa chute n'avait-elle été que le fruit d'un accident et non d'une maladresse. La corde de l'arbalète d'un archer, détendue avec fracas à deux pas de lui, avait fait partir inopinément son palefroi...

Comme Hubert de Burgh, il ne s'était acquis, disait-on, l'affection de Henri que par un charme magique. Comme Hubert encore, la superstition populaire l'accusait d'avoir dérobé, dans le trésor royal, un talisman qui le rendait invulnérable. Sa brutalité et le profond mépris qu'il avait pour les femmes égalaient au moins son adresse. A la suite de cet Italien, qui succéda ainsi bien obscurément à Hubert de Burgh et qui domina quelque temps le lâche

Henri III, se groupèrent sans doute bien d'autres noms que les chroniqueurs ne se donnèrent pas la peine de conserver; cet oubli ne provient que d'une chose: c'est qu'à l'exception d'Hubert de Burgh, les autres conseillers serviles du monarque n'étaient pas nés sur le sol anglais. Henri III avait créé d'abord cet Italien son grand-écuyer, puis il le nomma lord, comte de Lincoln, et justicier de sa justice privée; de la sorte, il ne quittait plus sa personne royale, et favorisait ses vices, accoutumé à servir l'une et à mettre les autres à l'abri de toute loi.

Pendant que la populace de Coventry l'observait faisant volter avec grâce son cheval à droite et à gauche, au grand effroi de la plupart de ces honnnêtes gens, on entendit sur la place le trot d'un autre cheval arrivant sans doute par la porte d'Oxford; celui-là, maigre et mal harnaché, était couvert de sueur, et

pourtant le jeune homme qui le montait l'aiguillonnait encore de l'éperon. Dionigi Murano s'arrêta tout court à cette vue, non qu'il reconnût la physionomie du jeune homme; mais le nouvel arrivant portait triomphalement à son poing *Hannor*, le faucon perdu. Au sifflement de Dionigi, l'oiseau fit un effort visible ; et se dégageant des doigts qui voulaient le retenir, s'en fut s'abattre sur le gant de son ancien maître.

— M'expliquerez-vous, sir Arthur, comment il se fait que le faucon de sa majesté se soit ainsi perché sur votre manche?

— Quand vous m'aurez expliqué, milord, reprit le nouveau venu avec un sourire d'ironie et en se découvrant, comment le premier cavalier d'Angleterre, le comte Dionigi Murano, grand-écuyer, vient de se laisser choir au milieu du marché de Coventry...

Il ajouta :

— Il faut que le cheval des écuries de sa majesté, que vous montez, soit moins docile, je le vois, que son faucon.

Le comte Dionigi Murano lança un regard courroucé à sir Arthur.

— Croyez-moi, dit-il, tirons-nous de ces bourgeois qui nous regardent, et conduisez-moi, sir Arthur, jusqu'à l'hôtel-de-ville.

— Soit, milord; aussi bien, c'est mon chemin.

Et tous deux remirent leurs coursiers au pas. Celui du comte hennit d'abord et leva la tête d'un air orgueilleux en se voyant côtoyé par l'humble monture du jeune homme; mais en cela il ne ressemblait guère à son maître, qui trouvait charmant de se donner ainsi un page improvisé pour échapper aux regards curieux de la foule.

— Le roi serait-il ici? demanda sir Arthur avec quelque trouble.

— Qui peut vous le faire penser? reprit Dionigi d'un air assuré. L'écuyer du roi n'est-il pas aussi le justicier de sa majesté, et ne puis-je...

— Parfaitement, milord, dit Arthur craignant de s'être trahi ; seulement, comme on ne vous voit guère l'un sans l'autre... Mon Dieu! le beau cheval barbe, continua-t-il; mais, d'après ce que je viens de voir, vous faites bien de ne pas le faire monter au roi...

— Il vient de nous être donné d'hier seulement par l'évêque de Valence, Guillaume, l'oncle de la reine... le roi de Castille le lui avait envoyé. C'est bien à la fois la créature la plus parfaite et la plus rétive... et sans cet imbécile d'archer...

— Ce sont des disgrâces qui arrivent au meilleur écuyer, milord. En effet, dit Arthur en se penchant, il a la poitrine large, la croupe

vigoureuse et le poil noir ; Dieu me pardonne ! sans une tache de blanc...

— D'une force à soulever en l'air trois archers, d'une agilité à vaincre une antilope.

— Ainsi, vous n'êtes en cette ville que pour promener les chevaux de sa majesté?

— Pas autre chose. L'Angleterre est si tranquille ! Mais vous, sir Arthur, qu'avez-vous à faire de cette valise à l'arçon de votre selle?

— Elle contient ma Bible, milord, dit le jeune homme après quelque hésitation.

— Par les plaies du Christ! elle est bien volumineuse. Le bienheureux martyr Thomas Becket n'en avait pas de plus ample.

Arthur fronça le sourcil à ce dernier nom.

Murano reprit :

—Nous voici, je crois, arrivés à l'hôtel-

de-ville. Nous nous reverrons, n'est-ce pas, sir Arthur ?

— Je ne viens ici que pour une nuit, milord.

— Dans une nuit, il peut se faire bien des choses.

— Je pense comme votre seigneurie.

Dionigi Murano sauta de cheval et fut reçu par un valet portant une torche de cire, car la nuit baissait.

Il souhaita le bonsoir à Arthur, croyant sans doute qu'il allait continuer sa route dans la même direction. Mais le jeune homme fit tourner bride assez brusquement à son cheval, et revint frapper aux vitres du petit tailleur.

— Mon pourpoint et ma cape, maître Pipping !

Pipping habilla le jeune homme d'un air à la fois curieux et empressé. Mistress Pipping

l'aida dans cette fonction, mais le chevalier ne faisait pas même attention à son costume.

Tirant le tavernier Ranulfe à l'écart, sir Arthur lui demanda quelles gens il attendait à souper pour cette nuit.

-- Les mêmes qu'hier, chevalier. Vous leur avez bien manqué.

— Le comte de Montfort vous a-t-il écrit comme d'habitude, maître Ranulfe?

Le tavernier inclina la tête, et montra au jeune homme, en preuve de ce qu'il avançait, une lettre qu'un messager venait de lui apporter à l'instant.

— Est-ce bien Simon de Leicester, comte de Montfort, qui a écrit ceci, Ranulfe?

— J'en ai l'assurance, chevalier, voyez au bas sa signature...

— Eh bien! Ranulfe, c'est moi qui vous le dis, afin que vous l'en préveniez, ce n'est pas

Simon de Leicester qui vous a tracé ces lignes. Maître Ranulfe, ce n'est ni le comte de Montfort ni moi que vous recevrez ce soir. Cette écriture-ci, maître, est celle de Henri III, roi d'Angleterre !

Il remonta brusquement sur son cheval et partit.

II.

A peine le jeune homme avait-il regardé ses nouveaux habits. Cependant Pippingtom y avait mis un grand soin. La couleur en était fauve, l'hermine riche et délicate ; et certes, il fallait que sir Arthur fût étrangement préoccupé pour n'en pas admirer les longues manches échancrées et nouées de fils d'or. Pippingtom, en le voyant partir si rapidement, avait poussé un profond soupir, en songeant peut-être qu'il ne serait jamais payé.

La mélancolie du petit tailleur était réelle ce

soir-là, car dans quelques heures il allait quitter lui-même Coventry afin de se rendre à Londres pour diverses commandes. Pipping réfléchissait non-seulement qu'il laissait un drame singulier et intéressant pour lui, bien qu'il ne l'eût encore entrevu que par un trou fait au cellier de l'aubergiste avec son poinçon; mais il avait conçu encore une grande inquiétude des dernières paroles de sir Arthur à maître Ranulfe, paroles que sa curiosité n'avait eu garde de laisser tomber à terre et qui avaient été prononcées avec tant d'assurance, qu'elles pouvaient vraiment lui donner à croire que le roi en personne était à cette heure dans Coventry. A la lueur de sa petite lampe, il additionnait alors le mémoire qu'il se proposait de porter lui-même à Londres aux pieds de sa très gracieuse majesté; formidable armée de chiffres dont le total devait faire froncer l'œil de Henri, car il ne datait pas moins que

de six années de règne. Pipping avait mis à la rédaction de ce mémoire une grande coquetterie de style, il avait eu recours aux formules les plus respectueuses de l'étiquette; enfin, pour mettre le comble à cette pièce d'éloquence, il l'avait soumise aux judicieux conseils de son parent Hugues Baxter, shériff de Coventry. Il se désolait donc intérieurement d'avoir écouté les derniers mots de sir Arthur à l'aubergiste ; il en était visiblement agité, si bien qu'il s'en fut trouver Hugues Baxter qui le regarda comme un fou, lui affirma que Coventry n'avait pas l'insigne honneur de posséder le roi d'Angleterre, et lui conseilla enfin de prendre en toute sécurité la route de Londres avec son mémoire. Pour parer aux événemens contraires, l'intelligent Pipping lui en remit toutefois un second exemplaire, écrit en entier de la main de mistress Pipping, et qu'il lui recommanda en cas de visite royale,

comme à son plus proche parent et intéressé, puis il prit incontinent le chemin de Londres sur sa vieille mule espagnole.

Cependant Arthur, après avoir longé quelques rues en mettant son cheval au pas, comme pour amortir le bruit de sa course, descendit bientôt devant une maison dont les formes rappelaient l'architecture normande qui avait commencé à s'introduire en Angleterre sous Guillaume-le-Conquérant. Située au milieu même du quartier des juifs, elle recevait alors quelques rayons obliques de la lune sur une de ses tourelles aux bourrelets noirâtres. Des écussons de pierre presque effacés par le temps, une cour vaste où le pavé voyait pousser l'herbe, des arcades silencieuses et que ne troublait jamais aucun pas, tout semblait concourir à accréditer les bruits mystérieux que la superstition de ces temps avait publiés sur cette retraite, consacrée sous Jean Sans-Terre

à la fonte des monnaies. Silencieuse et triste, cette maison ne pouvait guère attirer autour d'elle les regards des curieux ; Arthur, qui en avait la clé, ne tarda pas à pousser sa première grille...

Après avoir attaché son cheval à l'un des anneaux rouillés de la cour, il monta précipitamment les degrés d'un escalier à vis, et se trouva bientôt dans une chambre close et parfumée, où brûlaient dans un vase quelques morceaux de bois de cèdre.

Cette pièce, dont la muraille était couverte de hérons d'argent et de figures hiéroglyphiques, formait vers le milieu un renfoncement à demi fermé, comme une niche très haute, par un rideau derrière lequel une lampe scintillait. Arthur, ayant tiré vivement ce rideau, put voir une femme agenouillée sur un prie-Dieu devant un reliquaire doré.

— Georgina !

Celle qui priait sans doute retourna la tête à ce nom. Comme Édith au col de cygne, elle mit dans ce mouvement un charme incomparable de grâce et de lenteur ; car elle avait reconnu la voix qui l'appelait, et cependant sa pâleur était réelle.

— Vous à Coventry, Arthur !

— Depuis une heure, Georgina. Il fallait que je vous visse, il le fallait, et je suis parti.

— Parti d'Oxford ? parti ce matin ? Mon Dieu ! que vous est-il arrivé ?

— Il m'est arrivé ceci, milady, que je vous aime et vous révère autant que la Vierge que vous priez là, et cela depuis trois mois. Or voici deux semaines que vous avez quitté Londres. Vous êtes venue de mon libre consentement, je le sais, vous cacher à Coventry. A qui vous cachiez-vous, Georgina? c'est votre secret. Je ne suis qu'un simple chevalier, cela

est vrai, mais je vous aime. Milady, vous en trouverez de plus dorés, de plus mielleux, de plus beaux, mais vous n'en trouverez pas un chez qui la haine et l'amour aillent plus vite. Quand ces lèvres ont dit : J'aime, c'est la vie d'un homme qu'elles vous offrent ; quand elles disent : Je hais, c'est la vie d'un homme qu'il leur faut.

— Douteriez-vous de moi, mon ami?

— Autant que de la fortune. Veuve d'un lord, la comtesse Georgina de Brus doit-être convoitée par des lords, je le sais bien. Qu'ils y prennent garde, les insolens et les débauchés! L'esprit de vertige de Henri Ier l'usurpateur, sa force infâme et sa puissance infernale à accomplir tout ce qui était crime et péché, peut bien être une tradition de nos pères ; mais on ne voit pas deux fois Satan ou Bélial couronné. Pardonnez, milady, ne parlons pas

de ces choses. Je vous trouve l'air pâle et chagrin.

— Comme vous voilà beau, et que ce costume vous sied!

— C'est mon habit de noces. Je suis venu ici pour un mariage.

— Pour un mariage! Plaisantez-vous, sir Arthur?

— Pour un mariage, Georgina. Ne riez point. Ceci n'est pas une idée qui me soit venue d'hier; ce n'est point, milady, un de ces projets que la vapeur du vin de Chypre fait monter au cerveau comme une nuée confuse: cela est résolu chez moi, milady, cela est, cela sera.

— Je saurai du moins, dit la comtesse (elle avait les lèvres plus pâles), le nom de la fiancée?

— La fiancée, milady, c'est la noble comtesse Georgina de Brus. L'époux, c'est moi,

sir Arthur Becket, simple chevalier à la cour du roi Henri III, neveu d'un archevêque et d'un prince de l'Église traîtreusement assassiné !

— Dites neveu d'un saint, d'un martyr ! et vous direz vrai, Arthur. Voilà donc ce secret que vous cachiez à tous les yeux avec tant de soin, voilà donc cette noblesse et ce blason que vous n'avez pas voulu porter jusqu'ici ; mais dites, Arthur, dites pourquoi ? Le neveu d'un saint, d'un martyr ! Mais il y avait là, Arthur, de quoi confondre tous ces seigneurs étrangers que la cour d'Angleterre nourrit, tous ces parvenus insolens que le roi Henri III a faits justiciers et comtes ; il y avait de quoi me faire excuser et applaudir par les Pembroke, les Roger Bigod, les Humfrey Bohun, et les puissans comtes de Warwick et de Leicester ! Mais, aveugle enfant, pourquoi n'avoir point proclamé cela tout haut et solennellement par toute

la ville? Mes oncles attardés en ce moment en Écosse en auraient écrit au roi d'Angleterre... et le roi...

— Vrai Dieu! milady, interrompit Arthur, ne me parlez point du roi. Parce que vous êtes de la cour, vous ignorez le tyran; parce que vous êtes de la ménagerie, vous vous façonnez au tigre. Si je n'ai point avoué ou porté jusqu'ici ce nom de Becket, milady, c'est qu'il ne me le fallait porter qu'avec une étoile de sang au front, ce nom de martyr; et, grâce à Dieu, le temps étant accompli où je m'en vais la mériter, je viens, milady, vous demander votre main.

— Que voulez-vous dire par ces paroles? Arthur, je le vois, le mauvais esprit vous assiége.

— Je vous demande de me donner votre main!

— Et je vous la donne, Arthur, ô mon

bien-aimé! ma vie! A toi, que tu doives fléchir ou te relever dans ce que tu tentes, à toi! toujours à toi! car je n'ai aimé que par toi!

Georgina, dont les pleurs avaient involontairement coulé, et dont la surprise où l'avait jetée cette scène égalait au moins l'inquiétude, Georgina sentit bien que le jeune homme avait un secret; elle se hâta de dégrafer le pourpoint d'Arthur, tant la respiration du chevalier était gênée, tant sa poitrine se gonflait comme la voile d'un navire battu du vent.

— Vous ne m'avez pas tout dit, Arthur. Oh non! vous ne m'avez pas tout dit. Vous me cachez quelque chose. Mon ami, reprit-elle avec une singulière douceur, je veux bien obéir à votre volonté, mais pourquoi me cacher obstinément vos secrets? Voyons... maintenant surtout, que je vais être votre femme?...

— C'est le fouet de votre lévrier, Georgina?

— Le mien, je pense ; mon vieil Eustache l'aura jeté là.

— Il est malheureux, milady, que ce fouet ait pour armes une croix cantonnée de quatre perles. Ce ne sont pas là vos armoiries?

— Vous me faites frémir, Arthur ! de quel ton dites-vous cela?

— Du ton d'un homme qui sait que les seuls fouets de chasse du roi d'Angleterre sont marqués de ce poinçon.

— Je ne l'avais pas examiné, tant il ressemblait au mien, reprit-elle avec un accent qui ne pouvait être que celui de la vérité. Ce matin j'ai rencontré hors des remparts un cavalier, il a ramassé mon fouet qui tombait, et l'aura sans doute échangé par mégarde contre le sien.

— Qu'il soit donc brisé comme tout ce qui

vient des Plantagenet ; brisé comme la baguette royale qui salit tout ce qu'elle touche ; brisé comme le sera, tôt ou tard, le bras de celui qui l'a porté !

Et il rompit le fouet sur son genou, et le fit voler en éclats.

La comtesse s'en fut se jeter en larmes à son cou :

— Arthur ! Arthur ! ne me rappelle pas de mauvais présages. J'ai trouvé ce matin, par les rues de la ville, un faiseur de prédictions, un devin, qui venait, je crois, de Pomfret ; je l'ai trouvé, non dans la foule qu'il venait de quitter, mais à l'écart : il m'a prophétisé ta mort en rimes barbares et grossières.

— Cet homme a dit vrai, bien-aimée. Je vais mourir.

— Toi ! dis bien plutôt qu'il a menti par sa gorge, l'imposteur qui tentait Dieu ! Tu vivras, Arthur, tu vivras pour le cœur sincère

qui t'aime! tu vivras pour me voir perpétuellement aimante, ivre de toi, que j'ai choisi parce que tu es non-seulement jeune et beau, mais que ton ame est encore plus blanche que le lis, plus riche en vrais trésors que la Palestine qu'ils s'en vont chercher si loin! Ne te souvient-il plus des térébinthes embaumés de notre jardin de Lincoln, quand la lune azurait chaque fleur à nos calmes rendez-vous? Hélas! hélas! nous étions alors heureux, parce que nous avions choisi l'ombre; aujourd'hui que la fortune de ma famille m'a entraînée à la cour, ces amours, si discrets et si doux, ont trouvé des espions.

— Des espions, Georgina! et qui oserait?

— Le roi ose tout. Aujourd'hui, c'est un marchand qui va par les rues et vous interroge; demain, un billet; un autre jour, Arthur, quelque vieille qui me parlera dans l'église! A Londres, vois-tu bien, la vie m'était

devenue insupportable : ici, dans ce vieux et solitaire refuge, je puis enfin te dire et combien je t'aime et combien je te redoute ; combien je hais surtout cette cour, et quel bonheur ce me sera de porter ton nom !

Arthur ne répondit pas d'abord ; mais il s'approcha du prie-Dieu de la comtesse, où ils inclinèrent tous deux les genoux en joignant leurs mains dans une douce sympathie de tristesse.

— Et maintenant bénis-moi, chère et triste fiancée, dit en se levant le jeune homme ; je ne t'ai point trompée, je suis venu ici pour mourir. Henri d'Angleterre est en cette ville, et c'est Dieu qui nous l'envoie. Il vient ici, le digne prince, avec Murano son favori, caché comme un mendiant sous le manteau ; il y vient pour s'y faire rendre des comptes par le shériff, établir des taxes, dresser des gibets. Les juifs ne le contentent plus, je le sais, il lui faut du

sang chrétien. C'est peu des vingt mille marcs d'argent exigés de leur tribu, et dont le vieil Aaron d'York a payé, pour sa part, quatre mille : Henri veut que ses flatteurs aient mieux, il leur réserve le supplice de leurs censeurs ; mais si le lâche a bouclé sa cuirasse sous son pourpoint afin de ne pas être frappé, si le fils de Jean-sans-Terre est venu ici pour demeurer invisible à tous, croyez, Georgina, que nous avons des armes trop sûres pour ne pas l'atteindre. Mieux vaudrait, pour lui, n'avoir jamais passé cette porte de ville et ces tours ; mieux vaudrait sa cour efféminée, où tous ces Italiens ont des lèvres de miel et un luth, et cette noblesse sans élan et sans courage, qui dédaigne sa langue maternelle pour parler celle du royaume de France (1) ; mieux vaudrait tout cela que ces hommes ainsi éloignés

(1) Hume.

de Londres, que ce roi sous la maison duquel est miné le souterrain de Montfort. Je vous l'ai dit, Georgina : à moi, doublement baptisé et par l'eau et par le sang ; à moi, neveu d'un évêque et d'un martyr, d'accomplir dignement cette tâche ! Elles tomberont une à une de sa cuirasse dorée et sans que j'aie besoin d'y porter la main, ces étoiles sur lesquelles ne se reflète plus le soleil de Sicile ou des croisades, étoiles honteuses et qui ont peur du jour, à voir le soin qu'il prend de les cacher ! Henri III mourra sans que cette main le touche. N'ayez pas crainte, milady, que je le traque et l'égorge dans une église, moi qui vous parle, comme Henri II y a traqué et égorgé mon oncle. Au marbre de l'autel il faut le sang de l'autel, mais au pavé de Londres et aux chiens le sang impie ! la Tour, la Tour pour ce grand leveur d'impôts ! la Tour pour le roi des Italiens et des flatteurs ! Dans une heure,

Simon de Leicester m'attend ; dans une heure, abrités par la mauvaise échoppe d'un de ces juifs qui nous sont acquis maintenant à tout jamais, nous signerons, dans la compagnie des barons qui s'y sont rendus, le projet de réforme pour la grande charte, cette charte que Henri, une torche de poix à la main, ne jura devant les évêques, dans la salle de Westminster, comme roi consacré, que pour se parjurer le lendemain ! Ne pâlis point, et ne te retourne point ainsi, Georgina ; celui qui te parle ici est aussi fort et aussi vigoureux que Roger Bigod, aussi déterminé que Warwick, aussi religieux que Montfort. Autant qu'un autre, ce bras forcera Henri d'Angleterre à signer ; car avant tout et ici même il faut qu'il signe. Ces titres, ces promesses, ces chartes, ils sont là scellés du sceau des barons de Londres, là, comtesse, dans cette valise suspendue à l'arçon de mon cheval, dans votre cour. Il me reste à

peine quelques instans, Georgina, pour accomplir cette mission solennelle : avant d'aller trouver le comte de Montfort, mon seul appui, avant de jouer ma tête, j'ai voulu mourir en te nommant ma femme ; toi, la seule femme que j'aimais, le seul ange de ces nuits sanglantes et courroucées où m'apparut souvent, à travers nos amours, la figure menaçante du saint martyr mon oncle ! Encore une fois, je t'aime et te crois fidèle ; si je te soupçonnais, je te tuerais!

Éperdue elle s'attacha à ses bras. Un bruit d'armures se perdit soudain dans les profondeurs de l'escalier.

— Tu me reverras, dit l'amoureux jeune homme, tu me reverras bientôt ! Mon cheval est là, ne l'entends-tu pas hennir? *Dieu* et *toi* pour ma devise, Georgina !

Elle embrassait mourante la tête adorée d'Arthur. Jeune et charmante tête en effet,

aussi blanche en ce moment par l'effet de sa pâleur que celle des statues de marbre de Rysbrak!

Tout d'un coup le bruit se rapprocha de l'enceinte où ils se tenaient embrassés, Arthur essuyant quelques pleurs avec les cheveux de la comtesse qui tombaient à terre, Georgina attachant son reliquaire d'or au côté gauche d'Arthur, comme elle eût fait d'un précieux talisman.

Par un mouvement précipité elle entr'ouvrit le vitrage.

— Malheur, cria-t-elle, malheur sur nous!

— Qui vient ici? demanda le jeune homme la main sur la garde de son épée.

— Ne me le demandez pas, entrez ici!

Et dans sa terreur, avant même qu'il eût pu dire un seul mot, elle le poussa dans le fond d'une galerie sans nulle issue, et tira sur lui le panneau habilement dissimulé de cet endroit,

que nul n'avait sans doute visité depuis un siècle.

III.

La comtesse était encore pâle lorsqu'elle souleva, pour introduire les visiteurs, la portière de sa chambre, et qu'elle en éclaira le seuil de sa lampe...

Deux hommes entrèrent, le premier couvert d'un manteau de grossière étoffe dont la cagoule lui retombait sur les yeux, l'autre paré avec une recherche qui semblait lui être habituelle, et laissant voir de longs éperons au bas de ses genouillères en fil de maille. Tous deux entrèrent silencieux et regardèrent lentement aux alentours. Cependant celui qui portait le manteau s'assit, l'autre demeura debout.

Agitée de mille sentimens divers, la comtesse approcha instinctivement sa lampe de la

cagoule du premier ; mais ce personnage ne la tint pas long-temps en suspens, car il se découvrit bientôt lui-même et laissa voir une figure que son déguisement seul pouvait rendre méconnaissable à des yeux moins exercés.

— Le roi !

Et à ce cri involontaire, qui lui échappa, Georgina de Brus sentit son sang se figer dans sa poitrine. Henri lui jeta un regard pénétrant, pendant qu'elle essayait de se donner un maintien en tirant à l'aventure, d'un coffret d'ébène, une de ces longues aiguilles de fer pointu à l'aide desquelles l'aumônière d'alors tenait à la ceinture, et qui figurent sculptées dans l'effigie de la reine Bérengère, placée sur sa tombe à l'abbaye de Fontevrault.

— Notre visite à l'air de vous surprendre, noble dame. Par mon baptême ! nous ne sommes pourtant ni des juifs, ni des intrus. Nous

venons ici, moi et le comte Dionigi Murano, pour deux choses, pour l'hôtesse et pour le lieu. L'hôtesse, voilà, sur ma foi, deux semaines qu'elle a fui, Dieu sait pourquoi, notre bonne ville de Londres, où rien, pas même notre amour et nos fêtes, n'a pu la déterminer à se fixer ; et quant au lieu...

Henri promena rapidement sa vue autour de lui ; il eut, comme ces princes avides qui flairent l'or, un tressaillement nerveux dont il ne fut pas le maître en voyant les vieilles poutres dorées et les recoins somptueux de ce vaste appartement.

— Sa majesté pense-t-elle qu'il puisse se cacher ici quelque ennemi de sa personne sacrée? Il m'est permis de croire que le comte Dionigi Murano, pas plus que le roi, ne me fait l'outrage d'un tel soupçon.

En prononçant ces paroles, son œil plus assuré cherchait à plonger dans les yeux du

comte. Elle avait compris que, puisqu'il s'agissait d'exécuter, le roi devait avoir choisi Murano pour être le bras.

— Rassurez-vous, milady, reprit Dionigi Murano; nous n'avons pas, nous ne voulons pas avoir de pareilles idées. Dieu nous garde d'accuser le sang des Brus de faillir au roi, pas plus chez une femme que chez un homme! Mais le bruit public veut qu'il y ait un trésor dans cette maison; et en ma qualité de justicier, je vous demande, au nom du roi, si vous en avez connaissance.

— De quel trésor voulez-vous parler? répondit la comtesse qui tremblait étrangement.

— De dix mille marcs d'argent enfouis en ce lieu à la première croisade de Richard.

Georgina de Brus respira.

— Je n'en ai aucune connaissance, milord.

— Quand je te le disais, Dionigi; ce n'est pas avec ces yeux noirs que l'on ment. Allons,

colombe effarouchée, donnez-nous la main; et pour forme de justice seulement, laissez faire au comte qui s'en va battre, avec un de vos gens, chaque coin de la vieille masure.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous l'entendez, milord comte; et elle appela Eustache, son vieil écuyer, par la vitrine de la chambre, qu'elle referma ensuite avec assurance.

— Il n'est besoin, noble dame, reprit Murano, j'ai mes hommes. Il ajouta à l'oreille du roi et en frôlant le collet de son manteau: Je vous laisse à votre scène d'amour.

La comédie en effet avait été préparée. Ce n'était pas, on l'a pressenti déjà, le comte Murano qui eût pu se laisser prendre, ainsi que son digne maître, aux bruits grossiers dont la crédulité populaire des habitans de Coventry entourait cette demeure; ni l'un ni l'autre n'avaient rien découvert la veille à l'hôtel-de-ville, et, comme des maraudeurs désappointés,

ils en étaient à se rabattre sur les taxes et les subsides. Mais il fallait bien, d'après la rigidité trop connue de la comtesse et ses refus exprimés déjà plus d'une fois avec un mépris hautain, trouver un expédient pour l'enfermer avec Henri, et ménager au prince un de ces rendez-vous qu'à coup sûr il n'aurait pas obtenus. Il importe ici de dire que, depuis trois années de veuvage, rien n'avait touché Georgina; nul homme ne pouvait s'enorgueillir d'avoir ramassé son gant ou sa croix de perles. D'une vertu orgueilleuse parce qu'elle était belle et noble autant que les femmes nobles et belles d'alors, elle n'eût pas manqué certainement d'excuses aux yeux de la cour de Henri pour justifier un choix; mais il y a des femmes chez qui la négation rigide d'une faiblesse complète un système de bonheur ou de défense. Aucun, pas même Murano, ne savait que la comtesse aimait Arthur; il était

même avéré pour tous qu'elle n'aimait personne. Indolente à l'extrême, vous l'eussiez prise pour l'une de ces filles que le chevalier du Léopard (1) dut rêver dans la tente magique du médecin maure, ou pour une de ces prêtresses amoureuses du soleil, qui n'avoueraient que le dieu pour leur amant. En butte aux gens grossiers d'une cour pour laquelle elle n'éprouvait aucune sympathie, la comtesse Georgina dut se façonner bien vite un arsenal de moyens pour repousser leurs attaques : elle se renferma dans la dévotion et la prière. Heureuse de l'amour d'un enfant, elle se baigna avec délices dans ces voluptés secrètes et paisibles que la courtisane prostitue en les dévoilant, et qu'une nature délicate relève de tout le charme du mystère. Sa peur de se voir troublée dans cet amour pur en vint jus-

---

(1) Richard en Palestine.

qu'à fuir le monde, et à ne paraître à la cour que son voile à grands plis rabattu sur le visage. Jamais elle ne déganta sa blanche main, plus blanche et plus veinée que le marbre, et jamais encore son pied ne sortit des plis emprisonnans de la tunique. Cette sauvagerie de mœurs et de toilette était du reste un mauvais moyen; elle la fit remarquer. Parce que nul ne la comprenait, on la nomma *le sphynx de la cour*. Pour des temps pareils n'était-ce pas en effet une neuve et curieuse énigme?

Le sensualisme de Henri s'en trouva piqué. Il lui sembla que de pareilles allures de vertu n'étaient qu'un appel de coquetterie fait à sa puissance. Marié à l'âge de vingt-neuf ans à la princesse Eléonore, fille du comte Raymond de Provence, il en était déjà las. Henri ne pouvait concevoir que l'on pût user d'une femme autrement que comme d'un jouet.

— Par saint George d'Angleterre! milady,

je crois que le comte Murano a mal fait de nous laisser seuls. Vous alliez sans doute prendre quelque repos, après l'alarme imprudente que nous vous avons causée; me permettrez-vous de remp.acer ici vos femmes?

— Pardon de m'opposer aux désirs de votre majesté, mais je la crois plus apte à revêtir un surcot de mailles qu'à dénouer la tunique d'une femme de cour. On dit qu'elle n'aime que les écuyers et les chevaux.

— De par Dieu! Hercule se fit camériste, belle comtesse, pour l'amour d'Omphale, reine de Lydie. Pourquoi donc vous cacher ainsi dans ce vieux manoir, comme si nous vous avions bannie de notre présence? Ma cour, cependant, n'est pas celle de notre allié Louis IX de France, et je ne pense pas que je la rende rigide et ennuyeuse pour les dames. Il est vrai que, depuis Richard, nous n'avons plus de chanteurs comme Blondel...

— La cour de votre majesté possède une merveille assez grande pour effacer toutes les autres... La reine Eléonore...

— Oh! Dieu me la conserve ! et vous aussi, chère comtesse ! la reine, parce qu'elle m'aime; et vous, parce que vous ne m'aimez pas. Il est vrai que l'on vous a surnommée l'inexplicable. Vous êtes, ajouta le roi en prenant la main de Georgina, la plus céleste et la plus infernale des créatures. Moi qui fais des vers, je vous comparais hier au paradis, mais, entendons-nous, barricadé et fermé comme la Tour de Londres... Le sage Salomon, qui eut trois cents femmes, les eût données toutes pour vous!

— Il me semble qu'il y a du bruit dans la cour! Le comte Murano tarde bien...

— Vous n'êtes pas charitable, reprit Henri sans se déconcerter, de cacher ici votre existence à tout le monde. Cela donne lieu aux

plus sots contes!... Il y en a enfin qui veulent que vous soyez une sorcière.

Elle essaya de sourire, mais sa gêne était mortelle.

— Je commence à le croire ; oui, je lis la sorcellerie dans vos yeux! Qu'est-ce encore? Murano prétend que vous avez un signe sur l'épaule gauche! Il l'a vu, dit-il, un jour que vous sortiez de l'église...

— Le comte Murano a peut-être dit vrai, seigneur ; je crois me souvenir de l'avoir rencontré en Sicile il y a deux ans...

— Vous ne pouvez vouloir que je sois moins heureux que le comte Murano? Montrez-moi ce signe, voyons.

Henri, par un geste rapide, voulut écarter la guimpe qui couvrait les épaules de lady de Brus, mais elle le repoussa avec une pudeur noble et hautaine.

— Je vais voir, dit-elle en faisant un pas

vers le seuil, ce qui peut retarder chez moi l'ecuyer de sa majesté...

Ce mouvement, dont elle ne fut pas maîtresse, dérangea subitement les plis de la guimpe qu'elle portait. Eblouissantes de blancheur, ses épaules apparurent à Henri marquées de l'un de ces signes de beautés qui ne manquent guère d'accompagner par milliers la peau duvetée et fraîche des belles femmes. Les battemens de sa poitrine, que la crainte soulevait, donnaient à cette créature enchanteresse un attrait inexprimable. Etroitement serrée dans sa tunique à longs plis, sa taille se balançait comme un roseau près de cette porte où elle semblait écouter avec anxiété les pas de celui qui montait. Henri transporté, et entendant aussi le bruit de ces pas, comprit qu'il ne pouvait ainsi s'avouer vaincu devant Murano, qui allait sans doute survenir; il s'élança d'un bond, et, dans une seconde, enlaça de

ses bras lady de Brus. Son regard n'implorait plus, c'était presque un ordre que ses yeux lascifs intimaient. Ainsi assiégée, et n'osant appeler Arthur qu'elle eût perdu, Georgina eut recours à l'aiguille qu'elle tenait, et en frappa violemment la main du roi…

En voyant son sang jaillir, Henri effrayé lâcha prise et poussa un cri…

Murano se précipita dans l'appartement. Il tenait en main une valise entr'ouverte qu'il laissa tomber pesamment, avec les papiers qu'elle contenait, à la vue de Georgina de Brus l'aiguille levée, et qui ressemblait ainsi, pâle et grande, à l'immobile statue de la Némésis antique…

— Par les saints ! mon prince, vous êtes blessé ?

— Comme vous le fûtes à Palerme, comte Murano. Reconnaissez-vous ceci ? dit-elle en lui montrant l'aiguille et la cicatrice qui tra-

versait la joue du comte. Il y a deux ans, à Palerme, vous avez levé mon voile à la sortie de l'église; aujourd'hui, c'est chez moi que vous et votre digne maître vous vous entendez pour m'insulter: mais, prenez-y garde, vous n'êtes pas à Londres, mes souverains maîtres; vous êtes dans une ville où le premier cri de mort parti du quartier des juifs éveillera le tocsin de toutes les populations jusqu'à Londres!

— Comtesse de Brus, nous vous déclarons notre prisonnière, dit Murano, il nous restera à vous interroger plus tard, et à vous demander, devant le shériff, comment cette valise se trouvait sur un cheval dans votre cour. Voyez, prince, ce qu'elle contient.

Henri ému encore de cette scène, et plus encore peut-être de la colère qui brillait dans l'œil de son favori, jeta un regard inerte sur les papiers que Murano lui présenta. Le scel

des barons de Londres, qui y appendait, ne laissait aucun doute sur cette coalition officielle contre sa personne.

— Trahison! cria le roi, trahison !

— Nous les tenons, sire ! et c'est grâce à lady de Brus, ajouta ironiquement le comte. J'ignore ce que votre majesté fera du porteur mystérieux de ces lettres ; mais son nom, trouvé sur ce mouchoir brodé aux armes d'une maison connue...

Henri fit un mouvement. Le comte déploya le mouchoir : il était surmonté de l'écusson de Georgina de Brus ; et tous deux, penchés à la lueur de la lampe, lurent ce nom : Arthur.

— Ce n'est là qu'un nom de baptême, Murano.

— Mon maître, je crois avois deviné, cette fois, l'énigme du sphinx. Ces chartes, que je tiens, vous apprendront de qui cet Arthur est neveu. Allons à la taverne du Léopard d'or,

nos amis vont y venir; et le shériff, mandé par moi, s'y rendra. Ecuyer, nous vous laissons veiller sur votre belle maîtresse.

Ils sortirent tous deux. Eustache soutint la comtesse évanouie.

IV.

Le maître du *Léopard d'or*, taverne située, nous l'avons dit, sur la place du marché, prévenu, comme il venait de l'être, par Arthur au commencement de cette histoire, de la visite d'hôtes inattendus, ne pouvait manquer de se donner beaucoup de mouvement pour les recevoir. A la lueur d'une énorme flambe, Ranulfe nettoyait, d'un air préoccupé et soucieux, un grand hanap, orné de ciselures et de festons, qu'il tenait d'un ancien croisé, et, tout en se demandant quels seigneurs de la cour s'en viendraient ce soir-là souper chez

lui, il regrettait vivement dans son âme Simon de Montfort, qui faisait, depuis quelques jours, chez lui si grande dépense. Le billet signé d'une écriture contrefaite, qu'il avait reçu dans la soirée, l'inquiétait, surtout depuis qu'Arthur lui avait affirmé qu'il était de la main du roi d'Angleterre lui-même. Ranulfe, l'ancien soldat, Ranulfe, l'homme du peuple, savait, mieux que tout autre, les exactions énormes du monarque; il ne pouvait douter, en le voyant venir, que ce ne fût le malheur qui entrât dans sa maison. Un autre motif de crainte pour Ranulfe, c'était sa connivence avec les barons ligués contre Henri, sous la présidence de Simon de Leicester. Le tavernier ignorait si peu leurs desseins, qu'il n'avait jamais consenti, dans leur intérêt même, à les recevoir que masqués. Chaque nuit, depuis une semaine, l'escalier en bois de Ranulfe, à peine éclairé d'une lanterne de

corne, criait sous la chaussure de mailles de huit à neuf compagnons dont une masse d'armes et un grand poignard, placé du côté droit, formaient la défense. Ces honnêtes cavaliers buvaient chez lui avec des airs tellement taciturnes, qu'ils eussent glacé le sang de tout autre homme que Ranulfe, qui ne laissait aucun être vivant pénétrer en son logis. Sur le matin seulement, et quand le vin de Syracuse leur avait rendu la tête pesante, ils ôtaient leur casque, et demandaient à Ranulfe si leurs chevaux étaient prêts. Alors, seulement, il y avait un bruit d'armures sous le porche; puis les cavaliers regagnaient la route de Londres.

Le premier instigateur de cette ligue, Simon de Montfort, comte de Leicester, n'avait choisi, depuis quelque temps, la ville de Coventry que pour une raison: c'est que Henri devait d'abord y venir pour y rançonner le

peuple ; et que ce même peuple lui avait ensuite paru si chétif et si accablé d'impôts, qu'il n'attendait plus qu'un soulèvement. Adroit, insinuant, orateur comme tous les grands ambitieux, aspirant au titre de sénéchal qui lui fut donné plus tard, le comte de Leicester répugnait aux violentes représailles, au massacre, à la tuerie. Le caractère inconstant et frivole de Henri III portait ce prince à montrer parfois à Simon de Montfort une confiance illimitée ; souvent aussi il le blessait et l'irritait sans motif : il passait, avec lui, des tendresses aux affronts. La fortune nouvelle de Murano parut, au comte de Leicester, le complément de tous les torts de Henri ; dès-lors il entretint des liaisons particulières avec les membres les plus élevés de la noblesse dans toutes les villes, et devint, en peu de temps, l'idole politique de l'Angleterre. A Coventry, il connaissait l'évêque et le shériff ; les atteintes

portées à la grande charte et à l'autorité des magistrats, les extorsions dont on accablait le clergé, y furent, on le prévoit, le sujet de ses entrevues avec eux. A l'exemple des chefs de parti et des habiles qui profitent du dévouement des autres, Simon de Montfort avait choisi Arthur Becket pour son conjuré d'adoption; c'était lui qui avivait encore, chez ce jeune homme ardent, la flamme de la vengeance et de la révolte. Toujours à cheval, toujours en marche, campant depuis six mois, comme un Bohême, où il pouvait, le comte de Leicester, aussi pieux du reste et aussi rigide pour lui-même qu'il était un grand homme de guerre, préludait ainsi sourdement et en remuant les consciences populaires à cette révolte à main armée qui devait le conduire à tomber sanglant sur le cadavre même de son fils aîné, à la triste défaite ou plutôt au massacre de Kenilworth! Accoudé le soir au bout d'une

table de taverne avec quelques barons factieux et fiers comme Roger Bigod, le comte de Herford ou Glocester, il accusait le roi comme s'il eût comparu en roi détrôné devant lui, enchaîné sur un banc de la Tour de Londres. Ce triumvirat de pouvoirs des barons, du clergé et du peuple, rêve unique qui prenait sa vie, devait pourtant recevoir un jour son accomplissement. Le parlement que Simon de Montfort voulait, et dans lequel devaient entrer quatre chevaliers de chaque province qui représenteraient le peuple, c'était le moule dans lequel devait se pétrir et s'élaborer la chambre des communes!

Ranulfe venait de placer sur la table ce large hanap d'argent qui ne servait guère qu'à Simon de Montfort, quand le bruit que firent les nouveaux venus le força de se pencher sur la rampe en chêne de l'escalier. Le tavernier ne put voir les figures de ceux qui montaient

ainsi, car ils avaient tous aussi la visière rabattue et marchaient le front baissé. Un instant il se crut en proie à quelque hallucination fantastique; cependant les huit convives s'assirent et parmi eux le shériff, le seul qui eût le visage découvert. Le shériff de Coventry, Hugues Baxter, honnête magistrat, long comme une baguette d'alcade, était, à coup sûr, le plus vertueux cœur de shériff de l'Angleterre; il tenait sous le bras deux gros livres : le premier, démesuré, c'était le registre des taxes; l'autre, un livre d'Heures sans lequel il ne sortait pas. La figure du pauvre shériff était plus pâle que de coutume; il releva en tremblant le couvercle d'une petite lampe, puis se mit à parcourir son registre, comme un marchand qui craint l'amende, pendant que les cavaliers causaient entre eux à voix basse et qu'ils examinaient la salle en secouant la crotte incrustée dans leurs genouillères de mailles :

car à cette époque les chemins étaient impraticables.

Pour l'extérieur du costume, ils ne différaient en rien, à l'œil de Ranulfe, de ses hôtes ordinaires, si bien que le tavernier pensa d'abord que le comte de Leicester, ayant peut-être jugé prudent de se méfier de lui, avait voulu le dépayser par le billet en question. Mais les incertitudes de Ranulfe cessèrent bientôt, quand, devant la table servie, l'un d'eux souleva sa visière pour lui enjoindre de se retirer, l'accent italien de celui qui intimait cet ordre ayant assez trahi le comte Dionigi Murano.

Dès que Ranulfe fut sorti, les nouveaux convives se mirent à table.

— Vous allez voir, mes lords, dit Murano en lançant au shériff Hugues Baxter un regard inquisiteur, combien cette bonne ville met de côté pour l'épargne; voici le digne

Hugues qui va vous le dire pendant que nous remplirons nos hanaps de ce vin de Syracuse.

— Le dixième des revenus ecclésiastiques et un scutage de trois marcs d'argent par fief de chevalier, répondit sous le casque la voix aigre du roi Henri.

— Bravo, mon neveu, continua Pierre de Savoie, voilà ce qui s'appelle savoir son métier de prince! Qu'en dites-vous, Salisbury?

— Avant que ce digne homme de shériff nous rebatte les oreilles de ses taxes annuelles, trouvez bon que nous appelions maître Ranulfe, afin qu'il nous aide à dépecer cette large pièce de sanglier, tué sans doute dans la forêt de Lincoln.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous voudrez, dit en s'inclinant Hugues Baxter; mais oserai-je vous recommander, sire, le mémoire d'un de mes parens, premier tailleur de votre majesté, de Pippingtom, votre dévoué sujet? Je

ne pense pas que celui-là ait jamais conspiré contre votre royale personne...

— Au diable Pipping mon maître-tailleur et votre parent! J'ai bien autre chose à penser. Si l'on me reparle encore de ce drôle, je le fais pendre comme exemple entre deux juifs. Quant à ce quartier de sanglier dont parle Salisbury, ceci est plus important pour nous redonner des forces, et je m'en vais le dépecer à moi seul. J'envoie au parquet mon casque et ma cuirasse! nous sommes en petit nombre, cela est vrai, mais vous avez tous, je le pense, des surcots d'acier comme le mien sur la poitrine. Par les dents de Dieu (1)! je jure que je veux ici me remettre des fatigues de la route et des ennuis de notre royal voyage!

Robuste plus qu'aucun homme de sa cour, le roi se jeta, le couteau à la main, sur la pièce

---

(1) Jurement favori de Jean-sans-Terre.

de sanglier. Tout d'un coup le sang jaillit de son poignet, et chacun s'empressa de l'interroger sur cet accident.

— Il faut que ce soit le tranchant du quenivet, dit l'Italien habile à trouver en tout une défaite ou une excuse pour son maître; il ajouta plus bas à l'oreille du roi :

— Ne dites rien de la piqûre de tantôt.

Cet incident, qui aurait pu compromettre la gaieté du repas, fit peu d'effet sur les esprits, grâce aux copieuses libations des convives. Le vin d'Espagne et le vin de France vinrent en renfort au vin de Syracuse; bientôt les hanaps furent vides. L'interrogatoire du shériff avait été réservé pour ce moment d'ivresse et de joie monstrueuse. Hugues Baxter, interpellé par Henri, répondit d'abord avec l'assurance que lui avaient rendue plusieurs lampées d'hydromel; il dépeignit au vif la misérable condition des habitans de Coventry, les impôts écrasans

de cette année, le prix des denrées devenu énorme, et la rapacité des tenanciers de l'évêque. Il nia avoir la moindre connaissance des papiers que le comte Murano lui présentait après les avoir fait examiner au roi et aux lords qui l'avaient suivi depuis Londres, et déclara enfin ne pas connaître Simon de Montfort. L'amour du peuple, ajoutait Hugues Baxter, protégeait assez le monarque ; d'ailleurs il avait eu soin, en sa qualité de shériff, de placer un cordon d'archers autour de la taverne. Enfin maître Ranulfe, vieux soldat du père de Henri, ne pouvait avoir aucune intention mauvaise contre sa personne.

Ainsi parla Baxter. Mais quand, à la suite de ces dénégations réitérées, il vit le sourcil du roi se froncer, et Murano se promener à grands pas dans cette salle dont il éraillait les solives de ses éperons et de sa longue épée traînante ; quand il vit surtout deux de ces ca-

valiers, les seuls qui n'eussent point voulu lever la visière de leur casque, malgré l'exemple qu'en avait donné le roi (sans doute pour leur sûreté personnelle), s'approcher de lui dans l'un des angles de la taverne et lui serrer le bras à lui faire craquer les os, en lui recommandant de se taire, le pauvre shériff ne sut vraiment plus à quel saint de la légende se vouer. Henri, mécontent de la disette dans laquelle se trouvaient les finances de la ville, commençait à se repentir sérieusement d'avoir quitté Londres, bien que Murano lui eût garanti la fidélité et le courage des lords qu'il avait amenés pour lui servir d'escorte.

Les papiers trouvés dans la valise d'Arthur l'auraient assez éclairé sur le péril imminent de sa présence à Coventry, si depuis long-temps Murano, habitué à endormir chez le roi toute impression défavorable à sa surveillance et à son habileté, n'avait eu recours à l'opium

du vin pour enchaîner ses terreurs. Au milieu de cette orgie de lords à moitié ivres, ou assoupis, l'œil de Murano veillait donc seul dans la salle du tavernier, quand tout d'un coup Henri fit un bond en tournant dans ses doigts, par un geste machinal, le hanap d'argent posé devant lui.

— Vois toi-même, Dionigi !

Le comte Dionigi Murano prit le hanap des mains du roi ; l'index tremblant du monarque indiquait encore à son favori la phrase qu'il venait d'y lire. Il y avait deux noms écrits sous le hanap, deux noms sculptés sans doute à la pointe du couteau dans quelque orgie, les noms de Henri et de Murano, avec cette épithète, le synonyme anglais du mot lâche : *foimentie*.

Sur le rebord de la ciselure était cette date : 1258, et ce nom : Arthur Becket.

— Je ferai observer à sa majesté que c'est le

même nom inscrit sur cette liste de conspirateurs: sir Arthur Becket, neveu de l'archevêque. Et tenez, poursuivit le comte Murano, ce nom se retrouve encore ici sur la muraille, entre ceux de Roger Bigod, Humfrey Bohun et les deux comtes de Warwick et de Glocester.

— Tu as raison, comte; mais qu'en dit maître Hugues Baxter? C'est donc ainsi, vertueux shériff, que vous exercez sur les tavernes de votre cité une salutaire surveillance! Voici, à côté d'un nom de jeune homme imprudent, quatre noms de hauts et puissans seigneurs que nous croyions bien et chaudement renfermés dans notre bonne ville de Londres! Et ils s'en viennent ici écrire à votre barbe nos noms avec d'infâmes épithètes, sur leurs hanaps, et les leurs sur cette muraille! Ceci vous chasse du cerveau les fumées du vin d'Espagne, n'est-ce pas? Eh bien! digne shériff, en attendant que la prison vous main-

tienne en santé, vous allez voir comment nous sommes en force et en nombre pour répondre à ces téméraires invectives. Murano, prends ce poignard, puis entaille dans la pierre, à côté de ces noms-là, les noms des huit lords que tu m'as amenés.

Le comte s'inclina et commença à faire ce que disait le roi.

— Bien, voici d'abord le nom de votre bel-oncle Pierre de Savoie. Bien encore, l'évêque de Valence, Guillaume, notre second oncle. Après ces deux noms, écris le mien et le tien, Dionigi ; ce sont, je crois, deux noms sonores. Ensuite, celui de notre fils aîné, Edouard, ici présent, que Dieu et monseigneur saint George fassent croître en sagesse et foi à notre couronne ! Ajoute enfin à ceux-ci le nom de mon cousin de Salisbury, qui est rentré d'hier en grâce avec nous, et enfin...

Henri venait de nommer six noms ; et ces

six noms, Murano les avait écrits. Quand il en fut aux deux derniers, il s'étonna de trouver deux visières baissées, deux hommes immobiles comme deux statues; ces deux hommes étaient armés de pied en cap, comme s'ils fussent descendus de ces grands cadres qui tapissaient la salle du conseil au palais de Londres. Henri était redevenu accessible à la crainte depuis que les fumées du vin de Chypre s'étaient dissipées. Il fit un pas en arrière; et Pierre de Savoie, l'épée nue, s'approcha seul de ces deux personnages, acculés dans l'ombre de la taverne.

— N'êtes-vous pas, mes lords, les comtes de Vinchester et de Carlisle? leur cria-t-il.

— Ni l'un, ni l'autre, Pierre de Savoie; ni l'un, ni l'autre, comte Murano, et vous, roi Henri, qui ne venez qu'après votre favori Murano l'Italien. Nous sommes les deux noms qui manquent à ceux écrits sur la muraille,

nobles lords; nous sommes Roger Bigod, comte et maréchal d'Angleterre, et Simon de Montfort, comte de Leicester! Les comtes de Vinchester et de Carlisle, nous les tenons en otages; et nous vous les rendrons quand vous aurez signé ceci! D'ici là, que nul n'ose toucher au visage que nous découvrons. La garde apposée autour de ces quatre murs par le shériff est à nous; rendez-vous de bonne grâce, mes lords!

Ces paroles furent prononcées d'un ton si ferme, que Pierre de Savoie eut seul le courage d'entr'ouvrir la fenêtre; il recula en voyant les arbalètes des archers tendues vis-à-vis de la taverne, et les tenanciers du shériff n'attendant que le signal des conjurés. Les flambeaux pâlissaient, et ce ne fut pas sans terreur que les convives virent l'huis ouvert par Ranulfe dégorger une foule d'hommes d'armes qui entrèrent l'épée nue dans cette

salle. Simon de Monfort, la tête découverte, lut à Henri l'exposé rapide des griefs. On l'y faisait rougir de ses sollicitations répétées de secours, adressées à un peuple qu'il affectait de mépriser en toute occasion, et qu'il accablait d'avanies en enlevant par violence chez les plus pauvres citoyens, comme dans les palais des plus riches, les denrées que l'on consommait dans sa maison, les étoffes, les vins, dont il faisait usage ainsi que ses favoris. « Les navigateurs, disaient les barons par l'organe de Leicester, en sont venus à éviter les ports de l'Angleterre comme des repaires de pirates, et ces pirates ne sont pourtant que les exécuteurs de votre royale volonté. Ils dépouillent les marchands des objets de leur négoce avec une telle rapacité, que le commerce, si florissant autrefois, est totalement interrompu entre ce malheureux pays et les nations continentales ; les pêcheurs mêmes n'osent apporter au

marché les produits de leurs filets, et sont contraints de traverser le détroit pour échapper aux rapines de vos pourvoyeurs. Il devient urgent que l'autorité soit confiée à des mains habiles, à des hommes qui sachent remédier aux maux publics. Le royaume est plongé dans la misère, ses ressources sont dévorées par d'insatiables étrangers. Nous réclamons donc l'établissement d'une commission de prélats et de barons, chargés de ramener l'administration à des règles plus strictes, et de ratifier solennellement les promesses de la grande charte que nous tenons! »

Le roi n'avait que trop compris qu'il était au pouvoir des factieux. Envisageant tour à tour Murano et Leicester, il cherchait à lire dans les yeux du favori la réponse qu'il devait faire à ses vainqueurs. Déjà Leicester lui avait présenté la plume pour signer, et déjà le froid

de la peur glaçait ses membres comme s'il se fût agi pour le monarque de se coucher tout vivant dans son linceul à Westminster. Tout d'un coup les échos des rues voisines retentirent d'une immense clameur, les vitres de la taverne furent brisées, et les auvents des fenêtres arrachés violemment en dehors; les cris de: Aide au roi! annonçaient assez à Henri sa délivrance. Des torches de résine, des flambeaux, et même de misérables lanternes de corne élevées sur de méchans bâtons, illuminèrent la rue; ceux qui les agitaient étaient couverts de longues robes ou bien de mauvais haillons: cette populace nombreuse se rua bientôt sur les archers du shériff, qu'elle n'eut pas de peine à disperser.

— Vive le roi Henri III! cria cette foule hideuse aux fenêtres de la taverne.

— Par le ciel! nous sommes trahis, ce sont les juifs! murmura Leicester avec stupeur, les

juifs eux-mêmes qui viennent sauver leur tyran !

— Vive le digne souverain de l'Angleterre ! vive Henri III, notre seul protecteur !

Ce ramas d'Israélites avait inondé la salle comme une vague. Armés de pioches, de lances de fer, d'arbalètes, ces hommes, exposés chaque jour à se voir bannis ou brûlés par ordre de Henri III, qui frappait sur eux les plus forts impôts, étaient devenus résolument, à cette heure,sa seule Providence. La semaine d'avant, le comte de Cornwal, neveu du roi, en avait fait pendre cependant cinq à Coventry même, en mémoire des cinq plaies de Jésus-Christ.

Henri, Murano, Pierre de Savoie et Salisbury se confiaient si peu dans leurs bonnes intentions, qu'ils les reçurent l'épée nue.

— Rentrez les glaives dans le fourreau, mes nobles lords, dit le plus vieux d'eux tous qui

semblait être l'élu de cette foule, et promettez-nous, par votre Dieu, la vie sauve et l'abolition de la dernière ordonnance sur le prêt. A ce prix, notre milice, puissante encore, vous le voyez, appartiendra au roi d'Angleterre et non aux factieux qui ont pu croire un instant que nous allions la leur vendre. Votre parole royale une fois donnée, sire, nous nous retirerons aussi tranquilles que si vous nous l'eussiez livrée la croix dans une main et une hostie consacrée dans l'autre. Voici, nobles maîtres, tout ce qui reste dans l'épargne de notre synagogue ; nous vous en faisons l'offre, en garantie de notre bonne volonté.

En même temps ils étalèrent à l'œil étonné de Henri des étoffes de soie admirables, des coffrets remplis de marcs d'argent et de monnaies de la première croisade, des armes et des vases du plus riche et du plus parfait travail. Agenouillés aux pieds du monarque, ces mi-

sérables n'eurent pas de peine à faire signer à Henri III, avec la plume que lui avait présentée l'instant d'avant Leicester, des promesses qu'il violait déjà dans son cœur.

Entre ceux dont le front rayonnait le plus de ce reflux heureux de fortune, le front de Murano ne fut pas, on le pense, le moins superbe. Accusé publiquement par Leicester, l'Italien voulut se servir en maître de sa victoire; il s'en remit aux juifs eux-mêmes de la décision du sort des conjurés.

— Ce sont eux qui nous ont perdus, criait cette multitude.

— Vous le voyez, non-seulement vendus, mais injuriés par eux après le Christ devant Pilate, dit Roger Bigod à Leicester.

— Qu'ordonne le roi des coupables? continua Pierre de Savoie.

Henri hésitait. Murano lui vint en aide.

— Que leurs noms, sire, écrits par le shé-

riff Hugues Baxter, soient ballottés dans cette même coupe où le couteau de l'un d'eux grava de si traîtreuses paroles. Salisbury, passe-moi ce hanap!

Le shériff écrivit les noms, et les mêla dans le hanap d'argent. Murano, l'ayant secoué à diverses reprises, en tira un, et le lut à haute voix :

— Arthur Becket !

L'anxiété de Henri fit place à un sourire qu'il ne put réprimer dès que Murano jeta ce nom à la foule. Soit que le hasard eût amené, en effet, ce nom de simple chevalier, ou que l'Italien eût aidé le hasard en faisant une marque au billet de parchemin, le ciel lui-même ne pouvait se déclarer en faveur du roi plus qu'en ce moment. Henri craignait, avant tout, que la tête de ses lords ne fût menacée ; il préférait le supplice d'un coupable obscur à celui de ces illustres factieux.

La dernière syllabe du nom d'Arthur vibrait encore, quand une voix partie de cette foule cria *Grâce!*

Henri et Murano seuls détournèrent la tête du côté de cette voix, car eux seuls la connaissaient.

— Le condamné Arthur Becket n'est pas ici, cria le shériff qui achevait sa ronde avec quelques hommes chargés de faire lever les visières; nous promettons récompense à qui livrera Arthur Becket!

La femme qui se précipita alors aux pieds du roi concentra sur elle, comme par un charme magique, l'attention de l'assemblée. Elle tenait son voile obstinément rabattu sur son visage, mais on eût dit que les plus douloureu sanglots allaient déchirer bientôt ce frêle tissu à travers lequel scintillaient, comme deux étoiles, deux grands yeux noirs mouillés de larmes abondantes. Épuisée, mou-

rante, elle se laissa tomber aux pieds de Henri plutôt qu'elle ne s'y agenouilla, en appuyant sur la chaise de bois grossier où il siégeait une main aussi pâle que le marbre blanc d'une tombe.

— Elle est sous ma protection, s'écria le roi par un mouvement de générosité naturelle. Que nul d'entre vous ne la touche du bout du doigt, mes lords! C'est une femme noble, rien qu'à sa main, j'en réponds sur mon épée.

— Sa majesté veut-elle signer cette grâce?

En même temps elle tira de son sein un papier où figuraient quelques lignes tracées à la hâte. Murano intercepta ce papier, puis il le parcourut rapidement.

— Cette femme vous demande, Henri, une grâce impossible, la grâce d'Arthur Becket. Elle se fonde sur ce que ce jeune homme est d'aussi bonne maison qu'aucun de vos lords, et neveu d'un prince de l'Église. Celle qui ré-

clame cette grâce aurait mieux fait de vous dire cette seule chose : Je me nomme la comtesse Georgina de Brus, Arthur Becket est mon amant !

— Vous mentez, milord, c'est mon mari !

— Lady de Brus en ce lieu-ci ! lady de Brus s'agenouillant pour sauver Arthur ! Disant ainsi, Leicester et Roger Bigod s'entre-regardèrent étonnés de voir la première femme de la cour se déclarer en pleine taverne l'épouse d'un simple chevalier comme Arthur.

— A votre santé, comtesse de Brus ! reprit Murano avec un odieux sourire.

— A votre santé, belle joueuse d'aiguille ! répondit le roi comme un écho à l'insulte de son favori.

Et tous deux, le maître et le favori, se trouvèrent assez d'infamie aux lèvres et au cœur pour heurter leur verre et boire avec un ironique salut à la santé de cette jeune femme

que la douleur tordait à leurs pieds, et qu'ils ne firent pas même relever de cette humiliante posture. Les autres convives imitèrent le roi, car l'œil de Henri exigeait par instans la méchanceté et la bassesse, non comme une flatterie, mais comme une soumission de la part de ses familiers.

—L'énigme du sphinx est connue, dit Murano. Belle ennemie, levez ce voile ; c'est un mauvais masque, croyez-nous.

Murano arracha lui-même le voile de la comtesse ; il était écrit que ce soir-là elle boirait tous les outrages. Georgina de Brus se contenta de lever sur la foule son front noblement pur et beau. La foule murmura tout bas, comme si cette insolence du favori blessait ses propres idées de vengeance.

— Le sphinx de la cour est à vos pieds, roi Henri, continua Murano ; lady de Brus se rend enfin et termine son rôle de femme

par la plus belle des énigmes, qui est celle-ci : « Comment une noble comtesse épouse-t-elle un chevalier ? »

— Vous résoudriez mieux celle-ci, n'est-il pas vrai, noble comte : « Comment un roi épouse-t-il la boue ? »

Cette réponse, échappée à lady de Brus, alluma la vengeance dans les yeux de l'Italien, il se pencha vers le roi pour lui souffler au cœur son indignation. Henri, voluptueusement appuyé sur un coussin de la chaise où il se tenait, passa son bras droit sur le cou de Murano, et tous deux causèrent à voix basse quelques secondes. De temps à autre le roi se détournait pour jouir du spectacle de lady de Brus, agenouillée, attendant et implorant cette grâce si chère, et repliée sur elle-même comme un roseau qui aurait fléchi. Les pleurs qui sillonnaient ses joues tombaient une à une comme les perles d'un collier qui se dénoue ; le désor-

dre de sa tunique à plis serrés laissait l'œil de Henri caresser d'avance, lascivement, son cou d'albâtre. C'était bien la comtesse Georgina de Brus que le tigre anglais voyait à ses pieds; c'était bien cette femme qui l'heure d'avant l'avait frappé, lui, le roi! de son aiguille. Elle était là demandant une grâce et un pardon, et ce pardon, cette grâce, Henri, le seul Henri pouvait les signer! Elle avait enfin courbé la tête, cette inexorable fille du sang des Brus; elle avait pleuré, gémi, imploré, mais en même temps elle avait avoué un amant: il y a même plus, elle avait avoué hautement et devant toute la cour et tout le peuple qu'elle l'acceptait pour son mari. L'aveu sublime de cet amour imprévu n'était qu'un crime de plus aux yeux de Henri; il lui semblait que lady de Brus n'eût jamais dû céder à un autre qu'au roi d'Angleterre... Cette femme succombant sous le double poids de sa

douleur et de son aveu, Henri la voyait pâlir et défaillir de nouveau dans le spasme de cette incroyable attente. Tout d'un coup il lui fit signe de s'approcher, lui tendit la main et lui jeta devant Murano quelques paroles à l'oreille. La comtesse recula de quelques pas ; mais, voyant que Henri allait donner au shériff Hugues Baxter l'ordre de mort que lui présentait déjà Murano, elle dit au roi : J'obéirai !

Et, ce qu'elle promit à ces deux hommes, nul courage de femme ne l'aurait tenté, comme aussi nulle pensée de cette foule n'eût pu le prévoir.

Le roi engagea sa parole, la main haute sur l'Évangile présenté par Hugues Baxter, que la grâce d'Arthur Becket lui était accordée, du moment que la comtesse de Brus acceptait la condition imposée par lui. Puis il donna lui-même la main à la comtesse, et lui fit ou-

vrir passage en disant ironiquement : Respect aux dames !

Et comme le roi se retirait après avoir ordonné à Murano de reconduire à Londres, et sous escorte, les lords Roger Bigod et Leicester, Murano, également par l'ordre du roi, fit crier à son de trompe par deux archers :

« Défense est faite à tout habitant de Coventry de regarder aux fenêtres demain dans la ville, le couvre-feu une fois sonné. Et ce, sous peine de mort. »

Murano partit à cheval à l'instant même après que le roi lui eut donné l'accolade ; on remarqua seulement que l'Italien prit le premier cheval qu'on lui amena, tant il avait hâte de partir.

Les trompettes sonnaient encore, lorsque Georgina, soutenue sur le bras de mistress Pipping, la seule femme qui se fût détachée des rangs de la foule pour lui prêter secours,

rentra péniblement dans sa demeure. Son vieil écuyer vint au-devant d'elle, agitant une torche de cire que combattait un vent du nord qui soufflait violemment. En se séparant de cette populace, lady de Brus ne s'aperçut même pas que les juifs et les femmes du peuple lui avaient livré passage avec une sorte de frayeur instinctive.

— C'est une sorcière, disaient-ils, elle a parlé seulement à l'oreille du roi, et elle a obtenu sa grâce !

— Dieu me soit en aide ! murmurait Georgina intérieurement.

Tout ce peuple s'abîma dans les rues sombres de la ville, et regagna ses maisons, persuadé que le roi venait de faire un acte de clémence.

V.

La nuit entoure Coventry de son réseau noir; mais l'orage de la veille, plus encore que la nuit, donne à ses murailles un aspect sévère et sombre. La pluie a lavé ses rues dont les hautes toitures s'argentent à peine sous quelques rayons de la lune, que laissent passer les nuages. Il n'est pas minuit, et cependant aucun son ne frappe l'air, aucun chariot n'ébranle au loin les rues de la ville. Les fenêtres de chaque maison sont fermées, les places libres, la voie déserte. L'ordonnance du roi a été si scrupuleusement observée, que des douze portes de Coventry une seule est éclairée, celle qui donne sur la chaussée de Londres, où gémit encore le vent. Rien dans ces murs n'annonce le mouvement et la vie, vous diriez plutôt de l'une de ces villes ita-

liennes éteintes sous la lave, ou de l'une de ces cités immenses frappées de la peste, telles que Wilson (1) ou Daniel de Foë en décrivirent.

Deux hommes cependant se dirigent vers Coventry au petit pas de leurs montures qui résonne à peine sur cette chaussée de Londres. L'un, de haute stature, est enveloppé d'un large manteau à fourrures dans lequel le vent semble prendre plaisir à s'engouffrer ; l'autre, plus petit, armé de longs éperons, tyrannise de façon grotesque les flancs appauvris de sa mule, à laquelle, d'après l'avis de son compagnon, il vient d'ôter son bruyant collier de grelots. Il est aisé de voir que ce dernier est en toutes choses l'obséquieux valet de l'autre.

(1) Le principal ouvrage de Wilson a pour titre : The City of the Plague (La Ville de la Peste).

Arrivés à la porte dont nous avons parlé plus haut, les deux cavaliers s'arrêtent et remisent eux-mêmes avec un grand soin leurs chevaux dans la petite cour du gardien qui referme la porte sur eux.

— Voilà bien des précautions, milord, et tout cela pour entrer dans ma ville natale! car c'est bien ma ville, à moi; et mon aïeul Pipping y faisait jadis plus de bruit avec son aune et son dé à coudre, que nous n'en faisons tous deux à cette heure avec nos chevaux...

— Veux-tu bien te taire, écheveau de fil, aune, trois-quarts, demi-aune, quart, pli, coupure, étoffe de mascarade! On n'a jamais vu un tailleur pareil à toi!

—Je conviens de cela, bien que je sois modeste, monseigneur; mais enfin c'est tout de même bien dur pour un pauvre homme qui n'a fait que passer trois heures à Londres sans voir le roi, de revenir à franc étrier sur

sa mule pour ne pas même la rentrer à l'écurie...

— On te la rendra, ta mule, et bien étrillée par Ogle le gardien. Allons, fais comme moi et frôle discrètement le long des murs jusqu'à ce que tu sois entré dans ta demeure où mistress Pipping t'attend sans doute avec un cornet de pain d'épices pour ton souper...

— La pauvre femme! dites qu'elle s'attendait plutôt, monseigneur, à me voir revenir gros comme un peloton de fil brun, et mon mémoire bien payé... Tout de même voilà un voyage qui m'aura profité, je reviens aplati comme une tranche de bœuf; et pendant que je cours chercher sa majesté à Withe-Hall, elle est ici!...

— Allons, si tu es sage et si tu restes coi dans ta maison dont je vois d'ici l'enseigne qui danse, j'arrangerai tes affaires. Mais songe à ce que je t'ai dit : il y a peine de mort, c'est-

à-dire la corde, pour quiconque entreprendrait de sortir par les rues ou de regarder aux fenêtres cette nuit...

— Suffit; votre seigneurie est bien bonne, et je la remercie de l'avertissement. Oserai-je lui demander seulement pourquoi cet ordre?

— Pas de pourquoi. Tourne cette clé dans ta serrure et rentre vite.

Le maître-tailleur ne se le fit pas dire deux fois, il tremblait de tout son corps. Les dernières paroles qu'il avait entendues avaient refoulé en lui tout élan de curiosité. Il tourna la clé dans sa porte à cintre gris et salua jusqu'à terre le comte Murano qui s'éloignait lui-même avec la rapidité d'un cerf.

Au lieu de trouver sa ménagère assise devant sa lanterne de corne qui brûlait encore comme de coutume en l'attendant, ne fût-ce que pour le gronder, maître Pipping vit les rideaux de son lit conjugal tirés entièrement, et

jugea bien vite, par les grognemens majestueux de sa chère moitié, qu'elle jouissait d'un profond et gras sommeil. Or il tomba subitement dans l'esprit du tailleur un désir violent de s'enquérir, dans sa maison même, d'un sommeil plus difficile à constater, celui de ses deux apprentis. Saisissant la rampe de son escalier qu'il monta le plus doucement possible, il les contempla à la lueur de sa lanterne, reposant tous deux comme Castor et Pollux, sous la même courtine en drap d'Écosse. Pipping n'avait aucune envie de dormir, mais l'ordre fatal clairement intimé par Murano ne laissait guère d'espoir à sa curiosité vagabonde. Le double auvent de cette seconde chambre se trouvait hermétiquement fermé ; toutefois, et comme si le diable eût voulu cette nuit-là tenter Pipping, il s'y trouvait une fente propice. Le maître-tailleur fit un signe de croix à la seule vue de cette fente, et, s'enfonçant

dans un grand fauteuil de cuir qui se trouvait près de la fenêtre, il ferma les yeux en marmottant un noël.

Soit que l'excitation de la route eût allumé le sang de Pipping, ou que le démon de la curiosité vînt l'agiter en personne, le pauvre tailleur ne trouva pas de sommeil. Vainement récapitula-t-il dans son cerveau les arbres de la route, la pluie et le bonheur d'être enfin rendu chez lui après tant de misères et d'aventures, le dieu Morpheus avait fui ses paupières comme un infidèle débiteur.

— *Miserere meî !* dit Pipping achevant un psaume, je crois que je ne pourrai pas dormir. Il se leva et il mit le nez à la fente de la lucarne. Aucun bruit, excepté celui du vent, ne troublait la tranquillité de cette nuit. Tout d'un coup Pipping crut entendre des pas sous la fenêtre, puis quelques paroles qu'échangeaient deux voix distinctes. Bien qu'il fût

couvert et sourd, ce colloque s'anima bientôt, puis il devint plus distinct, et Pipping entendit le cliquetis de deux épées.

Cédant alors à un mouvement involontaire, il entr'ouvrit légèrement et avec toutes les précautions possibles son auvent intérieur, en ayant soin de souffler sa lanterne. Cette précaution fut inutile par le fait, car la lune alors dégagée de tout nuage était superbe, et à sa lueur Pipping reconnut fort bien sir Arthur tenant à deux mains son épée levée sur un autre homme.....

— Tu mens par ta gorge, murmurait Arthur entre ses dents, tu mens, vil Italien! exécrable fourbe, triple imposteur, défends-toi! Il n'y a personne qui puisse venir ici, quand même tu appellerais.....

— Il y a pour vous peine de mort, sir Arthur, si l'on vous voit dehors à cette heure. Je ne me battrai point, je ne veux point me bat-

tre d'ailleurs avec un homme sous le coup d'une accusation contre la personne du roi.....

— Le roi Henri n'est pour rien dans nos débats, comte Murano ; ce n'est pas au roi Henri que j'en veux dans ce moment, c'est à vous. C'est toi qui m'as menti, Dionigi, et non le roi Henri ton maître, en me disant tout à l'heure que j'allais voir sortir la comtesse Georgina de Brus de l'hôtel-de-ville de Coventry où soupe à cette heure le roi, bien que toutes les fenêtres en soient fermées comme celles de cette ville. A moins que la force n'y ait fait entrer Georgina de Brus, qui depuis hier porte mon nom, car elle est ma femme, par ta gorge ! tu en as menti.

Disant ces paroles, et secouant l'Italien par sa cape, à la lueur de la lune, Arthur ressemblait plutôt à un spectre échappé du tombeau qu'à un être humain. Pipping n'observa pas

sans frémir que le riche pourpoint qu'il s'était complu à faire pour le jeune homme était déchiré en plusieurs endroits comme s'il eût escaladé les murs d'une prison ; sa chevelure était en désordre, et sa maigreur pâle ressortait encore dans cette crise fougueuse. Murano répondit par un long éclat de rire aux invectives dont il se voyait accablé ; il avait hâte de regagner l'hôtel-de-ville, où l'attendait sans doute son maître.

— Pour une nuit d'été, la nuit est froide en diable, mon gentilhomme, posons la pointe en terre, car nous sommes tous deux d'adroits combattans qui savons roueller ou pointer comme feu Richard. Je vous félicite d'avoir obtenu la vie sauve et vous prie en grâce, pour l'honneur du sang des Brus mêlé à cette heure au sang des Becket, de ne plus recommencer. Adieu, votre belle ne peut tarder à venir ; car c'est la seule personne pour laquelle le pavé

de cette ville soit libre cette nuit..... Vous apprendrez cela tout à l'heure..... Nous nous ferions pendre si nous demeurions davantage...

— Défends-toi, cria le jeune homme; encore un coup, défends-toi!

Il avait fondu sur Murano comme un chacal. Agile et nerveux, Arthur n'avait gardé que son poignard, jetant à terre son épée. Avant que le comte eût le loisir d'en faire autant, il se vit serré dans cette lutte de si près et de façon si vigoureuse, qu'il jeta un cri sourd en allant tomber à trois pas...

Pipping se hâta de descendre et d'accourir, il crut Murano assassiné. L'Italien tout sanglant gisait à terre en effet contre la boutique du petit tailleur, étendant les bras convulsivement comme un homme qui vient d'essuyer une horrible étreinte. Son cou était à l'étroit dans son gorgerin, et il respirait avec

grande peine..... Pipping déboucla les agrafes d'acier de sa ceinture.....

Arthur ramassant son épée n'avait pas même fait attention au maître-tailleur qui survenait. L'oreille appliquée contre la pierre, il semblait écouter un bruit lointain, mais qui se rapprochait cependant de plus en plus. Ce bruit, dès qu'il devint plus distinct, fit lever la tête à Murano, qui, tout adossé contre le mur et tout défaillant qu'il était, se souleva à demi sur ses deux mains, et se mit à rire d'un rire sans nom.

— C'est elle, cria-t-il, c'est elle!

Le galop sonore d'un cheval se faisait entendre par bonds répétés. Bien que l'hôtel-de-ville eût été fermé jusque-là rigoureusement, chacune de ses fenêtres s'entr'ouvrit alors tout d'un coup et rendit un bruit sec en claquant sur la pierre du mur dans cette nuit silencieuse. La fenêtre du milieu était seule illuminée, et à

la clarté des flambeaux Arthur et Pipping purent voir Henri, Pierre de Savoie et quelques autres seigneurs se pencher rapidement sur la rue pour voir ce qui allait se passer. Ils étaient là groupés complaisamment comme des spectateurs qui ont payé leur place pour bien voir; le seul Henri jetait des regards inquiets sous la fenêtre, afin de s'assurer si Murano n'arrivait point pour jouir de ce beau spectacle. Peu après, de l'une des arcades de l'hôtel-de-ville déboucha un magnifique cheval dont le poil était noir, la croupe admirable, les rênes mollement liées sur le cou. Ce cheval, chassé par deux serviteurs armés de fouets et de torches vers la direction même qu'il venait de quitter l'instant d'avant, portait un fardeau... Il prit sa course du côté opposé au groupe des trois personnages dont l'attente fut ainsi déçue pour un moment, et qui prêtaient religieusement l'oreille, acculés

sous l'ombre épaisse produite par la saillie anguleuse du toit de Pipping, qui les protégeait contre les regards.

La maison du tailleur n'était séparée de l'hôtel-de-ville que par une longue ligne parallèle à ses murailles; mais les trois spectateurs n'avaient guère distingué que les figures du balcon où s'était penché Henri, figures faciles à voir à la lumières des torches. Le galop nocturne, course inexplicable, mystérieuse, durait toujours. Arthur écoutait ce galop avec plus d'anxiété que d'attention, chaque bond figeait son sang à ses artères. Soudain il poussa un cri auquel répondit le rire étouffé de Murano qui cette fois s'était relevé. Arthur avait devant lui, sous ses yeux, le cheval et le fardeau: le cheval, c'était celui que montait la veille encore l'Italien; le fardeau, c'était Georgina garrottée toute nue sur ce coursier...

Oui, c'était bien la comtesse Georgina de Brus, ainsi prostituée ; Georgina asservie à ce caprice infâme de roi. Arthur la reconnut, bien que de ses cheveux aussi longs que ceux du saule elle eût couvert en partie son beau corps de vierge, ce corps blanc et mat comme la cire, mais presque gonflé par la pression de ses liens. Les rires bruyans de Henri accueillaient cette honteuse mascarade, flétrissure inouie inventée par un favori et par un roi pour ternir la plus pure et la plus noble des vertus. A voir cette femme ainsi livrée à quelques hommes infâmes, vous eussiez dit d'une chrétienne du temps de Néron qu'attendaient les tigres du cirque. Jamais plus beau lis n'avait été brisé plus brutalement sur sa tige. Nul doute que cette lutte n'eût épuisé son courage ; elle était évanouie… Arthur la vit ainsi; mais, à l'œil du jeune homme, qui ignorait ce dévouement, l'admirable femme parut une

prostituée. Enfermé tout un jour dans cette galerie d'appartemens sans issue où l'avait poussé la comtesse, emprisonné sans moyen de délivrance par celle-là même qui craignait d'exposer sa tête, Arthur n'avait recouvré sa liberté qu'à dater de cette nuit, nuit dans laquelle Georgina, qui se dévouait pour lui, avait disparu. En sortant de ce passage souterrain, d'où lady de Brus n'avait pas osé le tirer, comme si elle se fût défiée encore un jour de la parole du traître Henri III, Arthur avait frappé vainement à toutes les portes de la vieille demeure; vainement il avait questionné Eustache, l'écuyer de la comtesse: depuis une heure, Georgina de Brus s'était déjà rendue, d'un pas ferme, à l'hôtel-de-ville. Arthur ne pouvait croire encore à cette horrible hallucination; à cette femme si belle, ainsi exposée à tous les regards sans qu'un cri de douleur, un sanglot ne vînt briser ce courage

au-dessus de tous les courages, à ce martyre près duquel tous les martyres n'étaient rien! Évidemment cette femme l'avait trompé; elle avait cédé au roi dont il avait brisé le fouet la veille encore, au roi son amant qui l'avait ensuite vendue aux regards lascifs de sa cour! C'était à ce rôle honteux de courtisane qu'était descendue la fille des Brus, la comtesse Georgina à laquelle Arthur venait de donner son nom!

Harassé de sa course sans but, le cheval s'était arrêté de lui-même à l'angle de l'hôtel-de-ville. Arthur impatient l'avait suivi, pendant que Pipping donnait encore des soins à la blessure de Murano, qu'un accès de joie infernale avait de nouveau affaibli, et qui perdait un sang abondant. Le rire odieux de l'Italien bruissait encore comme une crecelle aux oreilles d'Arthur; il fouettait la rage au fond de son cœur. Henri lui-même donnait

l'exemple des outrages devant la victime d'un si tragique sacrifice ; il accablait de ses railleries insolentes une femme qui ne pouvati pas même l'entendre. Il y a des heures sur la terre où le bras de Dieu semble demeurer oisif ou suspendu, où le blasphème se promène des fleurs au front et rejetant la lie de sa coupe à la face du ciel lui-même. Henri épuisait goutte à goutte une de ces lâches vengeances. Il était heureux de ce déshonneur anticipé, qui lui promettait pour bientôt une femme autrefois si fière ; il s'enivrait avec joie de ce supplice, raffinement de convive blasé, imagination de voluptueux éteint.

— Si j'étais sculpteur, beau cousin Salisbury, je ferais une belle statue d'un corps pareil. Qu'en pensez-vous? Il est temps maintenant de rentrer le cheval de Murano...

— Murano, ajoutait le roi en se penchant

de nouveau à ce balcon et faisant signe au shériff de l'éclairer, Murano manque à la fête, monsieur le shériff ! Il se sera endormi sans doute chez quelque femme de Londres. Il n'en fait jamais d'autres, mon Benjamin ! Allons, monsieur le shériff, donnez-moi ce parchemin scellé de mon sceau, et que je signe le *varrant* de grâce.

La fenêtre demeurait encore éclairée, les pages du roi entouraient l'animal ruisselant d'écume, et s'apprêtaient à dénouer les cordes qui retenaient Georgina, lorsqu'un jeune homme jeta son manteau noir sur ce corps déjà froid et privé de sentiment, comme pour en couvrir la nudité ; cela fait, il baisa rapidement la comtesse au front et aux lèvres, tira son poignard, et lui en donna cinq coups dans le cœur. Le sang partit à flots, et teignit de sa pourpre le manteau noir.

Il y eut un cri d'horreur au balcon de l'hô-

tel-de-ville, qui soudain se referma. De ce balcon royal, encore éclairé tout à l'heure, tombait en ce moment même aux pieds du meurtrier le *varrant* d'acquittement ainsi conçu :

« A sir Arthur Becket, qui a conspiré contre notre personne royale. »

Et plus bas :

« La condition apposée à ce *varrant* de grâce ayant été remplie par la comtesse de Brus. »

Le jeune homme lut ce parchemin revêtu du sceau et du contre-sceau du roi.

— Pour moi ! soupira-t-il amèrement et en se frappant la poitrine.

Il écarta les assistans, et, remontant à cheval, sans que nul songeât seulement à l'arrêter, il étreignit d'une main le corps palpitant de la comtesse ; de l'autre il aiguillonnait avec

le poignard la croupe du cheval. Le cheval partit, faisant jaillir l'étincelle du pavé dans sa course furieuse.

Le lendemain, un archer rencontra près des marécages de Coventry un amas sanglant enseveli sous les herbes. Les rênes du cheval noir étaient rompues, son corps avait roulé dans le ravin; il était sanglant et méconnaissable comme les deux corps qu'il portait attachés étroitement l'un à l'autre. Ces deux cadavres furent réclamés par l'évêque de Coventry. L'un fut enterré sous la châsse de saint Thomas Becket de Canterbury, l'autre sous une statue de la reine Bérengère.

Le jour où ils furent enterrés, fut pendu aussi en grande pompe, par ordre du roi, sur le marché, un petit tailleur nommé Pipping, d'autres disent Pippingtom, qui avait été trouvé, contre l'ordonnance, dans la rue, la nuit de ce drame étrange. Ce fut son parent

Hugues Baxter, shériff de la cité, qui présida à l'exécution.

D'autres dirent que le roi Henri ne fut pas mécontent de trouver cette occasion de s'en débarrasser, parce qu'il avait à lui payer un mémoire qui remontait à trois règnes.

Ainsi fut éteinte la curiosité de Pipping, et la dette de la couronne.

. . . .

Depuis ce temps, il se passe à Coventry d'étranges choses. Tous les ans, le constable, à la tête de la corporation des métiers, s'en va chercher processionnellement une femme qui monte à cheval en habit couleur de chair, en *souvenir de cette légende.*

Quand il n'y a pas de femme d'assez bonne volonté ou d'assez grande force dans l'équitation pour se prêter à cette procession tradition-

nelle, le constable et les métiers font choix d'un mannequin, *également vêtu*, qu'ils promènent par toute la ville.

Quand il arrive à la porte ancienne du pauvre Pipping, on brûle le mannequin en holocauste à ses mânes.

. . . .

FIN DU TOME PREMIER.



